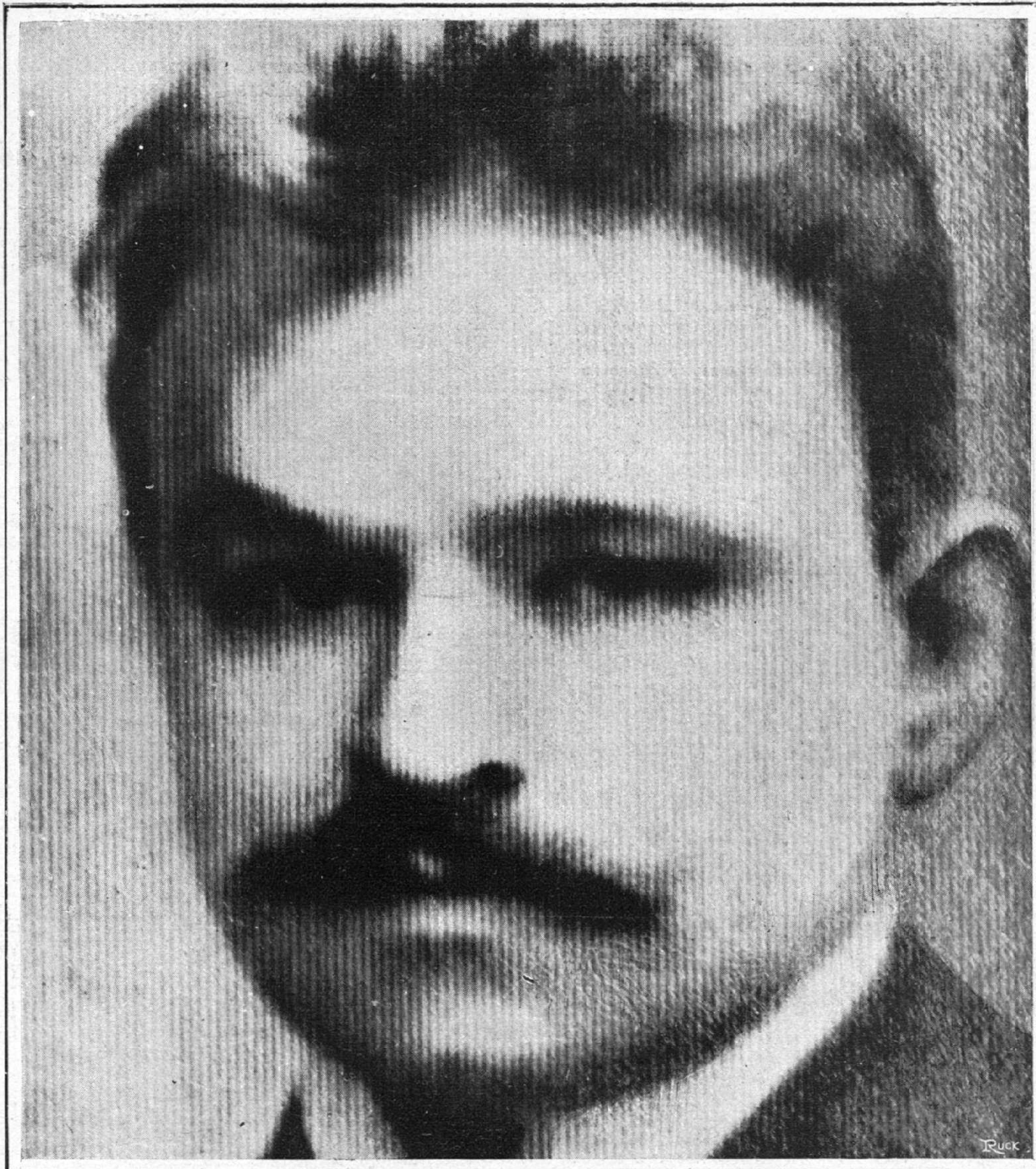


3^{me} Année — N^o XXVII

15 Avril 1907

Je sais tout

PUBLICATIONS PIERRE LAFITTE & Cie, 90, Av. des Champs-Élysées
Abon^{ts} : 12 Fr. Étr. : 18 Fr. 528-64, 528-66, 528-68
Chang^t d'adresse 0 fr. 50 Publicité : Huguet, Minart & C^{ie}, 11, boulevard des Italiens



L'INVENTEUR DE LA PHOTOGRAPHIE A DISTANCE

Cl. Manuel

Cette photographie du professeur Korn, de Munich, qui a bien voulu écrire, dans ce numéro, un article sur sa merveilleuse découverte et ses conséquences, a été obtenue au moyen des procédés téléphotographiques mêmes inventés par l'illustre savant. (Voir l'article page 397.)

3^e ANN. 1^{er} SEMESTRE. III. — 23

SOMMAIRE

Vol. 27, 3^e année : 15 avril 1907

Frontispice : LE PROFESSEUR KORN, inventeur de la téléphotographie.	289
JAPON CONTRE AMÉRIQUE (3 photographies, une carte et 3 grandes compositions photographiques).	291
GRANDS FAITS : 15 FÉVRIER AU 15 MARS 1907.	301
RIEN NE VA PLUS !... (1 dessin de MACCHIATI, 1 dessin de DE PARYS, 2 dessins de SEM et 1 reproduction de tableau de JEAN BÉRAUD).	303
LE RECORD DES 85 DÉPARTEMENTS (Grand Concours) (1 photographie).	311
Horoscope : M. DUJARDIN-BEAUMETZ , par Mme DE THÈBES (2 photographies, 1 autographe, 1 horoscope astral et 1 portrait graphologique).	314
VIE SOCIALE : 15 FÉVRIER AU 15 MARS 1907.	315
DE L'ÉBAUCHE AU CHEF-D'ŒUVRE , par LOUIS VAUXCELLES (1 dessin d'Albert Guillaume et 8 photographies).	316
LA DOMPTEUSE DES FLAMMES , par MARCEL STERNBERG (34 photographies).	325
DEBURAU , pièce inédite en un acte, par JULES CLARETIE, de l'Académie Française (7 illustrations de MACCHIATI).	337
Poésies : HOMMAGE , par Mme CATULLE MENDÈS (1 photographie).	346
EMBARQUEMENT POUR CYTHÈRE , par MARC VARENNE (1 photographie).	347
Notes des Éditeurs.	348
THÉÂTRE & MUSIQUE : 15 FÉVRIER AU 15 MARS 1907.	349
COMBIEN PAIERONS-NOUS , par CHARLES TORQUET (17 dessins de RENÉ LELONG).	351
LE MAJORAT , roman inédit de Mme MARIE-ANNE DE BOVET (3 dessins de DU MOND).	359
LE CHARNIER DU CHEMIN=VERT , par HENRI VARENNES (3 dessins d'ATAMIAN).	369
SCIENCE & NATURE : 15 FÉVRIER AU 15 MARS 1907.	377
TOUS LES SPORTS : 15 FÉVRIER AU 15 MARS 1907.	379
CE QUE L'ON PEUT FAIRE EN UNE HEURE (11 photographies).	381
A TRAVERS LE GLOBE : 15 FÉVRIER AU 15 MARS 1907.	389
COMMERCE ET INDUSTRIE : 15 FÉVRIER AU 15 MARS 1907.	390
BERCEAUX ROYAUX (11 photographies).	391
CURIOSITÉS : 15 FÉVRIER AU 15 MARS 1907.	396
LA TÉLÉGRAPHIE DES IMAGES , par le professeur KORN (6 photographies, 1 dessin de LANOS et 2 schémas d'appareils).	397
Supplément d'Art : WINTERHALTER, peintre des élégances mondaines , par J. JOSÉ-FRAPPA (11 reproductions de tableaux).	405
LETTRÉS ET ARTS : 15 FÉVRIER AU 15 MARS 1907.	413
ARMÉE ET MARINE : 15 FÉVRIER AU 15 MARS 1907.	415
ÉLÉGANCES : 15 FÉVRIER AU 15 MARS 1907.	416
Les Nouvelles Aventures d'Arsène Lupin : LA DAME BLONDE , par MAURICE LEBLANC (3 dessins de DE PARYS). (<i>Fin</i>).	417
NOUS VOYONS TOUT (6 photographies).	429

Les romans et les pièces de "Je sais tout" peuvent être mis entre toutes les mains.

Si vous voulez gagner

UNE AUTOMOBILE

prenez connaissance du règlement de

NOTRE GRAND CONCOURS NATIONAL

(Le record des 85 départements)

inséré aux pages 311 à 313 du présent volume ; puis n'omettez pas d'étudier avec soin la carte que Je sais tout publiera dans son prochain numéro. Vous rendrez service à vos amis en leur conseillant cette lecture et cette étude.

Nous sommes acheteurs du n° 1 de *Je sais tout* au prix de 1 fr. — Tout numéro reçu détérioré est remplacé gratuitement; il suffit de nous le retourner en l'accompagnant d'une carte postale pour prévenir l'administration.

Tous droits de traduction et de reproduction réservés pour tous pays, y compris la Suède et la Norvège.



UNE PETITE CAUSE QUI AURAIT PU ENGENDRER DE GRANDS EFFETS

Parmi les causes qui ont amené une certaine tension dans les relations américano-japonaises, l'incident du petit sujet du Mikado faisant établir par un homme de loi le refus de le recevoir dans une école de Californie, fut celui sur lequel s'appuya, avec le plus d'insistance, le gouvernement japonais pour essayer d'amener une rupture complète entre les deux pays.

JAPON CONTRE AMÉRIQUE

Des bruits de conflit entre les Etats-Unis et le Japon ont couru avec persistance, et tout péril n'est pas écarté. — Nous voudrions montrer la puissance et les ressources des deux grandes nations qui se regardent avec hostilité, et évoquer autant qu'il est possible la formidable conflagration qu'entraînerait une guerre entre ces deux géants du monde moderne * * * * *



Le 11 janvier 1907, les journaux européens publiaient en dernière heure, et sans l'accompagner du moindre commentaire, cette dépêche du Japon :

« Les escadres japonaises qui devaient visiter l'Amérique, remettent leur visite à plus tard. »

La nouvelle semblait banale et passa presque inaperçue. Elle indiquait pourtant qu'une chose venait de changer dans le monde; que les bonnes relations existant entre l'Amérique et le Japon s'étaient soudain refroidies. Car les peuples ont coutume de manifester leurs sympathies en étalant aux yeux de leurs amis tout l'appar-

reil de leur puissance militaire, et, alors qu'on trouverait étrange, dans la vie, de voir deux hommes s'armer jusqu'aux dents pour se faire une visite courtoise, on trouve naturel que l'escadre française allant à Cronstadt, l'escadre russe à Brest, l'escadre nippone en Angleterre, et l'escadre italienne à Toulon, aient leurs gros canons reluisants, leurs torpilles prêtes et leurs soutes remplies de vivres et de munitions.

Le 12 janvier, on câblait de Honolulu au *New-York Herald* :

« Durant ces derniers six mois, 6.000 à 7.000 Japonais, installés dans les îles Hawaï, se sont groupés en sociétés de tir, et chaque soir font l'exercice du fusil ».

Enfin, le 18 janvier, deux procès étaient intentés, à San Francisco, par le gouvernement du Mikado, dans le but de voir appliquer strictement et équitablement les clauses du traité conclu entre l'Amérique et le Japon, et dont la teneur disait que les écoles publiques américaines étaient ouvertes aux enfants japonais.

En assimilant les peuples aux individus, il faut bien convenir qu'il y avait dans ces deux événements quelque chose de plus grave qu'une visite remise à une date ultérieure : on ne s'exerce pas au maniement des armes de guerre, on ne plaide pas pour reconquérir un droit consenti librement, sans raisons.

Aussi bien ces raisons d'hostilité, sourde d'abord, puis presque hautement avouée, entre Japonais et Américains, sont-elles assez nombreuses pour qu'il soit aisé d'en découvrir quelques-unes. Mais, de leur nombre même, découle une difficulté de distinguer entre les raisons graves et profondes et celles qu'on laisse complaisamment circuler de part et d'autre.

C'est pourquoi, avant d'aborder les questions de politique et d'économie, il n'est pas sans intérêt d'exposer des motifs d'antipathie d'ordre sentimental. Car, ce sont eux qui, tout d'abord, ont refroidi, puis tendu les relations des deux peuples, rendu les dissensions, les froissements possibles, les conflits diplomatiques probables, et les conflits militaires presque inévitables, dans un délai plus ou moins rapproché.

Ces causes — et ce délai, pendant lesquels l'Europe attentive suivra la rivalité de deux nations, l'une grande par la paix, et l'autre par la guerre, — feront le sujet de cet article. En effet, au point où en sont les choses, le président Roosevelt et le Mikado savent qu'ils ne pourront échapper, à moins d'événements bien incertains, à la nécessité redoutable de la guerre. Le Japon guette l'Amérique, l'Amérique guette le Japon. Pourquoi ces deux puissants lutteurs ne se jettent-ils pas l'un sur l'autre?... Ils attendent leur heure. Nous verrons comment, et pourquoi.

L'hostilité des Américains contre le Japon débuta au plus fort de la campagne de Mandchourie.

A cette époque, les correspondants de journaux américains éprouvèrent en arrivant au Japon, une grande déception. Russophobes militants, n'ayant jamais caché leur sympathie pour ceux que les Russes devaient appeler les « *diables jaunes* », ils s'attendaient à être reçus à bras ouverts

par les Japonais. Mais, nulle exception ne fut faite en leur faveur. Alors que les correspondants anglais circulaient presque librement, que les officiers anglais voyaient et jugeaient tout, on les tint pendant tout le temps de leur séjour, éloignés du front de bataille, on les relégua parmi les mercantis cosmopolites que toute armée en campagne traîne à sa suite. Bien plus, on intercepta leurs télégrammes. Une censure impitoyable visita tous les papiers qu'ils expédiaient ou qu'ils recevaient, en un mot, on les traita non pas comme des amis, mais plus mal que des indifférents ou des neutres : on les traita en espions.

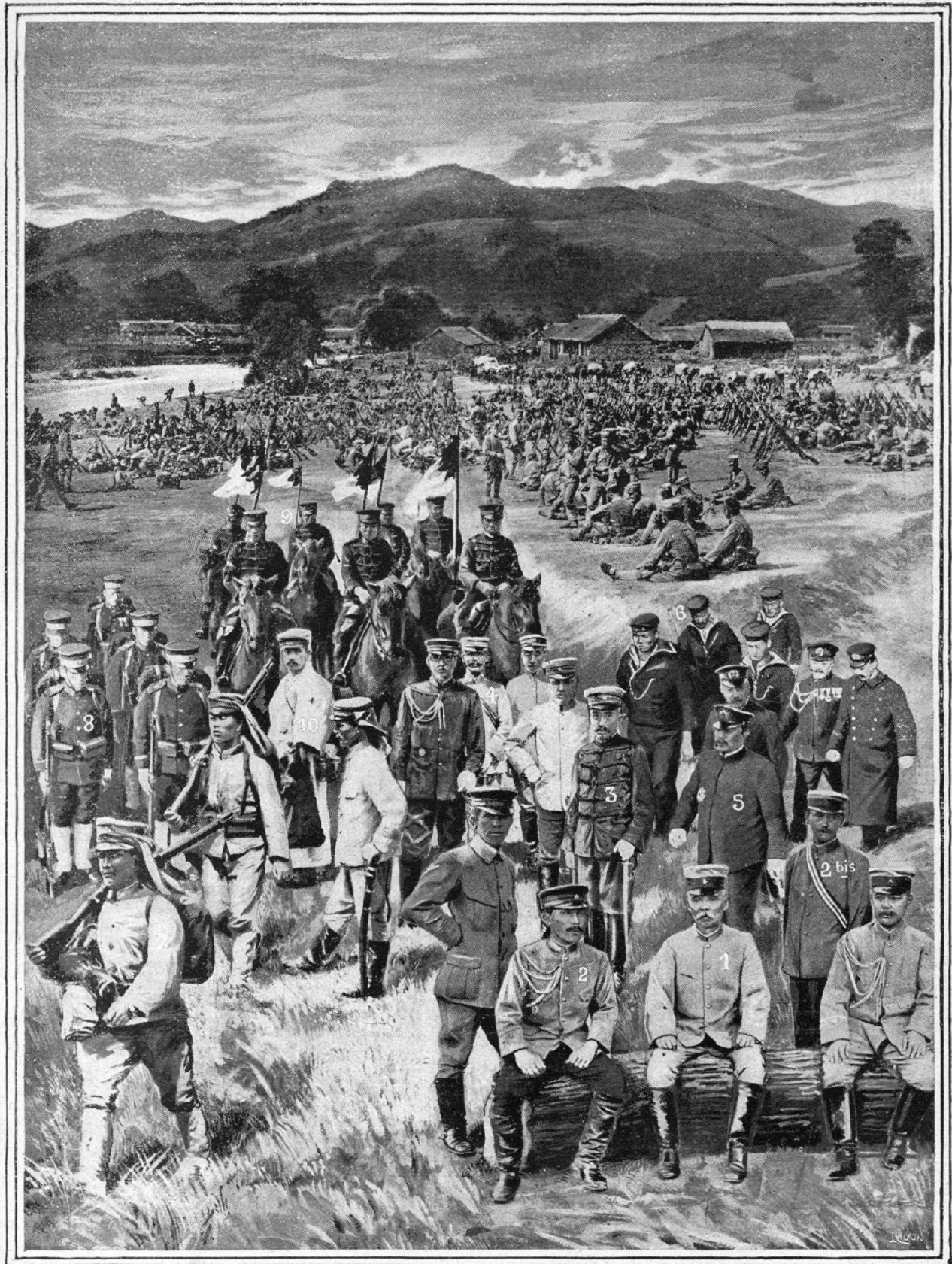
A BOYCOTTAGE, BOYCOTTAGE ET DEMI

Aussi, bien avant la chute de Port-Arthur, tous avaient repassé le Pacifique. A ce moment on ne remarqua pas assez en Europe le changement de ton de la presse américaine. A l'enthousiasme du début succéda une froideur à peine dissimulée. Les capitalistes américains confiants dans l'issue de la guerre continuèrent à prêter leurs capitaux, — les affaires sont les affaires. — Mais l'élan spontané de tout un peuple était arrêté. L'entente financière subsistait, mais l'entente morale avait vécu. Cette froideur devait bientôt faire place à de l'hostilité qui se révéla nettement après la conclusion de la paix. De grands journaux américains faisaient voir d'une façon transparente quel danger les victoires japonaises représentaient pour les *nations civilisées*. Et, en fait, cet espoir longtemps caressé d'un Océan Pacifique transformé en un lac américain, devenait étrangement proche du rêve.

Nous avons dit, au début de cet article, que les raisons de sentiments pèsent d'un bien grand poids dans les différends entre les Etats ? Et n'est-il pas légitime, au moment où les relations sont, à ce point tendues entre deux peuples, de voir là le début de l'antipathie des Américains ?

Car, il ne faut pas s'y tromper. Dans ce qui va suivre il y a beaucoup plus de vexations, de *taquineries*, qui, entre deux peuples ne cherchant pas à en venir aux mains, seraient réglées par voie diplomatique, que d'incidents vraiment graves.

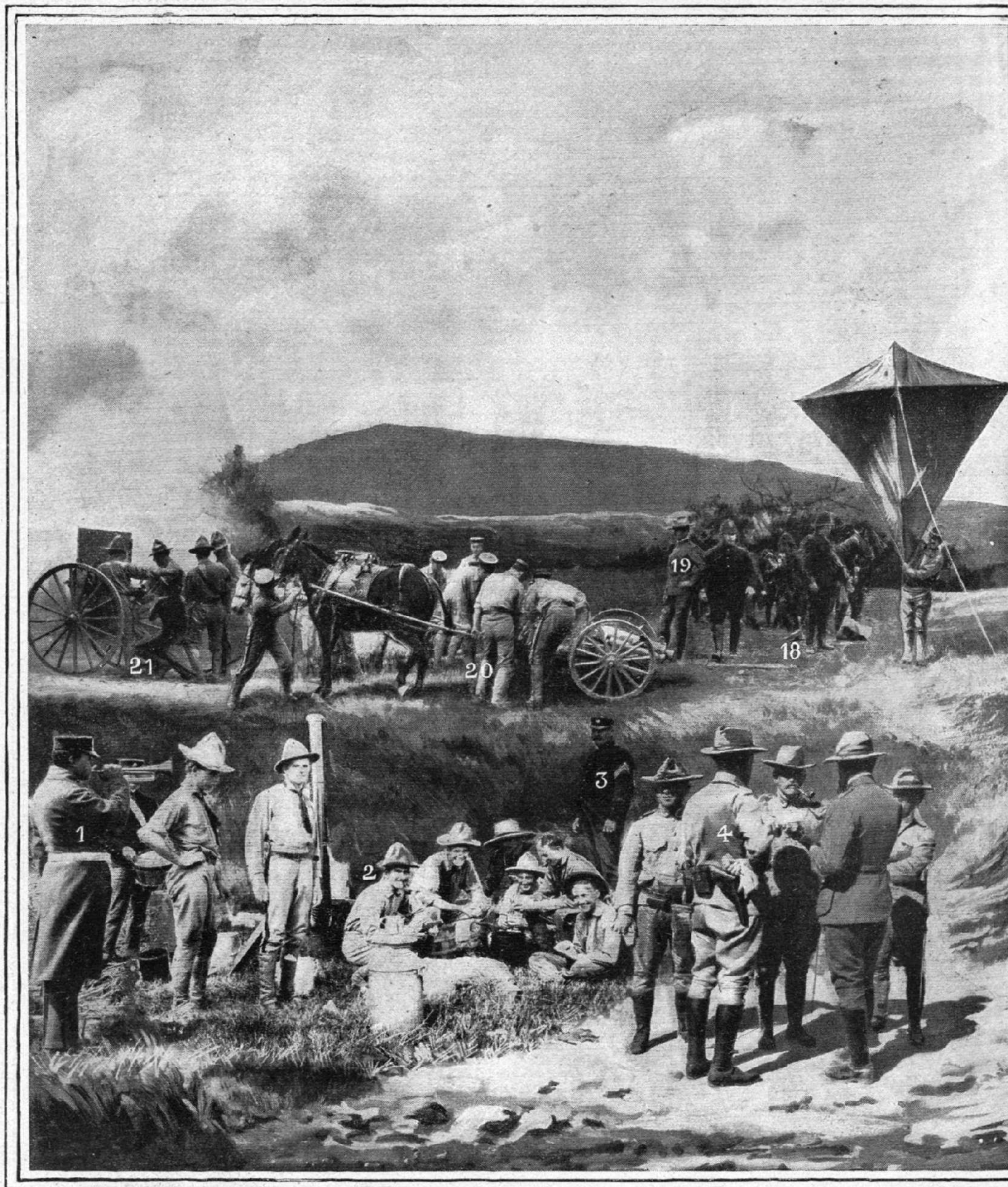
Peu après la guerre de Mandchourie, les Chinois boycottèrent les marchandises américaines. Le commerce de l'Union perdit de ce fait environ 500 millions en un an. Les importateurs japonais tirèrent un parti



L'ARMÉE JAPONAISE

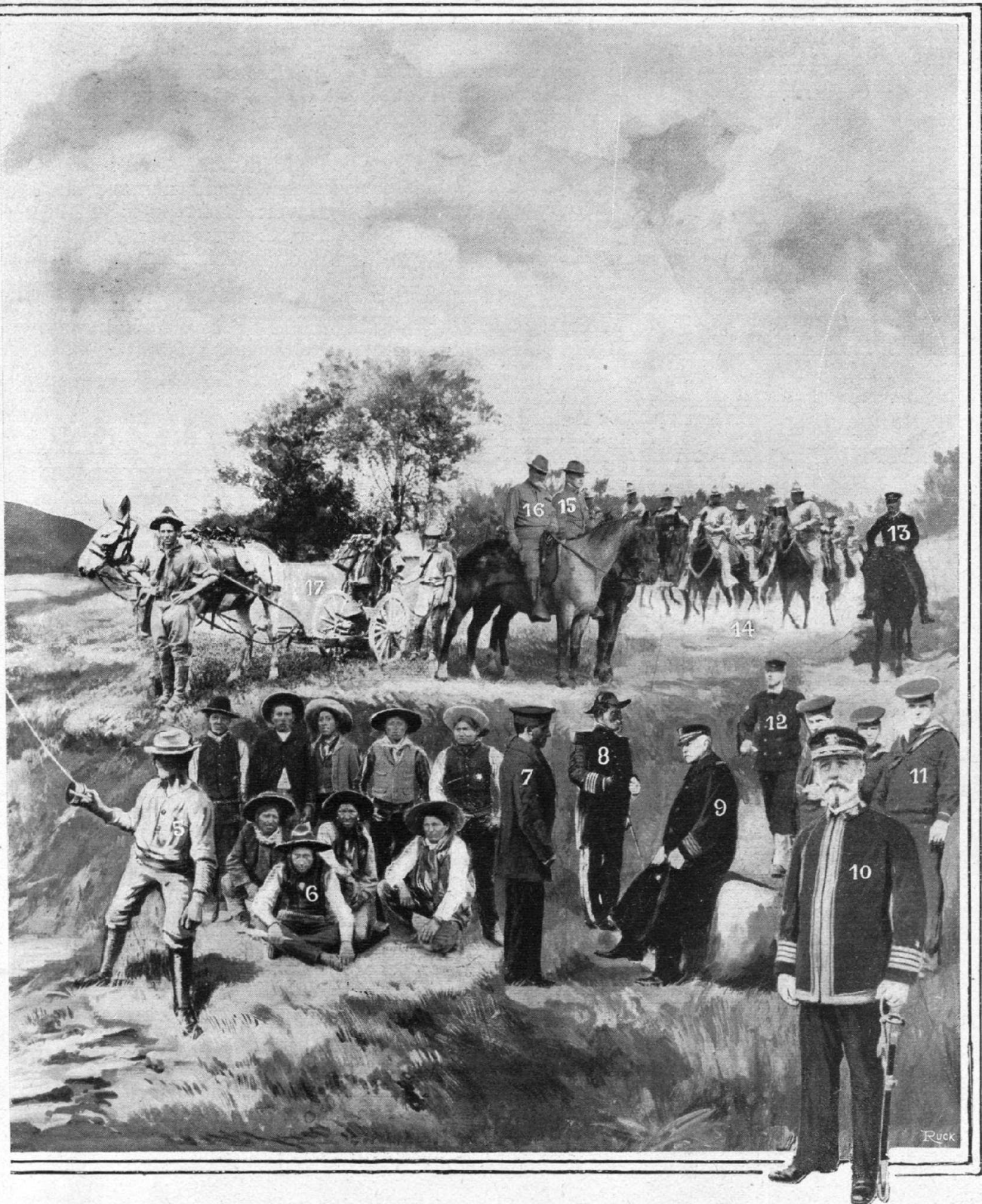
Si le conflit avait éclaté entre l'Amérique et le Japon, voici un aperçu assez complet des uniformes des différentes armes qui auraient pris part à la lutte, du côté du Japon : 1. Général de division. — 2. Général de brigade. — 2 bis. Officier d'État-major. — 3. Officier supérieur de cavalerie. — 4. Groupe d'officiers d'infanterie, tenue régulière et tenue de campagne. — 5. Officiers de marine. — 6. Marins. — 7 et 8. Infanterie, tenue d'été et d'hiver. — 9. Cavalerie. — 10. Ambulanciers.

A travers le Globe



LES UNIFORMES

1. Trompette et tambour d'infanterie de marine. — 2. Infanterie régulière. — 3. Sergent-major
reurs (scouts) indiens. — 7. Marins en tenue d'hiver. — 8. Contre-amiral, grande tenue. — 9. Contre-
tenue de sortie. — 12. Enseigne. — 13. Officier d'infanterie de marine en tenue de débarquement.
Grant, en tenue de campagne. — 17. Artillerie de montagne. — 18. Gendarmerie mobile. — 19. Officiers



DE L'ARMÉE AMÉRICAINE

d'infanterie de marine. — 4. Officiers d'infanterie, tenue de campagne. — 5. Aérosciers. — 6. Eclair-amiral, petite tenue d'hiver. — 10. Contre-amiral, tenue pour les pays chauds. — 11. Marins en — 14. Cavalerie, tenue de campagne. — 15. Aide-de-camp, tenue de campagne. — 16. Le général d'artillerie. — 20. Elèves de West-Saint (Ecole militaire). — 21. Artillerie de campagne.



LE GÉNÉRAL GRANT, GÉNÉRALISSIME AMÉRICAIN

On remarquera la simplicité de son uniforme.

habile de la crise. Ils s'établirent en Mandchourie, en Corée, évinçant les négociants américains; obtenant, au détriment des Yankees, forts des promesses antérieures, des concessions de réseaux ferrés en Chine ou en Corée. Bref, ils profitèrent si bien des événements que les Américains les accusèrent de les avoir provoqués ou tout au moins compliqués.

Bientôt éclata un incident assez sérieux: celui des phoqueries de l'île de Saint-Paul. Des pirates japonais y massacrèrent un grand nombre de phoques à fourrure que le gouvernement américain a pris sous sa protection. Les pirates surpris essayèrent de résister, mais les gardes américains firent usage de leurs armes. Il y eut cinq Japonais tués, vingt autres furent faits prisonniers, transportés et jugés en Alaska. Cette fois, ce fut le Japon qui s'émut. La presse américaine était devenue anti-nippone après les boycottages de Chine; la presse nippone devint anti-américaine après l'exécution de Saint-Paul.

Les Américains n'avaient pas oublié le boycottage de Chine. Ils y répondirent en boycottant à leur tour les ouvriers et les commerçants japonais en Californie. Les *Trade Unions* de la région du Pacifique, organisations ouvrières dont l'influence sur la politique est considérable, se mirent à la tête du mouvement. Les Japonais établis dans toute cette immense région se trouvèrent en butte aux insultes et aux vexations des Américains. Enfin, incident plus grave encore (car il était difficile aux Japonais de reprocher à d'autres ce dont ils avaient profité eux-mêmes) l'État de Californie prétendit interdire aux enfants japonais l'accès des écoles. Il y avait dans cette mesure, outre l'humiliation la plus sanglante pour un peuple jeune et désireux de s'instruire, une violation évidente des traités passés entre l'Amérique et le Japon, et aux termes desquels il était dit que les sujets du Mikado seraient traités sur le même pied que les sujets des puissances européennes.

Pour leur défense, les Américains excipèrent du danger qu'une immigration japonaise constante leur faisait courir; ils prétendirent que les Japonais allaient envahir leur pays, abaisser, avilir le prix de la main-d'œuvre, et qu'enfin les Anglais n'avaient pas agi différemment en fermant l'Australie aux Chinois qui doivent, lorsqu'ils la traversent, déposer une somme d'argent considérable qui ne leur est rendue que lors de leur départ. — Les Japonais n'admirent pas ces arguments. Ils invitèrent d'abord, ils insistèrent ensuite, et finalement exigèrent sur un ton, qui tout en restant modéré, ne laissait pas que d'être menaçant. — Il y a quelques années, l'Amérique aurait vite relevé le gant que ne jetait pas encore, mais que tendait presque le Japon. En janvier 1907, le président Théodore Roosevelt *causa*. Après de nombreuses conférences, il fut décidé que les écoles de l'État de Californie admettraient de nouveau les enfants des résidents japonais, mais que, par contre, les émigrants de même nationalité seraient soumis à de certaines formalités avant de pénétrer sur le territoire de la libre Amérique.

Il est évident que les Japonais remportaient là une victoire, et que les Américains ont compris leur défaite. Mais alors, pourquoi l'ont-ils acceptée?

Ils l'ont acceptée parce qu'ils se sont souvenus du formidable effort que le Japon avait su faire contre les Russes. Ils l'ont acceptée parce qu'ils ont regardé alternativement ce petit pays silencieux et leur République immense. Ils l'ont acceptée parce qu'ils ont jeté un coup d'œil sur les chiffres que nous allons donner... et qu'ils ont réfléchi.

Voici quelles sont, en avril 1907, les forces dont disposent Américains et Japonais.

Les Etats-Unis dont la population dépasse 76 millions d'habitants ont une organisation militaire assez compliquée.

Leur armée permanente se recrute par engagements de trois ans. Tous les citoyens de dix-huit à vingt-cinq ans la constituent, sous forme de milice nationale divisée en *milice organisée* et *milice non organisée*, le tout représentant quatre départements militaires. Les Philippines représentant le 4^e district.

Examinons maintenant de quoi se compose cette armée permanente. Elle comprend 30 régiments d'infanterie à 6 bataillons et 4 compagnies, 15 régiments de cavalerie à 3 escadrons, 30 batteries d'artillerie de campagne, 126 batteries côtières, 3 bataillons de pionniers à 12 compagnies, 1 corps de signaleurs, 1 corps de musiciens et enfin, les pisteurs indiens, à l'effectif de 75 hommes. Au total :

77.000 HOMMES,
2.554 OFFICIERS.

Ce chiffre d'ailleurs n'a rien d'absolu. Il varie, suivant l'appréciation du président, entre 58.924 hommes et 96.766 hommes, officiers non compris.

LES DEUX ARMÉES ET LES DEUX FLOTTES

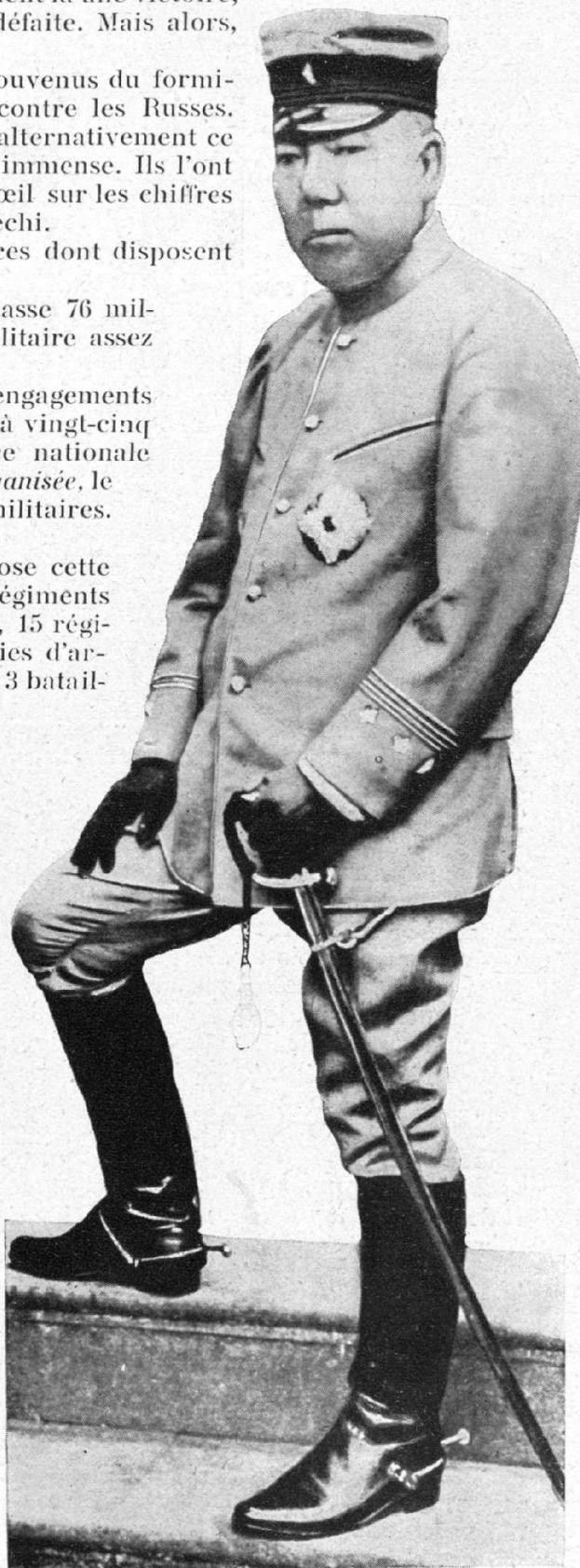
Les *volontaires* forment 24 régiments d'infanterie à 3 bataillons et 4 compagnies, 1 bataillon et 3 escadrons à Porto-Rico. En tout 1.190 officiers et 35.000 hommes.

La milice nationale organisée représente 8.000 officiers et 110.000 hommes.

La milice nationale non organisée représente 8.000 hommes. Au total, sans tenir compte de la milice non organisée qui peut être considérée comme d'une faible valeur au point de vue militaire :

222.000 HOMMES,
17.444 OFFICIERS.

L'infanterie est armée du fusil Springfield modèle 1902, du calibre de 7 m/m. 6. L'artillerie est pourvue de pièces de 75 m m. (On dit que des commandes viennent d'être faites pour de nouvelles pièces).



LE MARÉCHAL OYAMA,
GÉNÉRALISSIME JAPONAIS

Si nous passons maintenant à la marine, nous voyons qu'elle se compose de la façon suivante :

NATURE DES VAISSEAUX	Date de construction		TONNAGE VARIANT DE... A...
	La plus ancienne	La plus nouvelle	
27 vaisseaux de ligne	1883	1904	6.000 à 13.000 t.
10 garde-côtes cuirassés.	1883	1901	2.300 à 4.000 t.
15 croiseurs cuirassés	1891	1904	8.200 à 14.700 t.
17 grands croiseurs	1885	1903	5.000 à 14.000 t.
39 petits croiseurs	1884	1901	1.800 à 7.000 t.
26 canonnières.	1877	1897	»
31 torpilleurs	1896	1901	»
9 sous-marins.	1897	1901	»

Ainsi qu'on peut s'en rendre compte par les dates de construction, cette flotte manque de la qualité si recherchée aujourd'hui : l'homogénéité. La majeure partie des unités qui la composent est démodée, et des navires de 1885 seraient, au combat, plus dangereux qu'utiles. Leur ceinture cuirassée ne résisterait pas aux projectiles actuels; leur armement aurait une grave infériorité comme portée, comme précision, et leur vitesse, très faible relativement, paralyserait les vaisseaux de construction récente et seuls capables de soutenir la lutte.

Passons maintenant au Japon.

Ce pays de 46.500.000 habitants a établi le service militaire obligatoire à vingt ans. Tout citoyen doit trois années de service actif; il demeure quatre ans dans la réserve, cinq ans dans la territoriale, huit ans dans la réserve de l'armée territoriale. En somme, il peut être appelé sous les drapeaux jusqu'à quarante ans. Ajoutons que, en cas de levée en masse, sont considérés comme faisant partie de la réserve de la territoriale, et appelés avec elle, les jeunes gens de dix-sept à vingt ans.

L'armée ainsi constituée est divisée en trois commandements supérieurs entre lesquels sont repartis les 13 divisions, dont une de la garde. — Une division comprend :

- 3 brigades d'infanterie,
- 1 régiment de cavalerie,
- 1 régiment d'artillerie de campagne,
- 1 bataillon de pionniers,
- 1 escadron du train.

Ce qui donne le total suivant :

- 156 bataillons d'infanterie,
- 55 escadrons de cavalerie,
- 117 batteries d'artillerie,
- 13 bataillons de pionniers,
- 24 bataillons d'artillerie de forteresse,

- 1 bataillon des chemins de fer,
- 1 bataillon de télégraphistes.

En plus, une brigade supplémentaire, dite brigade de l'île de Jesso. Le tout, formant un effectif — en temps de paix — de 8.116 officiers, répartis en 105 généraux; 795 officiers supérieurs; 1.397 capitaines; 2.800 lieutenants et 135.533 hommes.

A l'effectif de guerre, les divisions sont portées à l'effectif de 14.000 combattants. Enfin, si l'on considère l'ensemble de l'armée active, de la réserve et de la territoriale, on voit que, en cas de besoin, sans appel à des classes lointaines, le Japon arme :

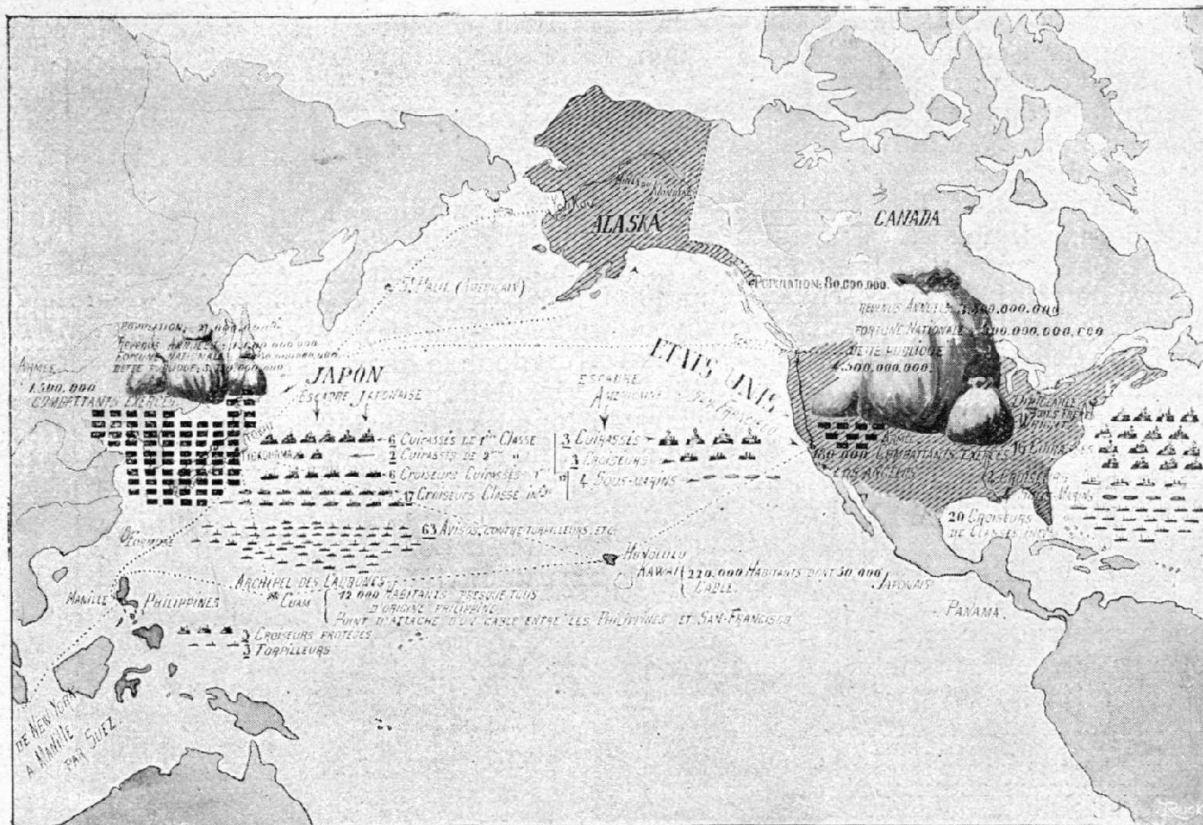
- 220.000 hommes de l'active,
- 34.000 hommes de la réserve,
- 125.000 hommes de la territoriale,

soit 379.000 hommes. Il y a un certain écart entre ce chiffre et celui des forces américaines. Si l'on tient compte en outre que ce sont-là d'admirables troupes, entraînées à la guerre et à la victoire, on peut penser que l'avantage ne paraît pas être à l'Amérique. Avec toutes les classes, l'armée japonaise atteint 1.500.000 hommes.

L'écart est encore frappant en ce qui concerne les forces navales.

NATURE DES VAISSEAUX	Date de construction		TONNAGE VARIANT DE... A...
	La plus ancienne	La plus nouvelle	
8 vaisseaux de ligne	1882	1900	7.330 à 15.000 t.
29 gardes-côtes cuirassés	1897	1898	3.800 t.
6 croiseurs cuirassés.	1898	1903	7.000 à 9.000 t.
16 croiseurs protégés.	1883	»	2.700 à 9.300 t.
17 croiseurs protégés (vieux)	»	1889	»
14 canonnières.	»	»	»
14 contre-torpilleurs.	1898	1902	»
13 torpilleurs de 1 ^{re} classe.	»	»	»
36 torpilleurs de 2 ^e classe.	»	»	»
27 torpilleurs de 3 ^e classe.	»	»	»

Ces chiffres sont les chiffres connus, c'est-à-dire ceux que le Japon a bien voulu donner. Les chantiers du Japon sont dans un état d'activité qui n'a cessé même pendant la guerre. Il est donc probable qu'un certain nombre d'unités en voie de construction en 1906 sont achevées. En tous cas, il convient d'ajouter à cette liste un certain nombre de vaisseaux pris aux Russes et qui, réparés ou en voie de réparation, battent pavillon japonais.



LES DEUX PAYS EN PRÉSENCE

Cette carte schématique permettra de se rendre compte jusqu'à un certain point de la situation des deux grands pays dont le conflit ébranlerait le monde, et de noter certains éléments curieux de comparaison. La superficie des territoires est curieusement dissimilable : énorme pour les Etats-Unis, à peine visible à côté, pour les îles japonaises. L'escadre japonaise du Pacifique est hors de proportion avec l'escadre américaine du Pacifique. Le gros de la flotte américaine est sur l'Atlantique, séparée du théâtre de la guerre future tant que l'isthme de Panama ne sera pas percé.

Si elle a perdu 2 cuirassés, 2 croiseurs protégés et 4 canonnières, la flotte du Mikado s'est accrue d'unités de premier ordre — les meilleures de l'armée navale russe, dont l'*Orel*, capturé à Tsoushima; 5 cuirassés, 1 croiseur cuirassé, 2 croiseurs protégés enlevés à Port-Arthur et à Chemulpo, et 2 destroyers. Enfin, tout récemment, le Japon avouait avoir en voie d'achèvement :

Deux énormes cuirassés construits sur chantiers anglais (type Dreadnought), et, sur chantiers japonais :

- 4 cuirassés de 19.000 tonnes,
- 4 croiseurs cuirassés de 14.000 tonnes,
- 27 destroyers de grande taille et grande vitesse.

Répandant à cet accroissement de force navale, l'Amérique qui depuis quelques années construisait peu, a mis sur cale, depuis sa guerre contre l'Espagne, 23 cuirassés représentant un ensemble de 320.000 tonnes, et commencé la construction de 12 croiseurs cuirassés. En même

temps, elle renonçait définitivement à construire des destroyers et des torpilleurs, suivant ainsi le principe de Washington que :

« La guerre doit être offensive, et de haute mer où les grands navires sont tout. Pour la défense des côtes, le vieux matériel suffit. »

Conformément à ce principe général, la construction des sous-marins était reléguée au deuxième plan.

Si ce programme a été réalisé, la supériorité numérique appartient à l'Amérique, mais le gros point est de savoir où une escadre de cette importance évoluerait...

Le gros des forces américaines est stationné dans les eaux de l'Atlantique. L'escadre du Pacifique et la flotte asiatique ne comptent pas plus de 3 cuirassés de 1^{re} classe avec quelques vieux croiseurs... Or, le canal de Panama n'est pas achevé, et, pour rejoindre l'escadre du Pacifique, celle de l'Atlantique aurait une telle randonnée à effectuer qu'elle risquerait fort de n'arriver

à son secours qu'après la fin de la guerre. Il suffit pour s'en convaincre de jeter un coup d'œil sur la carte. Aussi bien, se plaçant au point de vue naval, la situation des Japonais, tenant toutes leurs forces dans le Pacifique, est actuellement redoutable pour l'Amérique. Que le conflit éclate d'ici deux ou trois ans, il faudrait s'attendre de la part des Japonais à un coup de main dans le genre de celui de Port-Arthur, coup de main obligeant les Américains à envoyer leur flotte de l'Atlantique dans le Pacifique en doublant le cap Horn. Mais, durant ce trajet formidable, le Japon maître sur mer, ne trouvant pas de forts, — sauf ceux de San Francisco — pour l'arrêter, débarquerait cinq ou six divisions qui auraient bon marché des troupes américaines. Coupant les câbles, les Japonais pourraient isoler les Philippines de la Métropole et s'en emparer presque sans coup férir, le corps d'occupation de 2.000 hommes n'étant pas un obstacle sérieux à leurs projets. Une guerre de course dirigée contre tous navires battant pavillon étoilé, achèverait ce que la guerre stratégique avait commencé, et la flotte de l'Atlantique, sans charbon, sans point d'appui se briserait infailliblement, en admettant qu'elle arrive avant la conclusion de la paix — contre la flotte nippone.

Si pessimiste que soit ce tableau, il est presque sûrement exact. Et ainsi s'expliquent l'arrogance des Japonais et les lenteurs diplomatiques, presque les faiblesses des Américains. Mais, ce qui est vrai aujourd'hui, cessera de l'être dans trois ans.

Alors, la flotte des Etats-Unis plus fortement constituée ne sera plus semblable à deux tronçons cherchant à se rejoindre. Elle aura, pour passer de l'Atlantique dans le Pacifique, le canal de Panama, gardé par

des forts imprenables, et la partie sera moins belle pour le Japon. Aussi bien, dans ces trois années, les troupes de terre américaines auront-elle pris une cohésion qui leur fait défaut aujourd'hui. Dans cet immense pays de 76.000.000 d'habitants, les ressources en hommes seront presque inépuisables, et l'Amérique pacifique, sentant que son existence même est en jeu, pourra, d'un grand effort, reconquérir le terrain que le Japon avait semblé gagner sur elle. C'est donc la question du canal de Panama qui solutionnera le conflit: soit que les Nippons ne donnent pas à leurs adversaires le temps de l'achever, soit que les Américains, n'ayant plus à doubler le cap Horn, et sûrs de la victoire se jettent sur leurs adversaires. Laquelle de ces hypothèses se réalisera?... L'avenir seul pourra le dire.

Mais, ayant appris à connaître l'implacable volonté des Nippons, leur intelligence et leur courage, on peut craindre pour la paix du monde, que le Mikado, sage à son point de vue, ne préfère la première solution à la seconde. Alors, on verrait les incidents se multiplier et devenir de plus en plus graves, jusqu'au jour où, sentant son heure arrivée, toutes ses mesures prises, et sûr de la victoire, le Japon déclarerait la guerre. Et, il le ferait d'autant plus délibérément que la campagne de Mandchourie, malgré toutes ses victoires, ne lui a guère rapporté que l'honneur et l'admiration du monde civilisé pour son prodigieux effort, tandis que, cette fois, l'enjeu de la bataille ne serait plus la plaine immense et glacée de Mandchourie, mais les Philippines, berceau de la race japonaise, but de toutes leurs convoitises, et dont la possession ferait d'eux les maîtres redoutables du Pacifique.

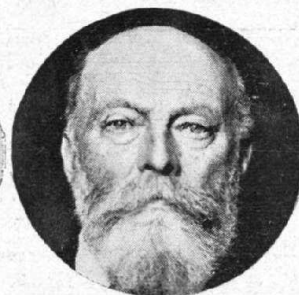




Botha, premier ministre.
LOUIS BOTHA, ancien général boër, est nommé premier ministre de l'Etat du Transvaal, avec M. Smuts, comme secrétaire colonial, faisant fonction d'attorney.



M. Wekerlé.
LE NOUVEAU PRÉSIDENT DU CABINET HONGROIS, M. Wekerlé, qui, avec le ministre président autrichien, de Beck, s'occupe du différend austro-hongrois.



M. de Stolberg.
LE NOUVEAU REICHSTAG. — Le comte Undes de Stolberg-Wermigerode, qui est, depuis le 27 février, président du Reichstag, appartient au parti conservateur. Il a été élu par 214 voix sur 380 votants. M. le professeur Herman Paasche, premier vice-président, appartient au parti libéral national. Double victoire pour le chancelier de Bülow.



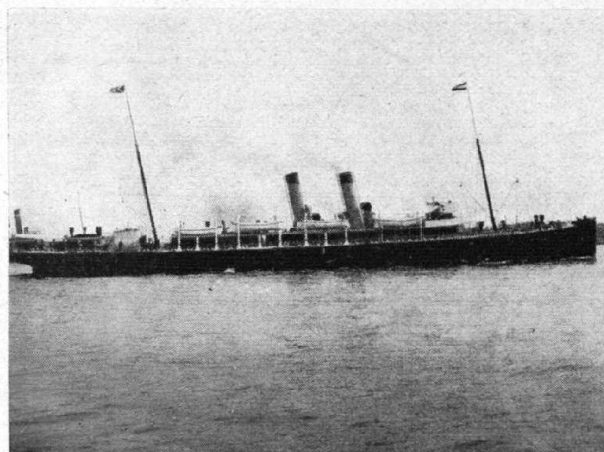
M. Golovine, président.

L'OUVERTURE DE LA SECONDE DOUMA. — Le 5 mars, la nouvelle Douma est ouverte par M. Goloubef, vice-président du Conseil de l'Empire. L'union des gauches, très disciplinée, a élu président M. Golovine, constitutionnel démocrate, député de Moscou, par 356 voix contre 91 à M. Kromatkov. Né en 1866, M. Golo-



Le Palais de Tauride.

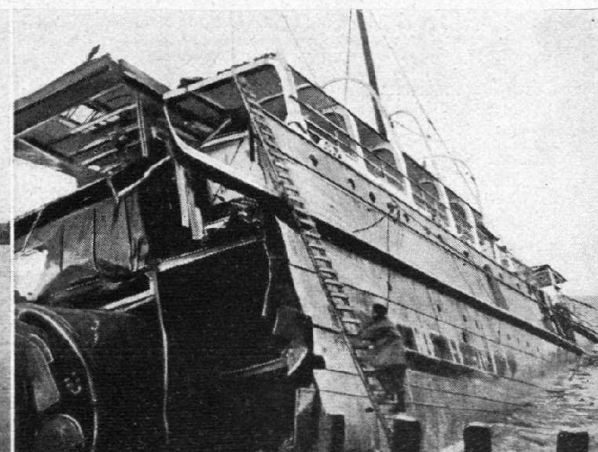
vine fit ses études au lycée impérial Nicolas, puis à l'École de Droit. Élu, dès 1892, membre du Zemstvo du district de Smitrov, il se dévoua à la cause des Etats provinciaux. Il fut un des premiers à adhérer au K. D. — Le 15, le plafond de la salle des séances, au Palais de Tauride, s'est effondré par accident.



Le Berlin partant de Londres.

LA CATASTROPHE DU «BERLIN». — Pendant la tempête de vent et de neige qui sévit le 24 février, le *Berlin* s'est brisé sur la jetée de la Pointe de Hollande (emb. de la Meuse). Ce naufrage a causé une sensation d'autant plus profonde que, parmi les trop nom-

breuses victimes (126 victimes sur 140 passagers), figuraient des personnalités mondaines et artistiques, dont un jeune diplomate anglais et presque tous les membres d'une troupe d'opéra allemande qui regagnait Berlin après avoir chanté à Londres.



L'épave du Berlin.

Loi de Séparation ; après un discours fort net, M. Briand est approuvé par 390 voix contre 34.

M. G. Cochery. M. Payelle.



M. Mercier, M. Truphil, M. Caillaux, M. Tourniol,
Répartiteur. Maire. Ministre des Finances. Député.

LA RÉPARTITION GÉNÉRALE DE L'IMPÔT SUR LE REVENU. — Le 6 mars, M. Caillaux, ministre des Finances, a procédé à Roehy-Condé (Oise) à un essai d'application pratique de son projet d'impôt sur le revenu. Il était accompagné de M. Payelle, directeur

général des Contributions directes et d'une dizaine de députés, parmi lesquels M. Georges Cochery. Cette première tentative amènera probablement le ministre à modifier un peu son projet qui est très discuté. Voir notre article *Combien Payerons-nous?*



M. JEAN CASIMIR-PÉRIER, ancien président de la Chambre (1893), ancien président du Conseil (1893), ancien président de la République (1894), est mort le 11 mars, à Paris, où il était né, en 1847.

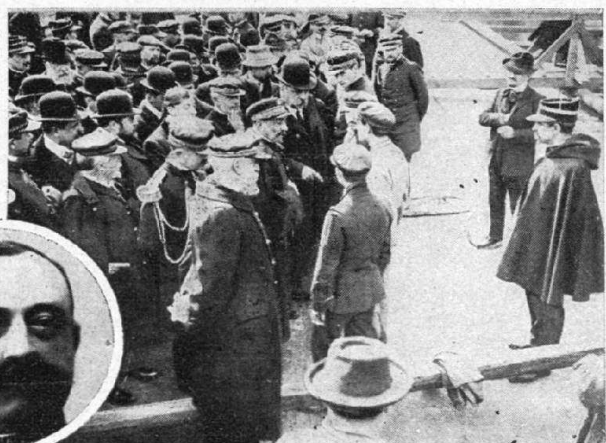
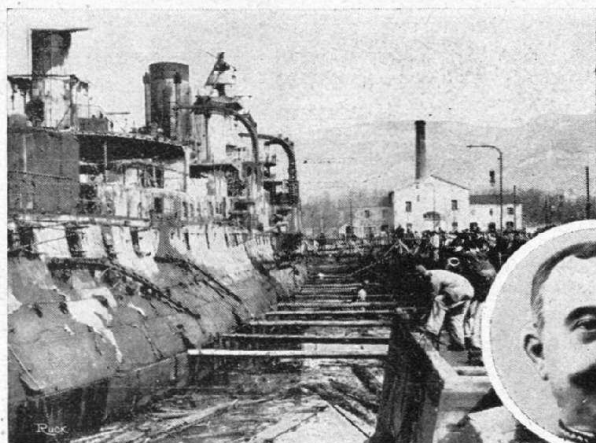
Cl. Nadar.



LES ÉLECTIONS A LONDRES. — Le 3 mars, le comte de Londres a procédé au renouvellement de son Conseil municipal. Les socialistes, à qui on reprochait d'avoir augmenté les charges, ont essayé une grave défaite, au profit des conservateurs.



M. PETKOF, premier ministre bulgare qui avait failli être tué lors de l'attentat contre Stambouloff, a été assassiné par un nommé Pétrov qui prétend avoir été désigné, pour commettre ce crime, par un groupe de conjurés.



La recherche des cadavres dans le bassin. Le comm^e Adigard. M. Thomson interrogeant les matelots saufs.

LA CATASTROPHE DE L' "IÉNA". — Le 12 mars, l'*Iéna*, un des plus importants cuirassés de notre escadre de la Méditerranée, en cale sèche à Toulon, a été à demi détruit par une série d'explosions dues à la décomposition de la poudre B par le voisinage des machines. On compte 108 morts et 40 blessés. Parmi les

morts, le commandant Adigard et M. Vertiet, chef d'état-major de la division. Le 13, M. Thomson s'est rendu à Toulon, et a visité l'*Iéna*, accompagné de l'amiral Touchard. Le Président de la République assistera le 16 aux obsèques nationales des victimes.



M. Pierpont Morgan. AUTOUR DU TAPIS VERT, PAR SEM

Le caricaturiste a réuni autour d'une table de « roulette » une honorable et brillante série de personnalités plus ou moins attentives aux péripéties de la partie.

RIEN NE VA PLUS!...

Le Jeu et les Joueurs

Le jeu, qui fait et défait des fortunes, ne s'exerce pas seulement dans les grands cercles dont la réputation est inattaquable, mais aussi dans des établissements de second ou de troisième ordre, à la clientèle pittoresque, mais peu recommandable, et où la police descend de temps à autre 🎰 🎰 🎰 🎰 🎰 🎰 🎰 🎰 🎰 🎰



POUR être admis dans un cercle fermé de Paris il faut avoir quarante ans au maximum, passé cet âge on a trop d'ennemis, on est blackboulé... »

Cette boutade d'un clubman connu, est cruellement exacte.

Alors que dans les cercles ouverts les adhérents se préoccupent de bien des choses sauf de leur situation mondaine, c'est ce qui importe le plus, au contraire, à ceux qui demandent leur admission dans un des clubs chics de

Paris: Le Jockey, l'Epatant, l'Union etc...

Passons rapidement sur ces vieilles institutions pleines de correction et de tenue et qui n'ont de rapport que le nom de cercles avec les endroits ouverts à tout venant et que la police considère d'un œil chargé de malveillance.

L'ancêtre des clubs fermés est le Jockey où l'on joue aux cartes et de fortes parties, mais qui fut consacré lors de sa fondation en 1833 à l'amélioration de la race chevaline par quatorze jeunes fashionables: MM. Maxime Caccia, le comte de Cambis,

Delamarre, le comte Demidoff, Fasquelle, Charles Laffitte, E. Leroy, le chevalier de Machado, le prince de la Moscowa, de Normandie, Rieussec et lord Seymour.

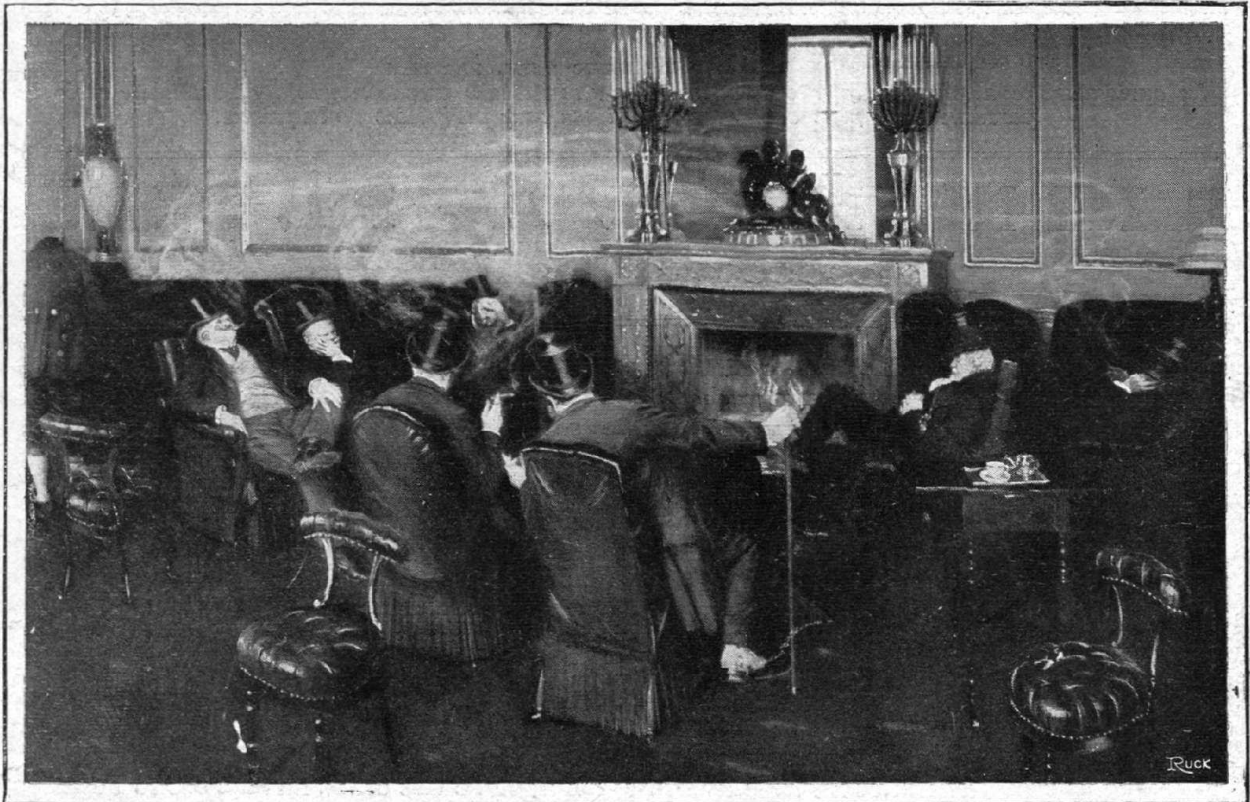
Le nombre des membres du Jockey est illimité selon les statuts, mais les candidats sont soumis à des conditions de notabilité et de fortune d'une grande rigueur. Une boule noire sur dix suffit, dans le ballottage d'admission, pour motiver un refus. Nul ne peut aspirer à faire partie du cercle s'il n'est présenté par trois membres; il paie à son entrée 500 francs et 300 francs chaque année; les membres du corps diplomatique et les ministres étrangers près le gouvernement français peuvent demander leur admission sans ballottage. Enfin tout membre du Jockey-Club d'Angleterre est admis dans la tribune des courses et obtient son entrée au cercle, par l'invitation du président, pendant la durée d'un mois. Les étrangers dont le séjour à Paris n'est que momentané peuvent être admis comme membres temporaires du cercle pour quatre mois moyennant 200 francs.

Les statuts des principaux cercles de Paris se ressemblent beaucoup. Pour être

admis membre titulaire il faut avoir vingt-cinq ans accomplis, avoir fait un stage, être présenté par deux ou trois membres titulaires et passer au scrutin. Chaque sociétaire est responsable des personnes qu'il introduit dans les salons du cercle jusqu'à leur admission.

Mais en dehors de ces clubs cotés et réservés aux gens du monde, il y a ceux où les formalités d'admission sont infiniment moins pénibles et où, non contents d'admettre du monde avec la précipitation la plus courtoise, les administrateurs provoquent même les candidatures et raccolent le client. La loi sur les associations permettant à ces cercles d'ouvrir par une simple déclaration, ils pullulèrent ces derniers dix-huit mois jusqu'à ce que la police vint mettre le nez dans les affaires louches de certains d'entre eux.

On y jouait *la faucheuse*. La faucheuse est un baccara à un seul tableau. On sait que le baccara se joue contre un banquier qui distribue deux cartes à deux de ses partenaires, à droite et à gauche; chaque partenaire tient un « tableau » sur lequel peuvent ponter les joueurs : le gagnant,

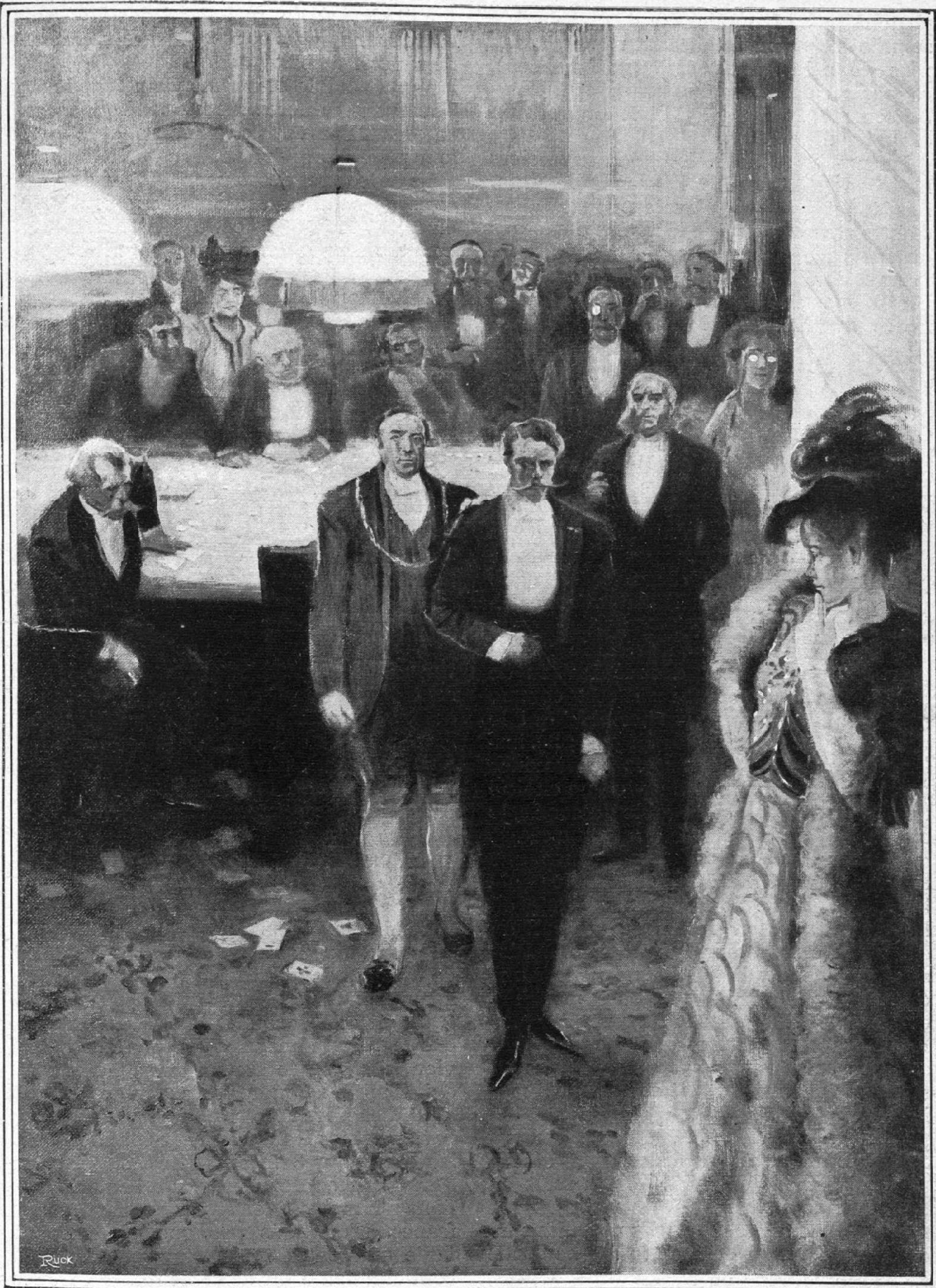


LE LEVER DU JOUR A « L'ÉPATANT », D'APRÈS LE TABLEAU DE JEAN BÉRAUD

Cl. Moreau

Harrassés par une nuit blanche, les clubmen sommeillent, ou somnolent, songeant que sans doute, le soir, ils vont être obligés de recommencer à veiller.

Rien ne va plus!...



UNE EXPULSION DE LA SALLE DE JEU

L'exécution du tricheur se fait discrètement toutes les fois que cela est possible, mais parfois une altercation, un incident, éclatent devant tous et le scandale public est inévitable ; l'expulsion du joueur malhonnête prend alors un caractère de solennité sinistre, inoubliable pour ceux qui ont assisté à ce pénible spectacle.

partenaire ou banquier étant celui dont la somme des points totalisés se rapproche le plus de neuf (maximum). La faucheuse, rapportait des bénéfices énormes à l'établissement; le banquier était toujours un croupier du cercle.

Par un coup de maître, les tenanciers laissaient s'introduire l'élément féminin. Les joueuses qui n'avaient jusqu'alors d'autres ressources que le modeste baccara des mois d'été, dans les casinos de plages, se ruèrent dans ces clubs galants et pratiques. Un joaillier était attaché à l'établissement. Après avoir perdu leurs louis et leurs billets de banque les jolies, — ou vieilles, — joueuses vendaient leur collier de perles, leur trousse en or, leurs bagues à ce complaisant industriel qui faisait là d'excellentes affaires facilitées par la fièvre du jeu. De deux heures de l'après-midi à deux heures du matin, certaines enragées ne quittaient pas leur place et grignotaient hâtivement quelques sandwiches en guise de dîner, accompagnés par l'orangeade payante ou le verre d'eau gratuit que passent les valets de pied muets et complaisants.

Tout d'abord, entre en scène le rabatteur. C'est un joueur décafé revenu de bien des choses et qui se sert comme gagne-pain de la passion terrible qui le ruina. C'est un oisif et un élégant; il s'institue cornac des jeunes gens de province et après avoir offert à la victime choisie un excellent dîner à la table du cercle, le conduit à l'autre table où, fumant un cigare négligemment, avec une assurance que dément le tremblement des mains, le ponte ingénu se laisse soutirer un héritage où l'argent remis par les parents pour un examen. Le rabatteur touche sa commission qu'il reperd en général avec « une combinaison » qui lui est bien personnelle et qui doit lui assurer la fortune. Car tous ces gens qui vivent du jeu, qui en connaissent les dessous, qui *savent*, sont eux-mêmes des joueurs. On sait que les bookmakers et les jockeys perdent aux courses le plus clair de leurs bénéfices. Ce qui est moins connu c'est que les croupiers tenus par leur service fatigant jusqu'à trois ou quatre heures du matin, ne rentrent pas se coucher ensuite. Non! Ils vont dans un café du quartier Montmartre qui ne ferme jamais et là, jusqu'à sept et huit heures, *jouent à la manille* et de manière à y dépenser leurs appointements laborieusement gagnés. On cite, comme un exemple rarissime, ce croupier de Bade qui, haïssant le

jeu et chargé du règlement des différents entre la roulette et les joueurs ne cessait de répéter à ceux-ci :

— Que diable êtes-vous venu faire ici?... Vous vous ruinerez... Cette maison est un enfer... Allez-vous en donc : c'est le meilleur parti à prendre !...

Le personnel des maisons de jeux, — car cette appellation est plus exacte dans la circonstance que celle de cercle qui englobe trop d'entreprises honorables, — propage, au contraire, des légendes plus souriantes. Il y a celle de ce directeur d'un grand journal parisien qui, tout jeune, ayant emprunté vingt-cinq louis à un prince de la finance qui lui servait de correspondant, gagna trois cent mille francs, somme qui lui permit de faire son éblouissante carrière.

Il y a aussi le père X... C'est le patriarche des tripots. Il a amassé soixante mille livres de rente grâce à un système bien simple et qu'il explique volontiers : au baccara, dit chemin de fer, la cagnotte prélève un tant pour cent variable sur cent francs, sur deux cents francs, etc. Le père X... s'arrange pour prendre des suites de mains qu'il complète en se gardant d'arriver à la somme fixée, par exemple, il met cent quatre-vingt-quinze francs, — et non deux cents francs. L'économie qu'il a réalisée ainsi et qui semble insignifiante, a fini, selon lui, par constituer son capital. Il a joué contre la cagnotte qu'il appelle dans son argot pittoresque « Joséphine »

LE CLUBMANN ENCOMBRANT

La plaie du tripot, c'est le roublard qui en prend tous les avantages, en se gardant de tous ses dangers. Le roublard s'est fait admettre. Grâce à une cotisation insignifiante, il est là chez lui. Salué par le concierge galonné comme un général péruvien, il s'installe sur un large fauteuil de cuir dans le salon de lecture et déguste les quotidiens, les illustrés, les magazines, les revues, voire les livres de la bibliothèque. Il prend pour 3 francs (déjeuner) et pour 3 fr. 50 (dîner) des repas qui lui coûteraient dans n'importe quel restaurant huit à dix francs. N'oublions pas que les frais de table montent, dans des maisons de jeu, à cent cinquante ou deux cent mille francs par an.

Alourdi par l'absorption de viandes délicates et de volailles savamment préparées, par l'ingestion de vins généreux et



M. Santos-Dumont.

Mlle Poilaire.

M. Henri Rochefort.

QUELQUES AMATEURS CÉLÈBRES D'ÉMOTIONS RARES, PAR SEM

M^{lle} Otero.

M. Bernstain.

Ici encore l'artiste a groupé, en une galerie élégante et pittoresque, les célébrités mondaines, littéraires et artistiques qu'on rencontre souvent, sinon assises autour de la table mystérieuse, du moins errant dans les salles de jeu, où règne une fièvre si dramatique et si curieuse à observer.

de liqueurs à discrétion, le ponte est plus disposé à s'alléger de son « matelas », autrement dit à se décharger des billets de banque dont son portefeuille est généralement chargé.

Notre homme, — un poids mort pour le cercle, — qui est en général un isolé, trouve là une sorte de famille, il s'intéresse aux histoires de tirage à cinq, compatit aux infortunes, célèbre les victoires passagères, tutoie le commissaire des jeux, mais ne fait dans la salles du baccara que de rares et fugitives apparitions.

Heureusement les « amateurs » foisonnent assez pour qu'on laisse en paix ces inutilités flagrantes et qui obèrent le budget. Ils constituent des voix dociles pour les Assemblées générales et réélisent aveuglément les membres du comité. Le Président touche une somme qui varie entre 20 et 30.000 francs, les autres des jetons de présence qui vont de 300 à 800 francs par mois.

Ces personnages ont « la table » gratuite. Ils en usent. Le personnel est à leur disposition, à eux les plus gracieux sourires, les meilleurs morceaux, les bouteilles les plus poussiéreuses. Car le personnel subalterne est admirablement stylé ; songez qu'un groom gagne près de 300 francs par mois et que le préposé aux cigares, qui vend 1 franc des londrés de trente centimes, fait bâtir à Bécon-les-Bruyères ou à la Garenne-Colombes et se retire au bout de dix ans après fortune faite.

GRANDS ET PETITS MOYENS D'ALIMENTER UNE PASSION.

Les valets de pied sont en général usuriers ; ils ne fixent pas le taux, laissé à la générosité du débiteur et qui est, vous le pensez bien, énorme. Cette profession ne va pas sans quelques déboires. Il y a quelque temps un des paniers-percés les plus célèbres de Paris ayant épuisé son crédit auprès de la caisse et auprès de tous les domestiques qui, déjà étrillés, opposaient une fin de non-recevoir respectueuse mais énergique, descendit aux cuisines et avisa un marmiton nouveau venu. « Je n'ai pas le temps de rentrer chez moi, vous ne pourriez pas me donner dix louis, je vous les rendrai demain. » L'autre s'essuie les mains, sort son portefeuille et allonge les deux billets de cent francs. Un peu inquiet pourtant il conte son aventure à ses collègues qui se gaussent de lui :

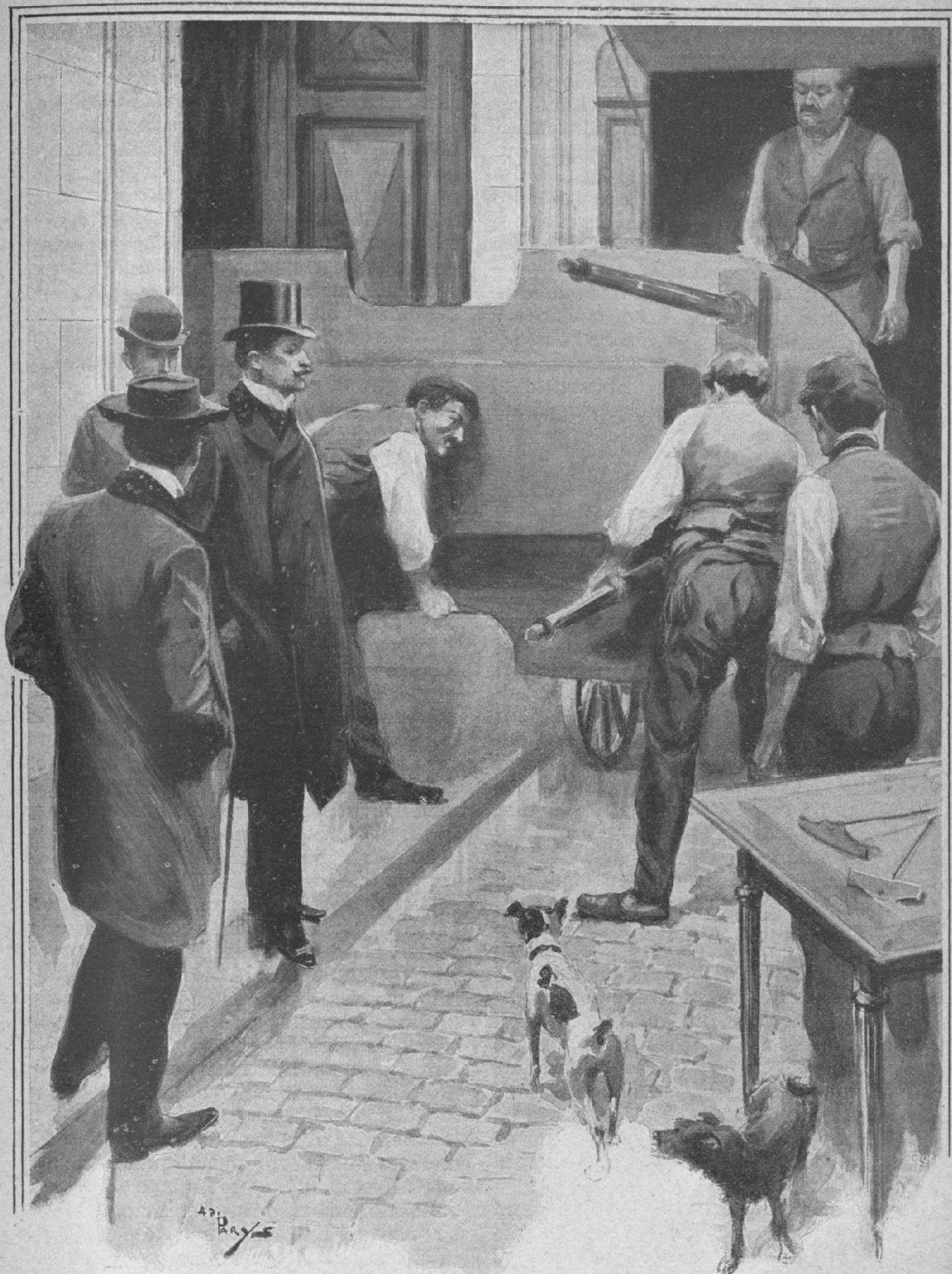
« Mais il est connu ! Il ne te rendra jamais ton argent ! » Le marmiton ayant terminé son service, monte au premier et interroge les valets : « M. Z... il gagne vingt-huit mille francs ». Il était minuit. A deux heures du matin, M. Z. . avait tout reperdu et le marmiton l'attendait : « Mon argent ? » — « Tu l'auras demain. » — « Je n'ai pas le temps d'attendre. Je vais vous accompagner chez vous. » Le gentleman se rebiffe, le marmiton se fâche et l'homme de la cuisine exaspéré, affolé à l'idée de perdre ses économies, se paya comme on dit, sur la bête de telle sorte que M. Z... en eut pour six semaines de lit !

On sait qu'il a été bien des fois question de rétablir au bénéfice de l'État le monopole de la tenue des jeux et de choisir pour cette exploitation le décor de jadis : le Palais-Royal qui recouvrerait ainsi, certainement, son ancienne splendeur et où les boutiques feraient prime. La fin de cette entreprise d'État fut signalée sous Charles X, par l'expédient d'un joueur malheureux. Ayant perdu tout son argent, il plaça une boîte pleine de poudre sous la table et y mit le feu. La bombe improvisée ne causa pas d'importants dégâts, mais l'inconnu râla les mises et s'en fut.

Là, la passion était débridée, s'étalait dans toute sa hideur. Un contemporain conte qu'il y vit un homme ayant jeté là sa dernière pièce de cent sous, pétrir nerveusement le chapeau de feutre qu'il tenait à la main, se moucher dedans, le fourrer dans sa poche et s'en aller nu-tête !

De pareilles études pourraient être faites dans les maisons de jeux modernes. La saisie, dans tel cercle où la danseuse O... perdit dans une nuit quatre-vingt mille francs, fut vaudevillesque. Les dames présentes glapissaient ; le commissaire agit au milieu d'un concert de vociférations. Dans tel autre, le magistrat trouva la porte d'entrée close ; il dût parlementer pour la faire ouvrir et de même devant trois ou quatre portes. Une sonnerie d'alarme avait été arrangée et quand il arriva enfin dans la salle de baccara il ne put saisir que des enjeux insignifiants, le reste ayant été mis en sûreté. Dans cet autre cercle mixte le stratagème fut plus théâtral : Une sonnerie électrique arrêta la partie de baccara. En un clin d'œil les enjeux furent rentrés, la table disparut, une pianiste s'installa et le commissaire, quand il ouvrit la porte, ne trouva que des couples bostonnant avec entrain sous les lustres électriques ! Un bal avait pris la place du tripot !

Rien ne va plus!...



UN DÉMÉNAGEMENT PITTORESQUE

Signalée à l'attention de la police, une maison de jeu reçoit la visite du chef de la brigade des jeux qui saisit non seulement les enjeux, mais aussi les tables de jeu et tout le matériel.

A chaque fermeture de cercle, des chevaliers d'industrie sont mis sur le pavé. En admettant que les tenanciers agissent avec une scrupuleuse honnêteté, ils ne peuvent empêcher les brebis galeuses de s'immiscer dans le docile troupeau. Les vieux habitués se méfient. Un vieux Parisien très connu se trouvant dans un de ces cercles et voulant ramasser un fétiche qui était tombé, prit soin de mettre son argent dans sa poche avant de se baisser. Un de ses voisins s'écria :

— Vous ne pouvez pas mieux nous faire comprendre que vous nous considérez comme des voleurs, capables de vous dérober vos jetons...

— Pardon, cher Monsieur, repartit doucement cet observateur, mais je n'ai jamais vu en remettre !

LE MOYEN D'AUGMENTER LE BÉNÉFICE DE LA CAGNOTTE

Dans les cercles louches, le croupier selon un euphémisme délicieux, ajoute à ses trois ou quatre cents francs d'appointements mensuels en « travaillant » pour la maison. Au commencement de la partie, il déchire l'enveloppe qui entoure les cartes (elle a été savamment décollée, puis recollée à la direction) puis il *salade* les jeux avec entrain. Le Diable ne s'y reconnaît pas. Il s'y reconnaît, lui, il sait qu'en faisant la « salade parisienne », il n'a rien changé à l'ordre des cartes, il les coupe, les recoupe, et les fait passer d'un mouvement circulaire devant les joueurs. Le banquier s'installe, gagne sept ou huit coups, puis, se lève, ramasse ses jetons et donne « une suite ». Il a toutes les allures d'un homme sage qui ne veut pas demander trop à la veine et se contente d'un petit bénéfice. Cet homme sage est simplement un agent de la maison et son gain, connu à vingt francs près, il le partage avec la direction qui lui avait glissé une portée toute préparée, un *biscuit*. Autres procédés : le croupier, sous prétexte de faciliter les comptes, donne deux billets de banque au changeur et lui demande la monnaie d'un seul billet.

Le moment est venu de divulguer un moyen d'éviter les tricheries : c'est de placer devant soi un marron. Ce fruit innocent

est un signe de reconnaissance, il avertit le croupier que le joueur est « du bâtiment. »

Quant aux systèmes employés par les joueurs peu scrupuleux, un livre ne suffirait pas à les mentionner tous. En voici un, inédit et qui eut pour théâtre un cercle boulevardier. Un monsieur très correct et qui était déjà venu trois ou quatre fois prend une suite de main à 3.500 francs. Il dépose à côté de lui un portefeuille confortable puis, les deux tableaux couverts, donne les cartes et perd. On attend qu'il s'exécute, mais lui s'adressant à l'employé, dénommé commissaire des jeux :

— Pardon ! Je suppose, oh ! une simple supposition ! que je ne paie pas maintenant, que se passerait-il ?

— Le cercle serait forcé de payer, il est responsable.

— Alors les joueurs ne perdraient rien ?

— Rien, mais...

— Eh ! bien vous m'en voyez enchanté, car je n'ai pas le sou !

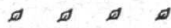
Il ouvre son portefeuille, le montre bourré de lettres, salue et, sort au milieu de la stupéfaction générale, et, il faut le dire, d'une certaine admiration !

Pour obvier à cet inconvénient on exige dans certains cercles que le joueur « éclaire » c'est-à-dire montre son argent, avant de donner un coup. Ajoutons que les caissiers qui sont très renseignés ouvrent des crédits. Dans les cercles de bonne tenue, ces crédits sont fermés par lettre émanant du membre qui peut envoyer l'ordre, de sang-froid, de chez lui, hors de l'atmosphère excitant du jeu. Pour rouvrir le crédit, il faut une nouvelle lettre.

Bon nombre de maisons de jeu sont terrorisées par les nouvelles sévérités de la police. Songez que certain tenancier célèbre possède une fortune de quarante millions et gagne une moyenne de trois millions par an. Il en est de plus modestes qui ne gagnent pas moins confortablement leur vie. Il vaut mieux au point de vue pratique donner à jouer que donner à la postérité un chef-d'œuvre immortel. Et puis le tenancier n'est pas toujours un héros de mélodrame. Alfred Capus nous a montré en M. Piégois un de ces industriels bourrus et sentimentaux qui s'habillent de façon un peu voyante mais n'en estiment pas moins la vertu... et même la pauvreté !



LE RECORD
DES 85 DÉPARTEMENTS
8.000 kilomètres environ



Grand Concours National

Je sais tout va parcourir toutes les grandes villes de France et organiser une série de grands concours dotés de 50.000 francs de prix. ⚡ ⚡

EN combien de temps une automobile peut-elle parcourir la France en traversant tous les chefs-lieux de départements et la ville de Belfort?

L'expérience a déjà été faite, il y a deux ans, par une maison d'automobiles, et le record des 85 départements a été ainsi établi en 31 jours.

Je sais tout va s'attaquer à ce record : son auto va, partant de Paris, parcourir toutes les régions de notre beau pays, sans omettre un seul chef-lieu ou ville importante, et s'efforcera de le faire en moins de 31 jours.

Premier Concours. — *Quel itinéraire doit suivre l'auto Je sais tout ?*

Nous demandons à nos lecteurs de nous donner la réponse à cette question.

Celle-ci constituera donc l'objet d'un *premier concours* : le *Concours de l'Itinéraire*.

Voici comment devront procéder les concurrents : nous adresser la liste des 85 chefs-lieux et des principales sous-préfectures de France dans l'ordre où, selon eux, ils devront être traversés par la voiture.

Les réponses, auxquelles on joindra le bon spécial qu'on trouvera page LXV des feuilles de garde, doivent nous parvenir avant le 5 mai à midi.

Les envois primés seront ceux qui se rapprocheront le plus de l'itinéraire établi par notre comité d'organisation.

Notre itinéraire paraîtra dans notre numéro du 15 mai.

A ce concours seront affectés un premier prix : un **bijou** d'une valeur de 500 francs et dix prix : **bijoux d'or** d'une valeur de 50 francs chacun, attribués aux réponses se rapprochant le plus de celle du gagnant. La liste complète des prix paraîtra dans notre numéro du 15 mai et les résultats de ce concours dans celui du 15 juin.

Deuxième Concours. — Quelle sera l'heure d'arrivée dans chaque chef-lieu ?

INDÉPENDAMMENT du Concours d'Honneur ouvert à tous, nous voulons que chaque département ait un concours qui lui soit spécialement réservé.

Ce concours portera sur le temps que mettra l'auto à franchir successivement chacune des étapes « départementales » de son voyage, et consistera à donner l'heure exacte d'arrivée dans chaque chef-lieu — à un cinquième de seconde près.

Il y aura donc 86 concours de ce genre, un par département, et un pour Belfort, et chacun d'eux ne sera ouvert qu'aux habitants de ce département. Toute réponse à chaque concours départemental devra donc porter le cachet de la poste d'une localité du département intéressé — à peine de nullité.

Y joindre le bon spécial qu'on trouvera dans le numéro du 15 mai

La date de clôture de ces 86 concours varie selon chaque département : Elle est fixée à deux jours pleins avant l'arrivée dans le chef-lieu : nous répétons qu'un tableau de marche, publié dans notre numéro du 15 mai, donnera le jour présumé du passage dans chaque ville. Les concurrents n'ont qu'à soustraire le chiffre 2 du chiffre du quantième ainsi indiqué pour avoir la date à laquelle leur envoi doit nous être parvenu, avant minuit.

Par exemple : le tableau de marche prévoit qu'on passera à Laon, le 10 juin. C'est donc le 8, avant minuit, que nous devons avoir les réponses du département de l'Aisne dont Laon est le chef-lieu.

D'ailleurs le tableau de marche sera plus précis encore et donnera l'heure à deux heures près. N'oublions pas qu'il s'agit de donner non seulement l'heure, mais la minute, la seconde et le cinquième de seconde.

Pour le département de la Seine, pour ne pas faire double emploi avec l'objet du Concours d'Honneur, il y a lieu de modifier légèrement le libellé du concours et de considérer le moment de l'arrivée de l'auto à la limite de ce département.

Le gagnant de chacun de ces concours recevra comme prix un panier de douze bouteilles de Champagne de Lizeuil (Carte d'or), du prix de 42 francs rendu franco à domicile.

Nous reviendrons, dans notre prochain numéro, sur le règlement détaillé de ce concours.

CONCOURS D'HONNEUR

Troisième Concours. — Quel jour, et à quelle heure exacte, à un cinquième de seconde près, l'automobile de Je sais tout, qui partira de notre Hôtel des Champs-Élysées le 25 mai, à 2 heures, sera-t-elle de retour à son point de départ ?

TELLE est, chers lecteurs, la troisième question que nous vous posons et qui fera l'objet de notre *Grand Concours d'Honneur*.

Les concurrents auront, pour baser leurs réponses, des éléments d'appréciation : les temps mis par l'automobile jusqu'au 20 juin, à midi, date de clôture de ce concours. Ces temps paraîtront quotidiennement dans le journal *L'Auto*, et seront affichés chaque jour sur la façade de notre Hôtel, 90, avenue des Champs-Élysées.

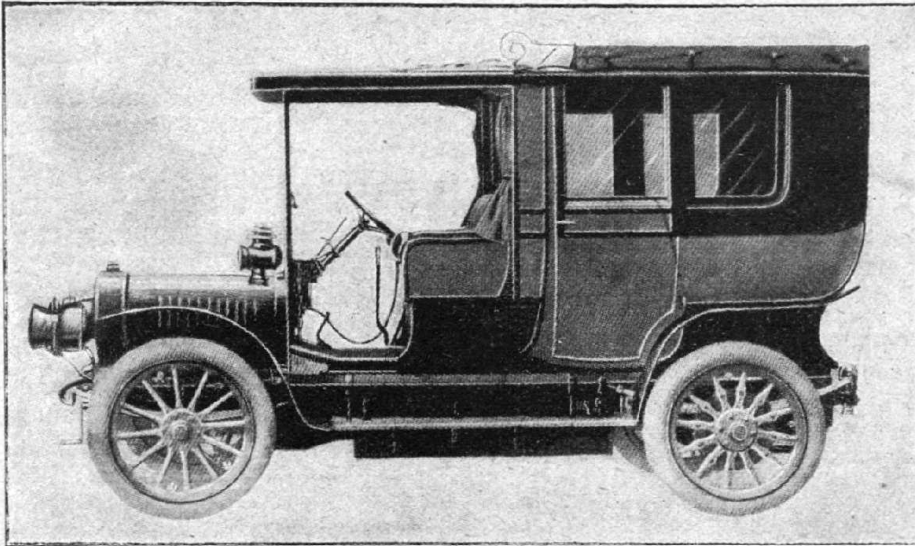
De plus, nous publierons le 15 mai, en même temps que l'itinéraire, un tableau de marche, *jour par jour*, que notre auto s'efforcera de suivre. Nos lecteurs connaîtront donc d'une façon à peu près certaine, à cette date, et sauf retard imprévu dans la dernière partie du raid, le jour de l'arrivée de la voiture à Paris.

Mais, pour éviter les *ex-æquo*, il est nécessaire que les réponses indiquent non seulement le jour et l'heure de l'arrivée de la voiture à notre Hôtel, mais la *minute, la seconde et le cinquième de seconde*.

Les réponses à ce Concours d'Honneur, dont, nous le répétons, la clôture aura lieu le 20 juin, devront être accompagnées de deux bons : le bon de « Concours d'Honneur » qui se trouvera dans les feuilles de garde du numéro de Je sais tout du 15 mai, et celui qui figurera, sous la même désignation, dans notre numéro du 15 juin.

La solution et les résultats paraîtront dans notre numéro du 15 août.

Les Prix du Concours d'Honneur



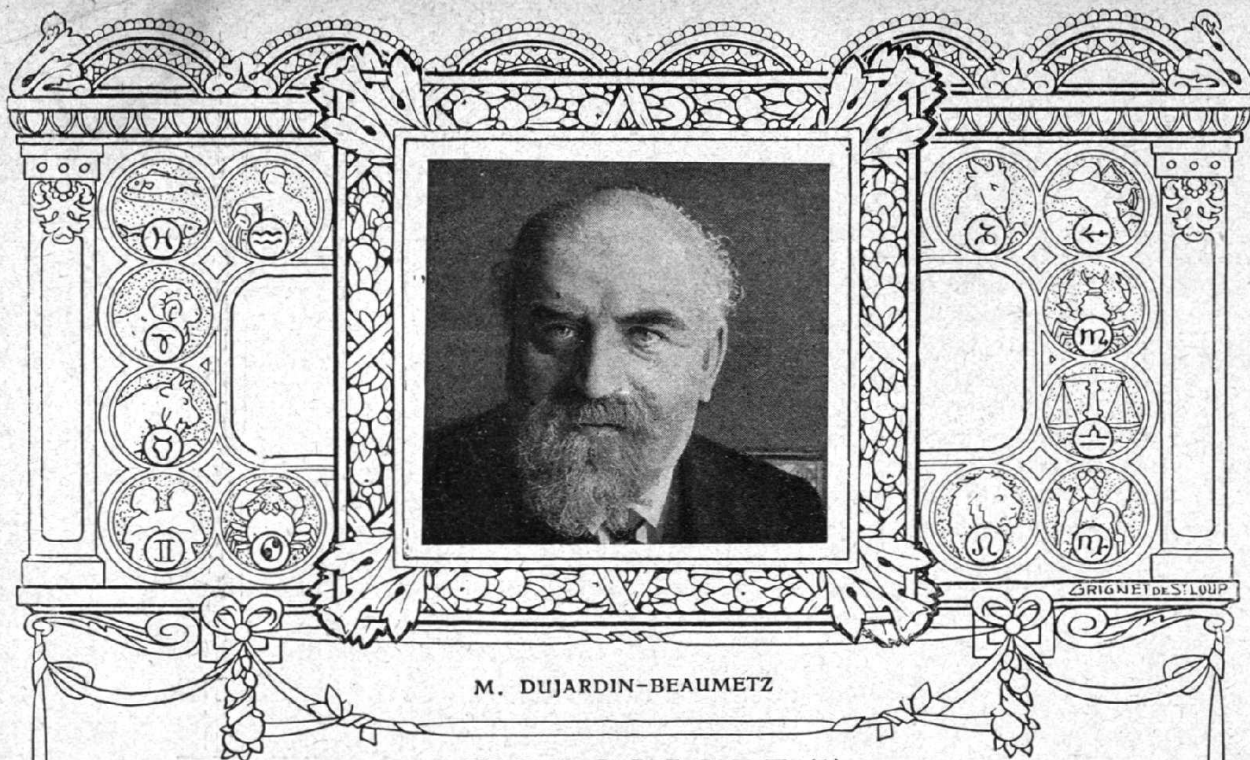
*L'Automobile offerte par Je sais tout
comme premier prix de son Concours d'Honneur*

Premier prix : Une superbe automobile de grand tourisme, d'une valeur de *vingt-cinq mille francs*, châssis 24 H. P. de la Société des Automobiles Eugène Brillié (fournisseur des Autobus de la Compagnie Générale des Omnibus), construit par MM. Schneider et C^{ie} (du Creusot), dans leurs ateliers du Hayre; carrosserie limousine de luxe de la maison Belvalette.

Les autres prix représenteront dans leur ensemble une somme d'au moins **vingt mille francs**.

La liste complète des prix paraîtra dans notre numéro du 15 mai.





M. DUJARDIN-BEAUMETZ

HOROSCOPE (1)

Ce que disent la main et les astres

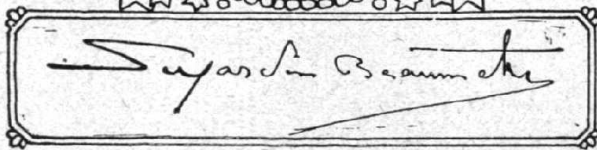
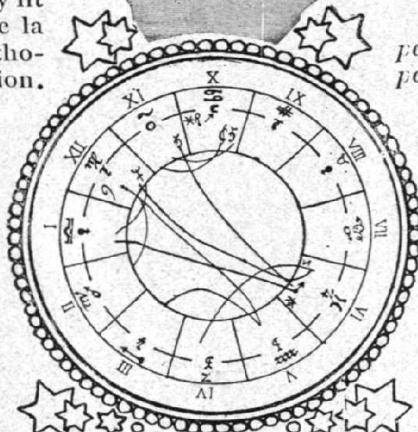
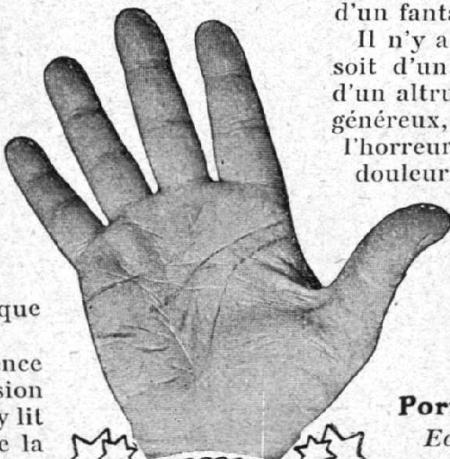
Né le 29 septembre 1852. Le signe de la Balance domine cette nature masculine et lui donne sa caractéristique. Cette caractéristique est un vif amour de la justice et de l'harmonie, contrarié par un excès de bienveillance naturelle, un penchant trop prompt à vouloir être serviable, amical, consolateur. Une sensibilité excessive doit, étant données ces qualités, le rendre souvent malheureux, car, que d'ingrats autour de lui!

La main est d'apparence saine et marque une ascension difficile, mais continue. On y lit le goût des arts, l'amour de la forme, de l'ordre, de la méthode, même dans l'inspiration. Est-ce un artiste? Les doigts sont bien peu effilés! Si oui, c'est un artiste épris de classique, un écrivain ou un crateur respectueux des règles consacrées. En tout cas, cette main indique un administrateur de premier ordre. Les dons naturels s'affirment nombreux par la force de l'esprit d'assimilation que révèle la forme conique des doigts; mais cette main est courte et me

paraît épaisse, elle est plus d'un patient que d'un emballé, d'un consciencieux que d'un fantaisiste.

Il n'y a rien dans cette main qui soit d'un égoïste; sans être celle d'un altruiste, elle est celle d'un généreux, d'un expansif qui a l'horreur de la solitude et de la douleur, de la mélancolie, du laid, du morne, du froid. Oui, voilà une bonne main dont l'étreinte doit être indulgente et cordiale.

A. DE THÈBES.



Portrait graphologique

Ecriture originale et un peu voulue : intelligence pondérée, vif sentiment de l'art.

Les lettres larges et rapides donnent l'activité, l'initiative, la sûreté de soi-même, et, par un contraste fréquent, la barre du T à gauche indique l'hésitation prudente et inquiète.

Le paraphe sec tranche avec les traits arrondis de l'homme aimable et cordial.

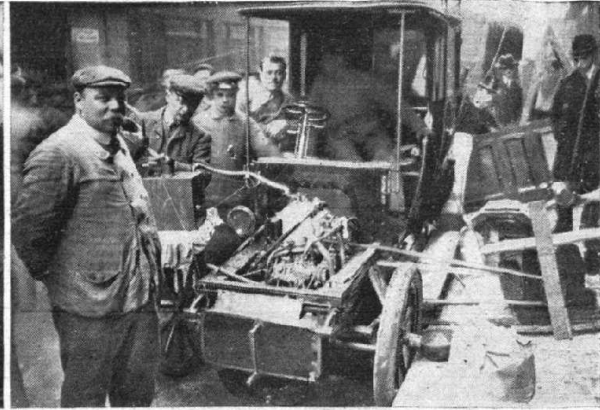
L'ensemble vertical dénote une grande indépendance de caractère.

(1) Voir N° 22 à 24 LA MAIN, L'HOROSCOPE, LA SIGNATURE DE M. DUJARDIN-BEAUMETZ. A. DE ROCHETAL



L'apéritif aux lanternes

PARIS SANS LUMIÈRE. — Sans en avoir avisé qui que ce soit, sans même être entrés en discussion avec le gouvernement, les ouvriers électriciens ont fait grève le 8 mars, laissant la plus grande partie de Paris sans



La force empruntée aux automobiles

lumière, lésant, pour attirer l'attention sur leur cause, des intérêts considérables. Tous les théâtres ont dû faire relâche le 8 et le 9, sauf le Théâtre Réjane. Les journaux, privés de force, parurent en retard.



LA FIN D'UN BANDIT. — Antoine Bonelli, dit Bellacoscia, est mort à Bocognano, son village natal, à l'âge de soixante et un ans, des suites de la grippe. S'étant constitué prisonnier en 1892, quoique condamné quatre fois à mort, il bénéficia de la prescription et fut acquitté.



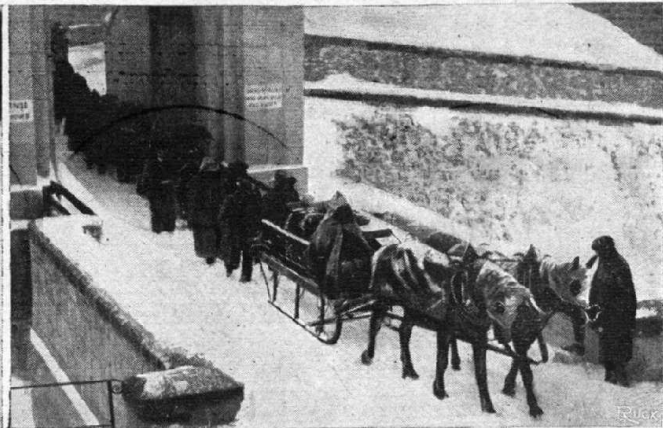
AU PAYS DES GITANES. — L'ancien roi des Gypsies, mort tout récemment et son jeune successeur. Cliché d'un de nos abonnés de passage à Grenade. On sait en effet que le quartier général des Gitanes est Grenade.



LE NOUVEAU DIRECTEUR DE LA SURETÉ GÉNÉRALE. — M. Henrion est entré à la Sûreté générale en 1886 et en a gravi les échelons un à un. Il a été mêlé à toutes les affaires retentissantes de ces vingt dernières années : procès Boulanger et Haute-Cour, affaires Dreyfus et Humbert, etc.



LA NEIGE A BERLIN. — La neige a vraiment eu son rôle dans la vie sociale européenne. A Berlin, les mamans étaient obligées d'adopter le traîneau pour promener leurs bébés.



LA NEIGE A BRIANÇON. — Dans les contreforts des Alpes, la neige a pris une telle importance que les modes de locomotion ont dû être modifiés. A Briançon les enterrements se faisaient en traîneau.

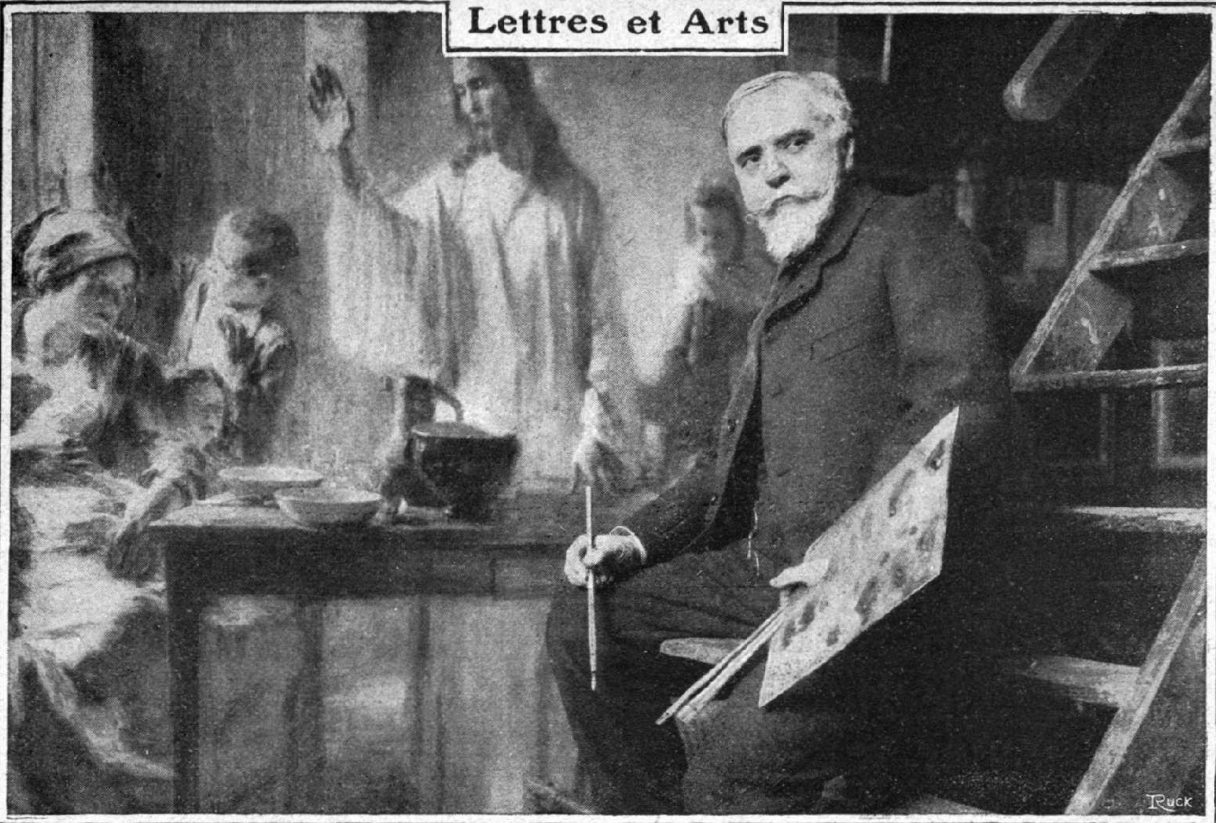
LA MI-CARÈME A PARIS. — Favorisée par un beau soleil, la mi-carême (4 mars) a été très gaie à Paris. Sur leurs chars, les reines ont été très applaudies.

MORT DU «PROPHÈTE ELIE». — Elie Downie, qui se disait prophète, est mort en Amérique. Il était né à Edimbourg en 1847.



LE PEINTRE MONDAIN, DESSIN INÉDIT D'ALBERT GUILLAUME

Élégant et « à la mode », comme ses tableaux, le peintre mondain — l'artiste a fait figurer ici comme modèle de ce genre, M. Théobald Chartran, — fixe sur la toile, avec l'habile précision de son talent, les grâces légères et l'élégance radieuse de la jolie Parisienne qui a consenti à s'immobiliser devant lui à l'encontre de certains peintres qui se contentent de construire d'après le modèle le visage, les mains, la ligne générale du corps, et achèvent l'œuvre à l'aide d'un modèle professionnel. Souvent même, le tableau est terminé grâce à un mannequin (!) revêtu de la robe et des atours que portait l'original!



M. LHERMITTE, DANS SON ATELIER

M. Lhermitte est un de nos plus sévères et consciencieux paysagistes. Il est le poète de la vie laborieuse des campagnes.

DE L'ÉBAUCHE AU CHEF-D'OEUVRE

Quelle méthode de travail adoptent nos grands artistes, ces maîtres admirés, aimés, enviés ? — Chacun a la sienne, différente de celle d'autrui, originale comme son talent. — Ce sont ces secrets que nous allons surprendre, en entrant aux heures de labeur et de recueillement dans les ateliers, ces coulisses de tant de chef-d'oeuvres.



COMMENT travaillaient les maîtres d'autrefois? Comment travaillent ceux d'aujourd'hui? Ceux de demain? Quelles furent, quelles sont les méthodes des peintres ou des statuaires dont nous aimons l'œuvre? Portraitistes, paysagistes, marinistes, peintres d'histoire, de genre, de scènes militaires, de danseuses, de nu?

Entrons dans tous les ateliers, fastueux ou délabrés.

Au ^{xv}^e siècle, à Florence ou à Venise, l'atelier, nous dit Taine, est une boutique,

et non, comme maintenant, un salon d'apparat arrangé pour provoquer la commande. On y vivait la vie des compagnons serruriers ou maçons, mœurs rudes et franches qui n'ont guère cours à l'académie Julian, voire dans les ateliers de l'Ecole des Beaux-Arts. Les élèves voyageaient avec le maître, se battaient à ses côtés, du poing et de l'épée; les disciples de Raphaël et de Benvenuto Cellini savaient fort bien dégainer pour l'honneur de la maison...

L'artiste, en outre, vivait au temps de la Renaissance, et œuvrait dans la familiarité des grands orfèvres; fondeurs, statuaires et

peintres frayaient avec le duc, le pape ou l'Empereur. Léonard de Vinci est un grand seigneur que les rois traitaient d'égal à égal. Et Michel-Ange fut élevé avec Jean de Médicis qui, sous le nom de Léon X, fut plus tard, parfois bien rude envers son camarade d'enfance. Titien est le commensal des Este et des Gonzague, de Paul III.

Comment travaillait l'illustre coloriste vénitien? Son disciple Palma le vieux nous l'a dit. Titien commençait ses peintures par une application hardie d'une couche de couleurs servant de fond, dans laquelle, au moyen de trois couleurs, le rouge, le noir et le jaune, il indiquait les reliefs et les clairs, et « faisait, en quatre coups de pinceaux, apparaître la promesse d'une rare figure ». Puis, retournant ses tableaux contre le mur, il restait trois mois sans les regarder. Un beau jour il les reprenait, les examinait avec une rigoureuse attention, *ainsi que des ennemis mortels (sic)*, cherchait, trouvait les défauts. Alors il *médicamentait* le tableau malade, et le *guéris-sait*.

D'Italie, émignons en Flandre. Rubens, lui aussi, est un gentilhomme fastueux. Il travaillait, tandis qu'on lui faisait lecture ou qu'on l'égayait au son d'instruments de musique. De nombreux disciples peinaient sous ses ordres, ébauchant des toiles « de deux palmes de haut ». Et le maître les achevait. Il n'eut pu seul les réaliser toutes car il fit près de trois mille tableaux, dont quinze cents nous sont parvenus.

Comment travaillait Rembrandt? Hélas, le génial hollandais, après une brève période de notoriété, vit isolé. Au début, vers 1630, Govert Flinck, Ferdinand Bol l'aident parfois. Puis, comme le public s'éloigne de lui (les bourgeois piétistes d'Amsterdam lui préféreraient de brillants et superficiels décorateurs ou de mièvres petits maîtres) ils s'enfoncent dans la solitude, et triste et hautain, poursuit son œuvre grave et sublime dans son logis ténébreux de la Rozengracht.

COMMENT TRAVAILLENT NOS PEINTRES CONTEMPORAINS

Nous ne pouvons, — cette étude hâtive n'y suffirait point, — passer en revue la vie et les méthodes de travail des maîtres d'autrefois. Nous avons cru devoir choisir quelques exemples caractéristiques, avant d'en venir à nos contemporains.

Voyons un peu comment procèdent les plus célèbres d'entre eux.

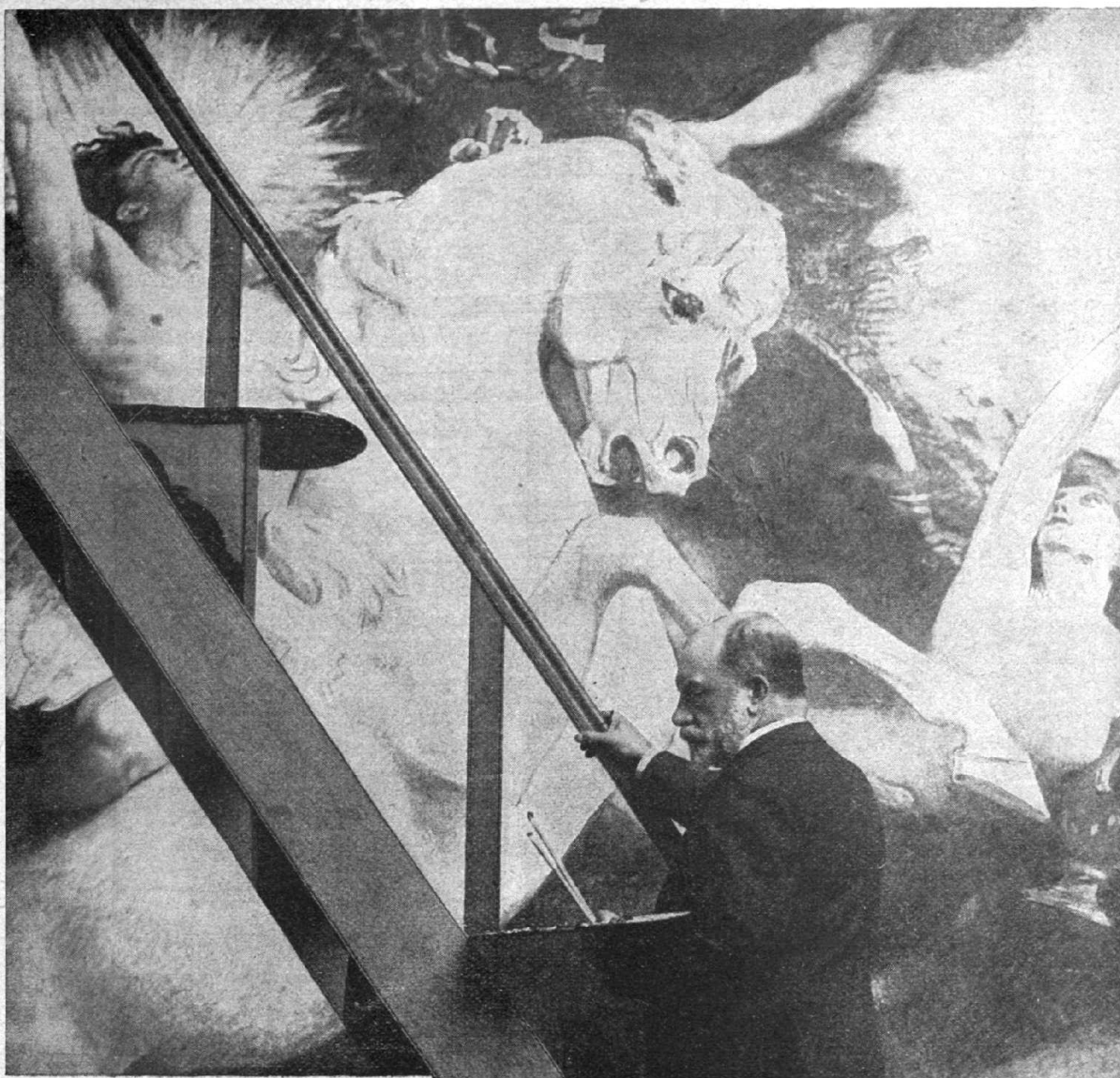
Les portraitistes d'abord. Un portrait, a dit Eugène Carrière, qui en traça de si profondément expressifs, doit être un aveu. Il faut donc que l'artiste comprenne son modèle, sa pensée, pénètre le tréfond de son âme, s'il veut qu'un peu de cette âme soit projetée et vive sur la toile. Whistler, incomparable psychologue du pinceau, fit du comte Robert de Montesquiou deux portraits à propos desquels l'aristocratique poète nous explique la méthode de son peintre. « L'esquisse, chez Whistler, était *une ruée sur la toile* : une ou deux heures de fièvre folle, dont sort, toute construite dans son enveloppe, toute la toile... Puis ce sont des séances, de longues séances, où la plupart du temps, le pinceau approche de la toile, sans que le peintre pose la touche sur cette toile. Whistler jette son pinceau, en prend un autre, et quelquefois, en trois heures, n'a posé qu'une cinquantaine de touche; « chaque touche, selon son « expression, enlevant un voile à la couverte « de l'esquisse ». C'étaient — ajoute Edmond de Goncourt, — des séances où il semblait que Whistler, avec la fixité de son attention, lui prenait sa vie, lui *pompait* quelque chose de son individualité. »

Pour divers peintres, — et non des moindres, — le nombre des séances est considérable.

On cite des portraitistes qui passent six ou huit heures à dessiner et peindre les yeux. Aussi bien ne convient-il pas de peindre des yeux mais des regards. Si M. Carolus Durand enlève de verve un portrait, — notamment celui du *Cardinal Mathieu*, exposé au Salon de 1906, — en deux ou trois séances, une effigie de M. Gabriel Ferrier exige trente ou quarante séances. Ce qui ne satisfait le modèle que lorsque le portrait est achevé. Les plus illustres exemples peuvent d'ailleurs légitimer cette méthode. Léonard de Vinci mit quatre années à parfaire le portrait immortel de Monna Lisa, l'énigmatique et douce *Joconde*.

Certains peintres exigent l'immobilité absolue, d'autres permettent à leur modèle, sinon d'aller et venir, du moins de remuer par moments, de parler et de rire, ce qui donne plus d'expression, plus de vie à l'œuvre.

Il est des artistes qui supplicient, — le mot n'est pas trop fort, — leur modèle. D'autres, devant les pinceaux desquels poser est un agrément. « Il faut toujours, dit Mme Vigée-Lebrun, en ses Mémoires, que le peintre soit prêt une demi-heure avant



M. LÉON BONNAT

A tout seigneur tout honneur. Voici M. Léon Bonnat, membre de l'Institut, directeur de l'Ecole des Beaux-Arts, juché sur son échelle, tel un fresquiste de la Renaissance, et peignant un vaste plafond décoratif destiné au Palais de Justice.

que le modèle arrive, afin de se recueillir. C'est une chose nécessaire pour plusieurs raisons » :

1^o Il ne faut pas se faire attendre; 2^o il faut que la palette soit préparée; 3^o faire en sorte de ne pas être tracassé par du monde et des détails d'affaires...

Il est des peintres qui se contentent de construire d'après le modèle le visage, les mains, la ligne générale du corps, et achèvent l'œuvre soit à l'aide d'un modèle professionnel, soit, — horreur! — à l'aide d'un



M. J.-F. RAFFAELLI

Simple, bonhomme, fin et narquois, le feutre mou légèrement incliné sur l'oreille, J.-F. Raffaelli qui, jadis, analysait les tristesses des faubourgs et de la banlieue parisienne, brosse aujourd'hui de délicieux portraits parmi lesquels on a principalement admiré celui de la fille de l'artiste.

mannequin. Je pourrais citer le portrait archi-notoire d'une impératrice européenne bien connue qui a été exécuté (après une heure de croquis préliminaires

au fusain) entièrement d'après un modèle parisien, jolie créature qui ressemblait extraordinairement à la dite impératrice. Fort souvent, la mondaine envoie sa robe à l'atelier, et l'on étale cette robe sur un mannequin.

Nous parlions plus haut, — à propos de Léonard de Vinci et de M. Carolus Duran, — de la rapidité ou de la lenteur d'exécution des peintres.

Il est des artistes ou avec une véprodige; fois, remetrage, cela

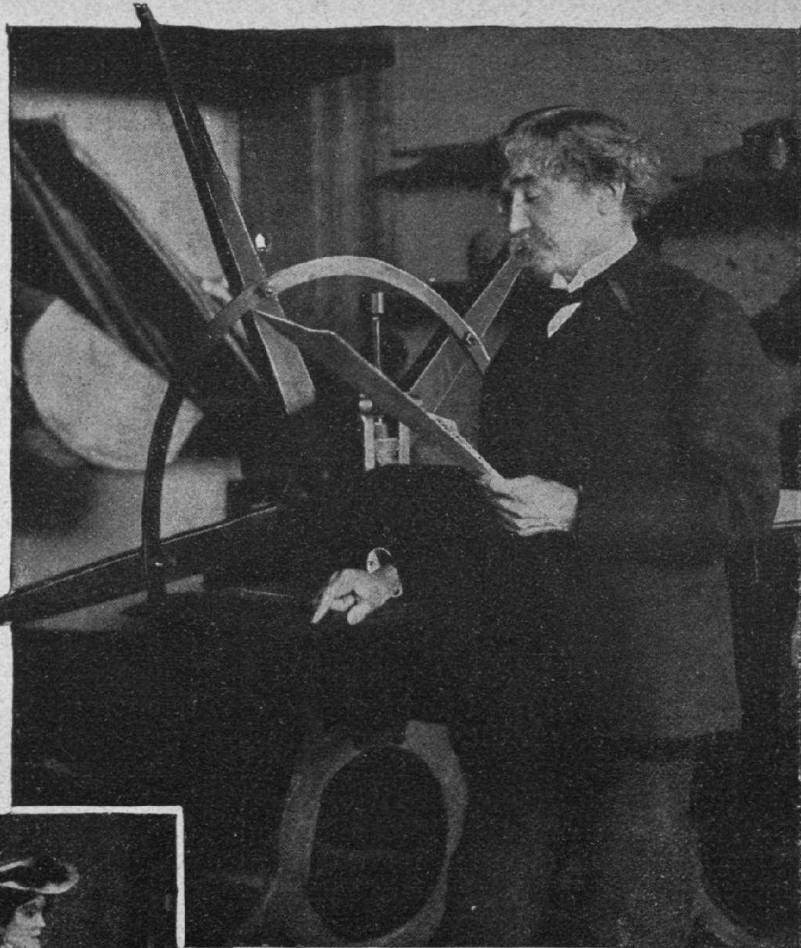
peintres, portraits, qui œuvrent locité qui tient du d'autres, vingt tent leur ou dépend du tem-



M. ANTONIO LE LA GANDARA

M. A. de la Gandara est le peintre attiré des élégances mondaines.

pérament de l'artiste. Vasari conte dans l'Histoire des Peintres d'Italie qu'un jour sa femme l'appelant pour dîner: « Tu peux servir la soupe, cria Luca, je descends, je n'ai plus qu'à terminer ma Madone, et à faire mon bambino... » Le peintre de marines et de plages, Boudin, celui à qui Corot décerna le flatteur surnom de « roi des ciels », narre, dans une lettre adressée en 1864 à un ami, qu'il assista à un match de vitesse entre Carl Daubigny et le peintre russe Bogoluboff. C'était à la ferme Saint-Siméon, ce Barbizon de la côte normande, où tant d'artistes défilèrent: Diaz, Jongkind, Claude Monet, Duez, Butin, Dantau, Harpignies, Schannefle,



JAMES MAC NEIL WHISTLER

James Mac Neil Whistler ne fut pas seulement le délicat évocateur, par le pinceau, des paysages de mystères perdus dans une brume subtile et des nocturnes bleutés, mais aussi un graveur, un aquafortiste, inégalable, tirant lui-même ses épreuves avec un soin religieux, tel que la présente image le montre aussi ressemblant que lorsqu'il fut portraituré par son ami Boldini.

Schaunard, de la *Vie de Bohême*. Daubigny défia Bogoluboff « à qui ferait le plus vite un morceau. » Le maître français couvrit sa toile en six minutes; mais le Russe arriva bon premier avec un panneau sur une porte en quatre minutes.

Horace Vernet — cet Alexandre Dumas père



M. COTTET

Ce peintre, au visage énergique n'est autre que M. Cottet, le descripteur de la Bretagne d'hiver, âpre, tragique et grandiose qui se plaît aussi à broser de gracieux portraits de jeunes filles.

de la peinture — peignait, assure la légende, avec une prodigieuse virtuosité. Des caricatures le montraient à cheval, le pinceau à la main, brossant une immense toile au galop. On le disait (c'est de feu Jules Breton que nous tenons l'anecdote), ami intime de l'empereur de Russie et du roi Louis-Philippe qui, par une porte secrète, entraînait parfois dans la vaste salle qui, à Versailles, lui servait d'atelier. « Un jour que l'auguste Majesté s'absorbait dans une distraction, Horace, non averti de sa présence, tout au feu de l'improvisation, l'avait, dans un malencontreux élan de recul, culbuté sur son royal revers... »

Et Courbet! Son habileté était stupéfiante! En 1869, de passage à Munich où les artistes allemands lui firent une réception triomphale, il les « épata », le terme est trivial, mais il n'en est guère d'autre pour bien caractériser l'aventure. En quelques instants, en maniant avec habileté le couteau à palette, il traça un paysage (*Les bords de l'Isar*) et leur dit, de sa voix traînante de franc-comtois: « Tenez, voilà votre ciel, votre terrain, votre rivière ». Un matin, dans l'atelier du peintre allemand Kaulbach, il paria de faire un tableau complet en une séance. « Vous voulez savoir comment je m'y prends: Procurez-moi un modèle ». Kaulbach fit descendre sa bonne, une belle et grasse Bavaroise aux formes un peu lourdes, habituée sans doute à cet office. Elle se dévêtit, s'étendit sur un canapé, près de la fenêtre. Et à midi sonnant, ce nu magistral, la *Dame de Munich* était terminé.

I NTÉRIEURS D'ATELIERS

Ces exemples amusants ne prouvent rien, du reste, et le vers d'Alceste: *Voyons Monsieur, le temps ne fait rien à l'affaire...* est d'une éternelle vérité. Ingres se hâtait lentement, figolant amoureuxment ses délicieuses plombagines. Certains « musent », d'autres « triment », d'autres « bâclent ». Henner, à la fin de sa vie, brossait en une demi-matinée, pour les marchands qui le harcelaient, ces profils de vierges détachés sur un fond de peluche pourpre ou bleu tendre.

On cite des artistes qui ne peuvent travailler que dans un profond silence et dans la solitude; un ami, penché sur leur chevalet, les gêne, les paralyse, d'autres peignent au milieu du brouhaha des conversations de l'atelier, les paysagistes sont

souvent exaspérés par les badauds qui viennent s'installer près d'eux, font tout haut des réflexions burlesques, complimentant l'artiste ou lui donnant des conseils. L'atelier d'Horace Vernet était extraordinaire.

L'auteur de la *Bataille d'Isly* et de la *Prise de la Smala* s'est représenté, en pantalon à la houzarde et redingote sanglée, telle une tunique, la palette à la main, dans son atelier où l'on faisait de la musique, de l'escrime, — et même de l'équitation! — sans jamais le déranger.

Il y a des ateliers où l'on bavarde, où l'on prend le thé. Il y en a même où l'on flirte... Mais il en est beaucoup où l'on travaille. Certains coloristes abattent leur besogne avec la régularité d'un bureaucrate; d'autres, en pleurant, en doutant de soi. Emile Zola, dans *l'Œuvre* nous a dépeint les affres de la création artistique. Et l'un des chefs incontestés du réalisme contemporain, M. Lucien Simon, est à ce point mécontent de ce qu'il produit, qu'il a plus d'une fois voulu détruire ses meilleures toiles. Aussi bien, s'il fallait définir d'un mot l'âme du véritable artiste, ne pourrait-on point l'appeler l'Inquiétude?

Le métier de paysagiste ou de peintre de marines est un des plus durs qui soient. Je ne parle pas des paysagistes en chambre qui composent leur site sous la lumière à quarante-cinq degrés de l'atelier, mais de ces peintres-paysans, peintres-matelots, qui bravent les [intempéries... et les rhumatismes pour « piger un effet ». Et que serait-ce si je devais vous entretenir de Segantini, le peintre des glaciers, qui a campé son chevalet sur les cimes de la Haute Engadine, et dont l'atelier était un chalet sur la Malocha! Tous les jours, en pleine neige, sous la rafale, par vingt degrés de froid, Segantini quittait son chalet, vêtu comme un explorateur polaire, la poitrine cuirassée de boîtes en fer-blanc, garnies de charbons japonais.

Et le baron Denon, prenant des croquis, faisant le coup de feu pendant l'expédition d'Égypte, sous Bonaparte! Et Joseph Vernet se faisant attacher au grand mât d'un navire, pour mieux observer la tempête! Et Turner embarqué sur sa « coquille de noix! » Et William Simpson recevant une balle à Sébastopol, au moment où il dessine les batteries anglaises! Et Sydney Hall, le peintre-correspondant du *Graphic*, blessé, la palette au poing, en 1884, au cours de la campagne du Nil! Et Holman Hunt, attaqué au bord de la Mer

Morte, par des pillards arabes!
Et Fromentin, dans les sables
mortels du Sahel! Et l'explora-
teur peintre Maurice Potter as-
sassiné en Abyssinie! Et l'infor-
tuné Merwart périssant enfoui à
Saint-Pierre, sous les cen-
dres du Mont-Pelée! Et le
peintre russe Vassili Vas-
siliévitch Verestchaguine
qui, en avril 1904, debout
sur la passerelle du *Petro-
pawlosk*, tenait à la main
son carnet de dessins lors-
que le cuirassé s'engloutit
dans les flots!

Claude Monet vit vingt
fois ses pinceaux et ses
toiles emportés par l'oc-
céan, lorsqu'il peignait la
lutte tragique des lames
contre les récifs
armoricains de
Belle-Isle, de
Port-Coton, de
Port-Domois et
de Port-Goul-
phar. Il faut dire
que Monet n'a



M. ALBERT BESNARD

M. Albert Besnard est, depuis la mort de Puvis de Chavannes, le plus noble décorateur français. Vous voyez ici ce maître justement illustre, devant l'esquisse de son plafond de la Comédie-Française.

jamais eu le moindre rhume, qu'il est, aujourd'hui encore, robuste plus qu'un chêne, en dépit de la soixantaine sonnée.

Le peintre d'histoire — un Jean-Paul Laurens par exemple, un Rochegrosse — s'astreint à de multiples recherches d'érudition, compulsant in-folios, archives et traités d'archéologie pour reconstituer la ténébreuse vie médiévale ou les mystères des rites carthaginois. Nous avons dit un mot des peintres militaires. Presque tous : de Neuville, Detaille, Jeanniôt, ont porté le havre-sac et vécu en acteurs d'abord, la vie des camps...

Nous n'en finirions pas si nous devons montrer l'animalier étudiant au Museum, Rosa Bonheur dans l'atelier forestier de By où s'ébattaient chiens, chevaux... et fauves! Et Degas, et Renouard à l'affût dans les coulisses, croquant les « jetés-battus » des sveltes ballerines. Et Ziem s'établissant marchand dans une boutique du Rialto pour dessiner en cachette des Vénitiennes qui refusaient de poser la tête.

Aujourd'hui les jolies filles ne font guère défaut aux peintres de Venise. Les coloristes vont les quérir à l'entrée de la manufacture de tabacs; elles les suivent sans difficulté, à condition qu'on les dédommage de l'amende qui leur

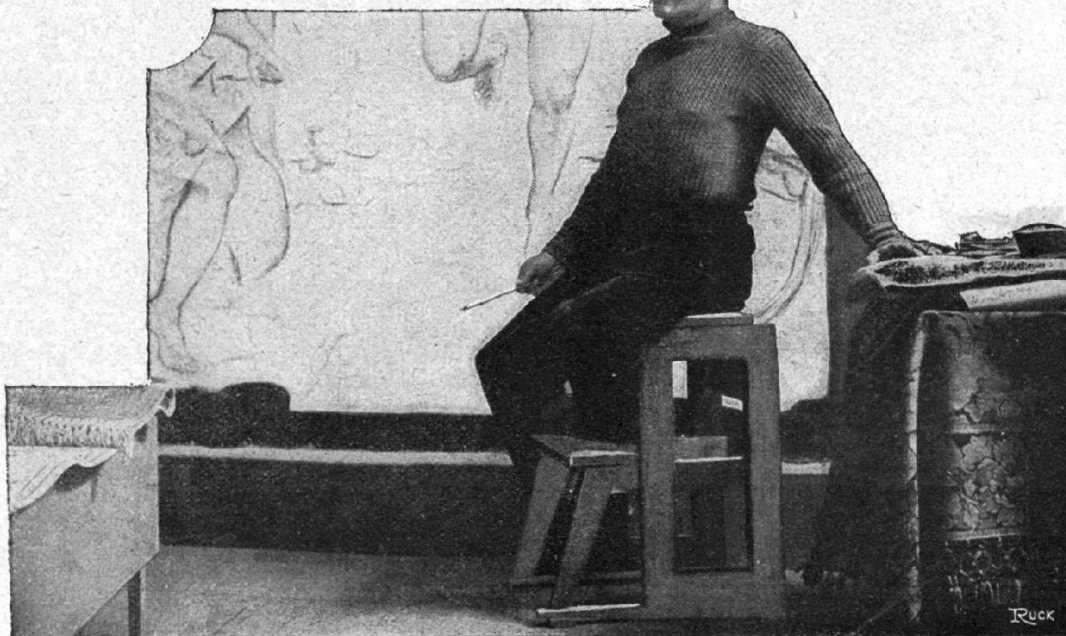
est imposée pour leur petite escapade.

La place nous fait défaut pour vous présenter Paul Helleu, sur son yacht, enlevant ses pointes sèches d'une telle rapidité qu'il mérite le sobriquet de Watteau... à vapeur; Raffaelli installé dans sa roulotte aménagée en atelier; M^{me} Abbéma, peignant en « sapin taximètre »... ce qui est onéreux. Félix Borchardt obtenant de l'Empereur Guillaume II qu'il consente à poser en plein air à Wilhelmsöhe.

Quelle morale tirer de cette étude? Peu importe la méthode de labeur pourvu que le résultat soit une œuvre d'art. « On se place devant le modèle, disait Chardin, on le regarde attentivement et l'on pose des touches sur la toile jusqu'à ce que la chose soit ressemblante ». Et c'est un écrivain, le plus peintre des écrivains, il est vrai, Gustave Flaubert qui nous fournira la conclusion espérée :

« Il faut, a écrit l'auteur de *M^{me} Bovary* préfaciant le *Pierre et Jean* de son disciple, regarder tout ce qu'on veut exprimer assez longtemps, et avec assez d'attention pour découvrir un aspect qui n'a pas encore été vu ni dit par personne. *Il y a dans tout, de l'inexploré* ».

LOUIS VAUXCELLES.



M. WILLETTE

Willette, le petit-fils de Watteau et d'Honoré Fragonard, est aujourd'hui, après une glorieuse carrière d'illustrateur, peintre de spacieuses et lumineuses décorations. Celle qu'on aperçoit un tantinet ici n'est autre que sa fameuse Eve dansant à la corde en plein paradis terrestre.



LA LOÏE FULLER DANS SA DANSE DU FEU

Cet instantané montre une des phases de cette danse où l'incomparable et originale artiste, dans un éclatant et large développement de draperies nuageuses qui l'entourent, semble un grand météore tourbillonnant.

La Dompteuse des Flammes

"JE SAIS TOUT" INTERVIEWE LA LOÏE FULLER

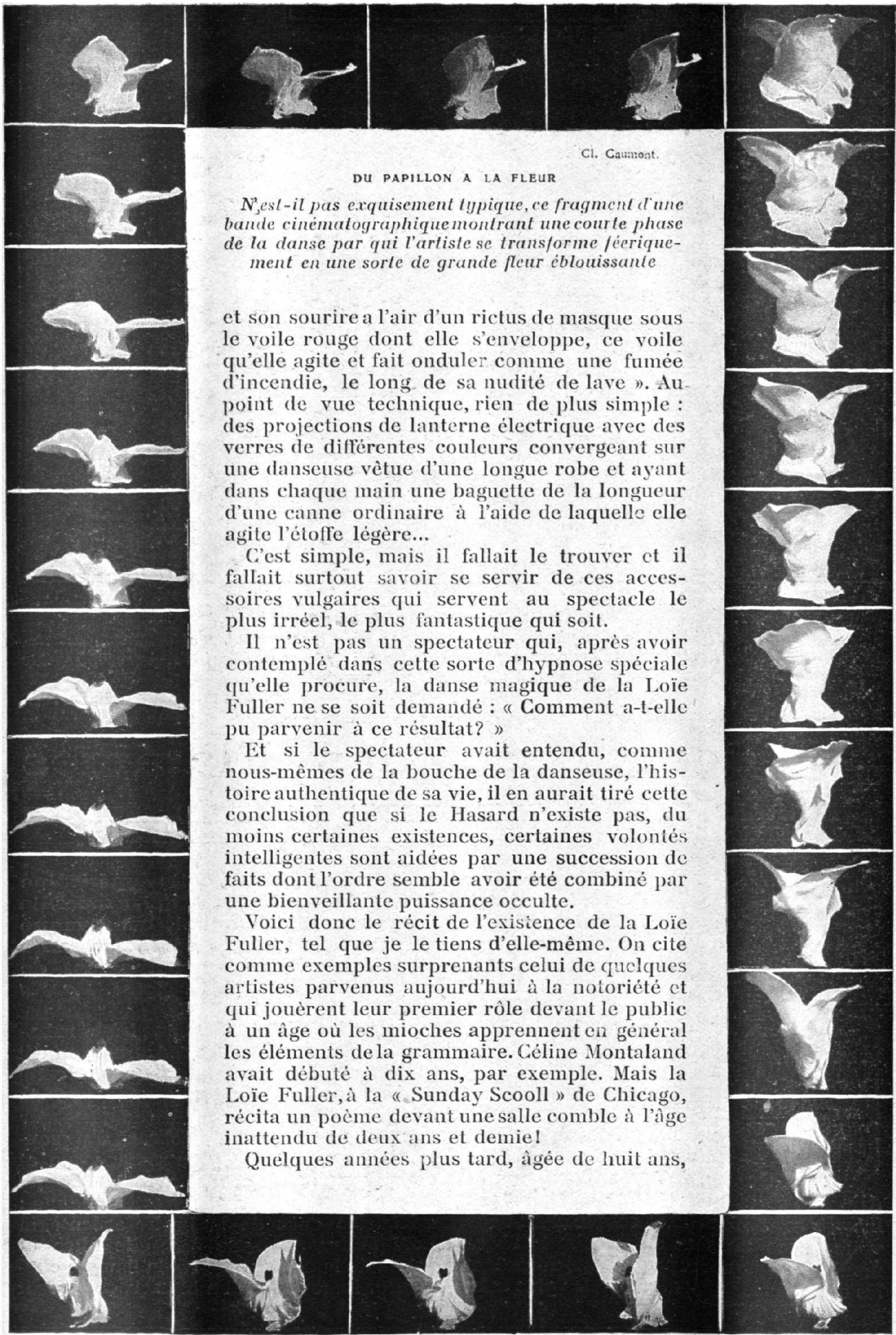
Tout le monde connaît la Loïe Fuller, cette Américaine de génie, créatrice de la « danse du feu » qui, accueillie à Paris jadis avec un succès triomphal, est revenue dernièrement parmi nous. Son histoire est intéressante comme un roman ; c'est par un enchaînement de hasards miraculeux qu'elle arriva à la gloire. ❖ ❖



Il y a quelques années la Loïe Fuller créa en France la danse du feu. Les spectateurs émerveillés par la nouveauté, l'étrangeté et aussi l'art prodigieux de cette exhibition, lui assurèrent un succès qui dure encore. Sous des jeux de rayons lumineux, la danseuse sortant des ténèbres, vêtue d'une longue robe blanche et souple agitait ses voiles avec un sens admirable de l'harmonie, tandis que les projections donnaient les couleurs les plus diverses, les plus éclatantes et les plus tendres aussi à la robe-Protée. Bien des légendes coururent ; on dit qu'elle avait eu la conception de cette danse en voyant se jouer un rayon de soleil, passant, par une fente de porte, sur une pièce de soie qu'un courant d'air soulevait. La vérité était plus romanesque et compliquée : on la connaîtra tout à l'heure.

Jean Lorrain écrivait à cette époque : « Modelée dans de la braise ardente, la Loïe Fuller ne brûle pas ; elle filtre et suinte de la clarté ; elle est la flamme elle-même. Debout dans un brasier, elle sourit

tant et les plus tendres aussi à la robe-Protée. Bien des légendes coururent ; on dit qu'elle avait eu la conception de cette danse en voyant se jouer un rayon de soleil, passant, par une fente de porte, sur une pièce de soie qu'un courant d'air soulevait. La vérité était plus romanesque et compliquée : on la connaîtra tout à l'heure.



Cl. Gaumont.

DU PAPILLON A LA FLEUR

N'est-il pas exquisement typique, ce fragment d'une bande cinématographique montrant une courte phase de la danse par qui l'artiste se transforme féeriquement en une sorte de grande fleur éblouissante

et son sourire a l'air d'un rictus de masque sous le voile rouge dont elle s'enveloppe, ce voile qu'elle agite et fait onduler comme une fumée d'incendie, le long de sa nudité de lave ». Au point de vue technique, rien de plus simple : des projections de lanterne électrique avec des verres de différentes couleurs convergeant sur une danseuse vêtue d'une longue robe et ayant dans chaque main une baguette de la longueur d'une canne ordinaire à l'aide de laquelle elle agite l'étoffe légère...

C'est simple, mais il fallait le trouver et il fallait surtout savoir se servir de ces accessoires vulgaires qui servent au spectacle le plus irréel, le plus fantastique qui soit.

Il n'est pas un spectateur qui, après avoir contemplé dans cette sorte d'hypnose spéciale qu'elle procure, la danse magique de la Loïe Fuller ne se soit demandé : « Comment a-t-elle pu parvenir à ce résultat? »

Et si le spectateur avait entendu, comme nous-mêmes de la bouche de la danseuse, l'histoire authentique de sa vie, il en aurait tiré cette conclusion que si le Hasard n'existe pas, du moins certaines existences, certaines volontés intelligentes sont aidées par une succession de faits dont l'ordre semble avoir été combiné par une bienveillante puissance occulte.

Voici donc le récit de l'existence de la Loïe Fuller, tel que je le tiens d'elle-même. On cite comme exemples surprenants celui de quelques artistes parvenus aujourd'hui à la notoriété et qui jouèrent leur premier rôle devant le public à un âge où les mioches apprennent en général les éléments de la grammaire. Céline Montaland avait débuté à dix ans, par exemple. Mais la Loïe Fuller, à la « Sunday Scooll » de Chicago, récita un poème devant une salle comble à l'âge inattendu de deux ans et demie!

Quelques années plus tard, âgée de huit ans,

La Dompteuse des Flammes



MISS LOÏE FULLER, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE

De tous les portraits de l'artiste, il n'en est pas qui donne mieux l'impression de sa grâce légère et aérienne au moment où elle va s'élancer et prendre son vol lumineux.

elle fit une conférence sur...l'intempérance. Ce furent des impressions inoubliables. Vous voyez d'ici cette gamine entretenant un auditoire de gens barbus du danger qu'il y a à savourer le whisky quotidien ou la dangereuse absinthe! Et voilà un début de Mémoires qui serait passionnant... mais la Loïe Fuller consentira-t-elle jamais à publier ses Mémoires, même très vieille, même retirée?... J'en doute. On ne le croirait pas, mais la réclame fait horreur à cette Américaine; elle la subit comme un des inconvénients forcés de son art — elle ne la provoque point. Ce qu'elle préfère infiniment, ce sont les pages où des journalistes qui étaient des artistes et des écrivains la chantèrent en termes inoubliables et elle se plaît à répéter qu'elle leur doit le triomphe de sa carrière, — ce qui est de la pure modestie.

Vous connaissez sans doute ce jeu de salon qui consiste à demander aux personnes de la société : « Qu'auriez-vous désiré être ? » Nulle question ne prépare mieux ces réponses qui éclairent sur une psychologie. Or, le rêve de la Loïe Fuller était de devenir une grande tragédienne et, en même temps, une grande cantatrice.

— Le chant et le drame nous a-t-elle dit, ne doivent pas être séparés. Ils se complètent mutuellement, l'action dramatique pouvant se passer de parties chantées et *vice versa*.

Mais avant d'envisager ces hautes questions esthétiques, la jeune Loïe dut vivre et non philosopher. Ce fut dur. Engagée dans une troupe modeste, pour y jouer, à des appointements également modestes, les rôles d'ingénues, elle interpréta à douze ans la Juliette de Shakespeare. A seize ans, elle se jugeait mûre pour abandonner les ingénuités au bénéfice de la *Dame aux Camélias*. A dix-sept ans, elle quittait momentanément le théâtre afin de se consacrer exclusivement au chant qu'elle étudia avec la fougue appliquée, l'emballement consciencieux qu'elle met en toutes choses.

Deux ans après, son père tombait gravement malade; sa santé exigeait un repos complet et un voyage en Floride. Elle fut alors obligée de renoncer au chant — car ses moyens d'existence étaient fort réduits — et de chercher à gagner sa vie en entrant de nouveau dans une troupe de passage pour y jouer les rôles d'ingénue dans les drames et les opéras.

C'est alors qu'elle vint pour la première fois en Europe.

A un moment, elle loua en Angleterre,

pour la durée d'un mois, un petit théâtre où elle devait jouer une pièce américaine. Ce petit fait, insignifiant en apparence, décida de sa carrière de danseuse.

Quelque temps auparavant, miss Fuller assistait à un banquet à l'occasion du départ pour l'Inde de plusieurs officiers anglais. Elle se trouvait assise à côté d'un jeune « collet monté ».

Le convive était d'une timidité excessive. Pendant un certain temps il fut impossible à miss Loïe Fuller, apitoyée, de lui arracher un mot. Elle ne perdit pourtant pas courage et persévéra dans cette vaine tentative de conversation avec un partenaire muet et rougissant. A peine émettait-il de furtifs « yes » ou « no »...

— Et qu'allez-vous faire dans l'Inde? demanda enfin miss Fuller.

— Je n'en sais rien, bégaya l'officier.

— Je croyais que vous partiez pour la guerre?

Silence. La future « dompteuse des flammes » persévère.

— Au moins vous enverrez de là-bas des souvenirs à vos amis! Il paraît que l'on fabrique des objets très curieux.

Réponse :

— Aôh!

Et l'artiste continue :

— A défaut d'objets, il faudra du moins leur envoyer de longues lettres; souvent ceux qui n'aiment pas à parler, aiment écrire et une conversation est parfois plus facile par lettre qu'autrement...

Là-dessus, comme le dîner était terminé, miss Loïe Fuller se leva de table en riant.

L A ROBE FÉERIQUE

L'officier partit avec ses camarades et jamais plus elle ne le revit. Elle ne pensait plus depuis longtemps à son taciturne voisin de table, quand on lui livra, un jour, un grand colis dont l'étiquette portait son nom sans mentionner celui de l'expéditeur. Elle contenait une robe de Nautchgirl — danseuse hindoue, qui est devenue plus tard la robe de la célèbre « danse blanche ».

C'était un cadeau du jeune « collet monté » qui se faisait pardonner ainsi ce long repas silencieux. Je laisse maintenant la parole à miss Loïe Fuller :

— Un théâtre de comédie new-yorkais m'ayant engagée, je repartis pour l'Amérique. La première pièce que je devais jouer, un vaudeville, comprenait la parodie d'une scène d'hypnotisme. J'étais



MISS LOÏE FULLER ET SA MÈRE

La célèbre danseuse a, pour sa vieille mère, l'affection la plus fidèle et la fait participer à ses promenades, confortablement installée dans le siège d'un tricycle spécial que la Loïe Fuller actionne seule.

le sujet hypnotisé et pour jouer mon rôle j'imaginai de me servir de ma robe de *Nautchgirl*. Le soir de la première arriva. Une demi-obscurité régnait sur la scène; l'orchestre jouait des trémolos en sourdine. Je m'avançai en cadence et comme ma robe était beaucoup trop longue je fus obligée de faire des mouvements lents et amples.

Ma robe flottait autour de moi.

A ma grande surprise, le succès fut colossal, la salle éclata en bravos enthousiastes; je dus recommencer plusieurs fois cette danse d'un genre nouveau.

Le lendemain tous les journaux parlaient de la *Danse serpentine*; elle devint tout de suite populaire. La salle était comble chaque soir.

A ce moment, il n'y avait, pour éclairer la scène, que la rampe du théâtre composée

comme d'habitude, de lampes électriques de différentes couleurs. J'eus l'idée d'installer des réflecteurs qui donneraient à chaque danse une teinte caractéristique.

Un soir, l'homme qui devait changer les projecteurs était ivre. Il oublia de retirer une des lampes, ce qui fit que je dansai avec deux couleurs. Le malheureux machiniste fut mis à la porte le même soir par le directeur impitoyable. Cet accident devait me montrer le principe de la combinaison des couleurs. Je dansai désormais avec deux, puis avec trois teintes et bientôt avec toute la gamme des couleurs...

J'interromps mon interlocutrice :

— Pardon, miss Fuller. Mais comment se fait-il que, née en Amérique, vous ayez tant tardé à revenir dans votre pays.

— Voici pourquoi : un jour, le directeur de mon théâtre me pria de venir inaugurer,



MISS LOÏE FULLER

La célèbre danseuse, d'après une de ses dernières photographies.

par mes danses, un club qu'il venait de fonder.

Je répondis que j'étais enchantée de lui être agréable.

Après ma danse au théâtre, il m'emmena à ce club, me désigna une loge où je m'habillai, puis je dansai sur une scène improvisée dans une vaste salle.

J'avais remarqué, au-dessus de ma tête, un écriteau lumineux qui avait été éteint dès mon entrée. J'avais eu le temps de voir qu'il portait cette inscription : *Don't think club* (cerce des gens sans préjugés), mais j'avoue que je n'y attachai aucune importance.

Le lendemain tous les journaux de New-

York se pressaient en foule dans sa loge.

— Un soir, me conte-t-elle, à l'Athénée, pendant une représentation de la *Salomé* d'Armand Silvestre et Charles Henri Miltzer (de New-York), musique de Gabriel Pierné, M. et Mme Camille Flammarion vinrent me voir dans ma loge où se trouvait déjà le puissant dramaturge Alexandre Dumas fils.

Je leur demandai s'ils se connaissaient et Dumas me répondit spirituellement :

— Comment, moi qui vis sur la terre, pourrais-je connaître quelqu'un qui habite le ciel ?

A quoi Camille Flammarion riposta :

— Et cependant, c'est grâce à une étoile

York publiaient des articles portant ce titre :

MISS LOÏE FULLER
AU DON'T THINK CLUB

Suivaient des entrefilets aigres-doux où il était dit que j'avais fait tous les frais artistiques de l'inauguration d'un cercle interlope.

Je bondis chez mon directeur, je lui déclarai qu'il m'avait entraînée dans une aventure dont je payais les pots cassés et que c'était de sa part un mauvais remerciement pour les sommes considérables que je lui faisais gagner et je conclus ainsi :

— Je m'étais engagée envers vous à ne jamais danser ailleurs que dans votre théâtre, en Amérique, eh bien ! je ne danserai plus en Amérique.

Miss Fuller tint parole. Elle alla en Europe, fut applaudie en Angleterre, en France et ne retourna en Amérique qu'après la mort de son directeur.

LES GRANDS ET PETITS
PROFITS DE LA GLOIRE

Tout le monde sait quels débuts éclatants elle fit à Paris aux Folies-Bergère. Après l'avoir acclamée, les célébri-

de l'Occident que nous sommes réunis!

Peintres, sculpteurs, écrivains s'arrachèrent littéralement la Loïe Fuller. On fit sur elle des brochures, on lui consacra des articles et des calembours, le dernier mot de la gloire parisienne. Un spirituel humoriste, en une fable express, plaignait un aveugle de ne pouvoir contempler la danse serpentine et concluait par cette moralité inspirée du célèbre : « nécessité n'a pas de loi »

Mais cécité n'a pas de Loïe

Miss Loïe Fuller

ne s'est pas contentée de rénover son art et d'ouvrir la voie aux danseuses qui abandonnèrent depuis le tutu pour nous montrer l'harmonie divinement antique des plis que fait une robe souple; elle a inspiré d'innombrables peintres et sculpteurs de talent. Ils ont appris, d'après elle, à draper leurs sujets et à donner, par le mouvement des voiles, l'impression de la légende. Ses metteurs en scène ont reconnu que les projections de



LA LOÏE FULLER ET LA TROUPE SADDA YACCO

Quand l'itinéraire de leurs tournées respectives le permet, la Loïe Fuller et la grande artiste japonaise, Sada Yacco, aiment à se rencontrer et à passer ensemble de longues heures qui sont empreintes d'une intimité charmante

couleurs pouvaient donner des effets extraordinaires. On se servit plus d'une fois de ses leçons sur nos théâtres subventionnés, on fit vibrer sur des ensembles de danseuses, l'onde de projections de teintes diverses.

Et c'est fort justement que Jules Claretie pouvait dire, il y a quelques semaines dans le *Temps* : « Que serait la Walkyrie, que serait la *Salomé* de Strauss avec une lumière de rêve et un éclairage dont l'effet serait en rapport avec les chefs-d'œuvre qu'il illuminerait? »

Miss Loïe Fuller songe, combine, travaille, et crée. Le Destin qui protège les inventeurs permettra encore que le timide cadeau d'un jeune officier, la distraction d'un machiniste coupable ou quelque incident d'un ordre différent, mette la dompteuse des flammes sur la piste d'une création nouvelle dont l'art de la danse et tous les arts plastiques après lui pourront profiter!

MARCEL STERNBERG.



UNE DES INNOMBRABLES STATUETTES INSPIRÉES PAR LA DANSE DU FEU



LE SUPRÊME EFFORT

DEBURAU. — *J'ai voulu me lever, l'autre soir... Je me suis levé... Je me suis trainé jusqu'au boulevard... J'ai repris ma place... J'ai dansé... dansé un pas comique... On a ri... Oh! oui, on a ri!... Cela m'a cassé en deux...* (Page 33^s, col. 1).



PIERROT MALADE

DEBURAU. — *Vous venez savoir de mes nouvelles?*

LE PORTIER. — *Précisément, Monsieur Deburau. Et je vois que je peux en donner de bonnes.*

(Page 336, col. 2.)

D E B U R A U ⁽¹⁾

PIÈCE INÉDITE EN UN ACTE

Par Jules CLARETIE, de l'Académie française

La pièce, que notre illustre collaborateur a bien voulu écrire pour *Je sais tout*, constitue, malgré sa brièveté et sa profonde simplicité, une émouvante et tendre tragédie dont nos lecteurs nous sauront gré de leur donner la primeur

La scène se passe, le 16 juin 1846, dans une maison du faubourg du Temple à Paris. Un petit logis très simple, une chambre de bourgeois fort modeste. Meubles en acajou, quelques chaises en bois de noyer. Au fond, une fenêtre donnant sur le faubourg dont on aperçoit les maisons; porte à droite, s'ouvrant sur le palier. La rampe de l'escalier est visible. Dans une sorte d'alcôve, à gauche, un lit; les rideaux sont tirés et le cachent. Des couronnes fanées accrochées à des clous. Une grande armoire à droite, près de la cheminée; sur cette cheminée et sous verre, apparaît une pendule surmontée d'une image de Napoléon les bras croisés dans sa longue redingote. Une lithographie de Béranger.

SCÈNE I

MADAME COCHE (*garde-malade*). LE PORTIER, DEBURAU (*couché, est invisible dans son lit*).

LE PORTIER. — Alors, Madame Coche, le médecin? Qu'est-ce qu'il a dit, le médecin?

MADAME COCHE (*hochant la tête*). — Ce qu'il a dit? Ah! ce n'est pas gai, ce qu'il a dit,

mon pauvre Monsieur Hentz... Il a dit quelque chose comme: « C'est fini... Attendre... Rien à faire... »; avec, vous savez, ces paroles que je connais bien, que j'ai tant de fois entendues dans ma longue vie de garde-malade: « Après tout... On ne sait pas... La nature est si forte... » Quand un médecin dit ça, Monsieur Hentz, le malade

(1) Entered according to act congress, in the year 1907, by Jules Claretie, in the office of the Librarian of congress at Washington all rights reserved.

peut faire son paquet... Et, d'ailleurs, je ne m'y trompe pas... Je ne suis pas une Dupuytren, non, mais j'en ai tant vu de mourants, tant vu, tant vu, que je sens le définitif, allez...

LE PORTIER. — Monsieur Deburau ! Un si brave homme ! Si aimé ! Et si bon ! Tout le quartier du Temple en a la fièvre ! Et, quand je dis le quartier, c'est tout le monde à Paris. Ma loge ne désemplit pas. On vient savoir, on veut savoir. « Eh bien ! comment va-t-il ? — Qu'est-ce qu'il a ? — Un asthme. — Oh ! mais, on ne meurt pas d'un asthme ! — Ça dépend ! » Et tout ce monde là qui questionne, a des figures renversées. C'est vrai, ils sont tristes, ces gens... M. Deburau ! Ah ! M. Deburau ! il a amusé tant de gens, il a tant fait rire ! Vous savez ce qu'il a écrit, M. Jules Janin, le journaliste des *Débats* ?

MADAME COCHE. — Non.

LE PORTIER. — Que Deburau, Jean Gaspard Deburau, était le plus grand comédien du siècle... Du siècle, Madame Coche !

MADAME COCHE. — Ça ne m'étonne pas. Les Funambules, c'est mon théâtre. Deburau, Pierrot, la pantomime, c'est ma passion ! On regarde tout le temps, on ne perd pas une minute à écouter. Et ça marche... ça marche... Il y a bien M. Albert, à l'Ambigu, et M. Mélingue et M. Laferrière, qui est si beau. Mais, ce qu'ils jouent, c'est trop triste, Monsieur Hentz. Je vois assez de morts comme ça dans ma vie. Ce n'est pas pour aller en retrouver à la Porte-Saint-Martin ou à la Gaité !

LE PORTIER. — Et c'est fini, fini !... Pierrot ne nous fera plus rire !...

MADAME COCHE. — Parlez plus bas, Monsieur Hentz. Il dort, le pauvre homme, paisiblement même. La potion du docteur a fait de l'effet. Mais il pourrait se réveiller... Un accès de toux... Et s'il entendait !...

LE PORTIER. — Mais je parle bas, Madame Coche. Moi-même j'ai une *extension* de voix... Seulement j'ai l'estomac tout retourné... Ce que vous me dites, dame !... Je l'aime, moi, M. Deburau ! Oh ! non pas parce qu'il est, comme dit l'autre, le plus grand... non, parce qu'il est le meilleur !... Ce qu'il fait de bien, n'étant pas riche ! Plus que les riches, Madame Coche !... Fini ! Et qu'est-ce qu'il dira, son pauvre fils ?

MADAME COCHE. — Monsieur Charles ?

LE PORTIER. — Un brave garçon, qui

adore son père ! Qui l'adore, c'est le mot. Et que son père boit des yeux !... Ah ! il l'aime, on peut dire, comme on aime ce qu'on aime le mieux... comme il a aimé la maman, comme on aime son bonheur, quoi !

MADAME COCHE. — Je comprends ça ! Quel beau garçon, ce Monsieur Charles, découplé comme un jeune hercule, leste comme un Basque. J'ai connu, avant les Glorieuses, un garde du corps qui lui ressemblait. Celui-là doit en faire des victimes dans le quartier.

LE PORTIER. — Oh ! c'est un garçon très sérieux. Peintre sur porcelaine. Du talent. Tenez, ces vases-là, ces cornets, près du Napoléon, sur la cheminée, c'est lui qui les a décorés pour la fête de son père. Ah ! s'il ne voulait pas être acteur !

MADAME COCHE. — Acteur ?

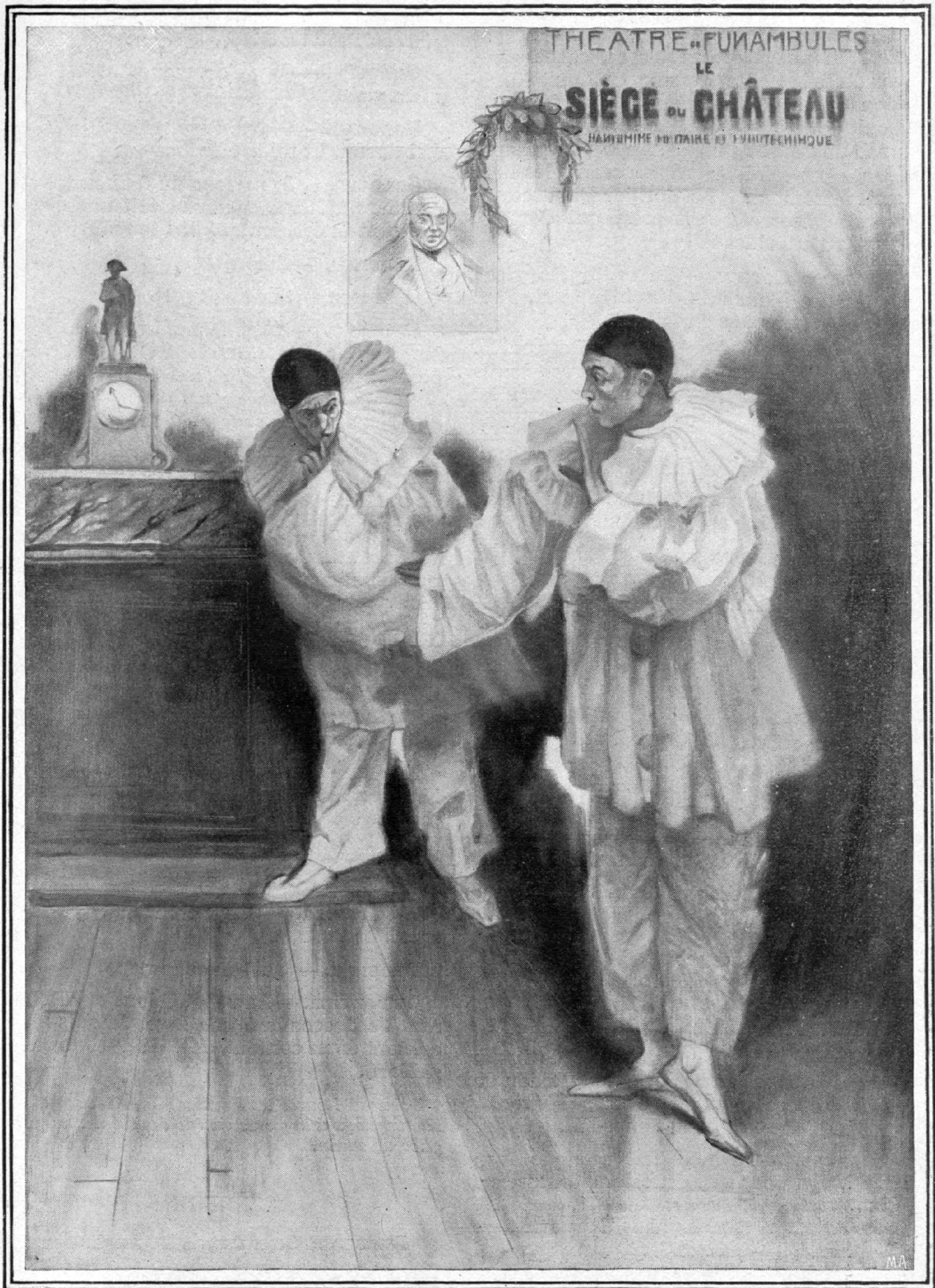
LE PORTIER. — Il s'est fourré dans la tête d'entrer au Conservatoire ! Il a quitté l'atelier, travaille ici, à ses pièces...

MADAME COCHE. — Je sais bien... Sa banquette, sa palette et ses couleurs sont à côté... L'odeur d'essence fait même tousser notre malade... Je crois, moi... Mais le médecin prétend que la térébenthine, ce n'est pas malsain pour les poumons...

LE PORTIER. — Voulez-vous que je vous dise, Madame Coche ? La térébenthine, ça grise moins que le théâtre... Cette idée de monter sur les planches quand on a un père comme ça !... Quand on s'appelle Deburau fils, on peint des fleurs jetées ou des bouquets de roses sur les cornets rocaille de porcelaine, on ne se dit pas qu'on succèdera à papa... Il n'y a qu'un Deburau, savez-vous, comme il n'y a qu'un Napoléon au monde ! Quand je pense que Napoléon, justement, Napoléon, un jour qu'il allait à Saint-Cloud en voiture, a rencontré sur la route M. Deburau et l'a pris avec lui, oui, oui, lui, l'Empereur, et qu'ils ont causé, causé en tête à tête !...

MADAME COCHE. — Causé de quoi ?

LE PORTIER. — Causé de tout. Il s'occupait de théâtre, l'Empereur, quoiqu'il n'ait pas osé décorer son ami Talma... Ils ont peut-être causé de batailles et M. Deburau, dont le père était troupier, lui a peut-être donné son avis sur la bataille d'Austerlitz, où l'on ne se battait pas avec des sabres en carton ! Vous savez qu'il est capable de raisonner sur tout, M. Deburau ! Et c'est un homme comme ça qu'on voudrait rem-



LA LEÇON DE DEBURAU

DEBURAU. — *Voyons... Je fais Pierrot... Regarde-moi...* (Page 343, col. 2).

placer, continuer !... Le docteur parlait, l'autre jour de météores, en sortant, disait-il à M. Deburau, du cours de M. Arago! Eh bien ! c'est des météores, savez-vous, ces êtres-là ! C'est comme ce Louis-Napoléon qui a voulu jouer les empereurs, à Boulogne ! Vous croyez qu'il arrivera à quelque chose ? Jamais. Le dernier Napoléon, c'est celui-là qui se croise les bras sur la cheminée ! Le dernier Deburau, le dernier Pierrot, c'est celui qui dort là, derrière ces rideaux !

MADAME COCHE. — La redingote grise ! La blouse blanche !... Eh bien et M. Paul qu'est-ce que vous en faites ?

LE PORTIER. — Paul?... Paul Legrand?... Un Pierrot qui pleure ! Un Pierrot sentimental ! Quand Pierrot ne rit pas, ce n'est pas Pierrot !

MADAME COCHE. — Vous êtes comme moi, Monsieur Hentz, vous n'aimez pas à user vos mouchoirs au théâtre... Mais il me semble qu'on monte l'escalier...

LE PORTIER. — Je devrais être à ma loge. C'est peut-être encore le docteur ?

MADAME COCHE. — Non, non. Il ne reviendra que ce soir. C'est M. Charles !

SCÈNE II

LES MÊMES, CHARLES DEBURAU

CHARLES (*entrant, interrogateur, inquiet*). — Eh ! bien, comment va papa ?

MADAME COCHE. — Il repose, Monsieur Charles. Très bien. Très calme.

CHARLES. — Il n'a pas toussé ?

MADAME COCHE. — Non.

CHARLES. — Pauvre papa ! Si on pouvait me le sauver, me le laisser !

LE PORTIER. — On le sauvera, Monsieur Charles. Ce n'est pas à son âge qu'on a fini. Voyez, j'ai huit ans de plus que lui et je me suis tiré, l'an passé, d'une fluxion de poitrine carabinée. Et c'était l'hiver !... Tandis qu'avec ce beau temps-là...

CHARLES. — Oh ! il fait presque trop chaud ! J'ai peur que cette température de juin... (*On entend une sorte de soupir, comme une plainte derrière les rideaux.*) Mais il a parlé...

LA VOIX DE DEBURAU (*dans le lit*). — C'est toi, Charles ?

MADAME COCHE. — Ah ! ces malades ! Ils

devinent tout, comme les magnétiseurs !

Charles s'approche du lit, entr'ouvre les rideaux. Deburau éveillé, le regarde.

CHARLES. — Oui, c'est moi, père !... Comment vas-tu ?

DEBURAU. — Mieux. Bien, même, je crois. J'ai dormi. Et toi, d'où viens-tu ?

CHARLES. — Je reviens du faubourg Poissonnière. M. Samson nous a fait une classe joliment intéressante... Oh ! tout à fait...

DEBURAU. — Sur ?...

CHARLES. — Sur Molière !

DEBURAU. — Ah ! le malin des malins, Molière !... (*Apercevant le portier.*) Tiens, vous êtes-là, père Hentz ? (*Il se soulève sur ses coudes, M^{me} Coche arrange ses oreillers pour qu'il soit bien assis.*) Vous venez savoir de mes nouvelles ?

LE PORTIER. — Précisément, Monsieur Deburau. Et je vois que je peux en donner de bonnes !

DEBURAU. — Oui, oui... petit bonhomme vit encore... Ces imbéciles de journaux qui ont annoncé ma mort, l'autre jour ! Ils sont bien pressés ! *Mort du Pierrot des Funambules !* J'ai lu ça tout au long, — on n'avait pas défait la bande du journal, autour de moi, on ne savait pas... Comme c'est gai d'épeler des machines comme ça... Enfin, ça ne tue pas, n'est-il pas vrai ? (*Il a une quinte de toux*)... Ah ! satanée toux !

MADAME COCHE. — Un peu de potion, Monsieur Deburau... Buvez... Là... doucement...

Deburau, qui a bu, a une quinte nouvelle.

DEBURAU. — Ah ! ça m'étouffe !...

LE PORTIER. — Ce n'est rien... Ça passera !

DEBURAU. — Oui ! Avec le reste !

LE PORTIER. — Au revoir, Monsieur Deburau. Je descends à ma loge. Je suis bien content, bien content, de vous avoir trouvé gaillard.

Deburau hausse les épaules. Charles reconduit Hentz jusqu'à la porte en lui donnant une poignée de main.

SCÈNE III

DEBURAU, CHARLES, MADAME COCHE

MADAME COCHE. — Et maintenant, vous aller rester bien sage, ne pas parler...

DEBURAU (*souriant*). — C'est mon métier, Madame Coche, ne pas parler.

MADAME COCHE. — Et prendre, de dix en dix minutes, la potion du docteur...

DEBURAU. — De cinq minutes en cinq minutes, comme vous voudrez, Madame Coche... pourvu...

CHARLES. — Pourvu ?

DEBURAU. — Pourvu que je sois sûr de retrouver mes chères planches, mon public, mes chers Funambules !

MADAME COCHE. — Vous retrouverez tout ça si vous êtes sage, si vous ne vous donnez pas de fièvre...

CHARLES. — C'est vrai, père, il ne faut pas penser à ton théâtre... Il faut songer à te guérir...

DEBURAU. — Je sais bien, je sais bien... Mais quand on se dit qu'on est étendu là, comme un chiffon, qu'on est inutile, supprimé, loin de tout comme si l'on était au diable vauvert, on se monte la tête, on a des envies de rejeter ses draps et de reprendre, là-bas, la place qu'on vous prend...

MADAME COCHE. — Qui vous la prend cette place, Monsieur Deburau ? Ah ! il sera bien malin, celui qui vous la prendra !

DEBURAU. — Eh ! mais, Paul !... Le nouveau !... L'autre Pierrot !... Ah ! des pierrots ou des hommes d'Etat, il en faut toujours de nouveaux, à ce public...

CHARLES. — Mais tu sais bien, père, que Paul ne te va pas à la cheville... Tu m'as envoyé voir comment il jouait... Je te l'ai

dit... Il est bien, oui, il est bien... Mais c'est un élève... c'est ton élève... il t'admire...



PIERROT EST PÈRE

— *Je t'embrassai, ce poupard ridicule, je t'aurais mangé de baisers, sentant encore la fraîcheur de tes joues, à toi, en mettant mes lèvres sur ce bout de carton.....* (Page 341, col. 2)

DEBURAU. — Mais il me succède! Ah! ce maudit asthme qui me casse la poitrine!... J'ai voulu me lever, l'autre soir... Je me suis levé... Je me suis traîné jusqu'au boulevard... J'ai repris ma place... Pour une fois... J'ai dansé... dansé un pas comique... On a ri... Oh! oui, on a ri!.. Cela m'a cassé en deux... Et il a dû voir, ce Paul, que j'étais brisé... il a dû se dire: «Oui, oui, dites au poulailler: Criez encore: Vive Deburau! Bientôt on criera: Vive Paul Le-grand! »

CHARLES. — Père...

MADAME COCHE. — Monsieur Deburau, je vous ai défendu de parler... Vous allez vous mettre en rage...

DEBURAU. — C'est possible, mais ça me soulage, Madame Coche...

MADAME COCHE. — Et vous allez m'empêchez d'aller voir ma fille qui m'attend parce qu'elle fait vacciner sa petite et qu'elle veut que je sois là... Elle a raison..

CHARLES. — Oh! vous pouvez sortir, Madame Coche, je reste avec papa. Je ne serai pas un mauvais garde-malade. Vous allez loin ?

MADAME COCHE. — Non, rue des Marais-Saint-Martin. Et je ne serai pas longtemps absente. La petite une fois vaccinée, je reviens... Je n'attendrai pas que le vaccin prenne, vous pensez bien! (*Elle rit*). Alors, n'est-ce pas, Monsieur Deburau, du calme! Je vais d'ailleurs m'occuper de vous et reprendre des pâtes de jujube chez le pharmacien... Et puis quand vous êtes là, Monsieur Charles, c'est comme si j'y étais! (*Elle reborde la couverture de Deburau, arrange encore les coussins, met son bonnet devant la glace et sort*). A tout à l'heure, Monsieur Deburau!

SCÈNE IV

DEBURAU, CHARLES

DEBURAU. — Bonne femme! Mais tout de même, comme garde-malade, tu sais, j'aime mieux toi, mon petiot!...

Il tend la main à Charles.

CHARLES. — Cher papa!

DEBURAU. — Oh! Quelles mains froides! Tu es gelé!...

CHARLES. — Mais non, papa!

DEBURAU. — Après ça, c'est peut-être que j'ai trop chaud... La fièvre... Il fait étouffant ici, tu ne trouves pas?

CHARLES. — Il fait très chaud, en effet.

DEBURAU. — Si tu ouvrais un peu la fenêtre?

CHARLES. — Si tu veux.

Il va au fond, ouvre la fenêtre. On entend la rumeur vague de la rue.

DEBURAU. — Ah! ça fait du bien!... Et puis ce bruit du faubourg... ces fiacres qui passent... Il ne vient que de la chaleur... Ah! les théâtres ne doivent pas faire florès par ce temps là et M. Billion doit faire une tête!...

CHARLES. — Ils en sont aux vaches maigres, les théâtres! (*Il prend un journal et regarde*). L'Opéra fait relâche!

DEBURAU. — Il est prudent, l'Opéra!...

CHARLES (*lisant*). — Aux Français, on joue le *Dissipateur*. Il doit y avoir des places vides!... Les *Mousquetaires de la Reine*, à l'Opéra-Comique... *Lucrèce*, à l'Odéon!... *Angèle*, de Dumas, à la Porte Saint-Martin... Au Palais-Royal, la *Sœur de Jocrisse*...

DEBURAU. — Qu'est-ce que Bouffé joue aux Variétés?

CHARLES. — *Le Gamin de Paris*.

DEBURAU. — Ah! c'est un artiste celui-là!.. Et fin! Et vrai!.. Bouffé!.. Il devrait être aux Français!

CHARLES. — Il y en a bien d'autres qui pourraient y être... Déjazet!... Mme Dorval... Bocage... Frédérick... Il faut bien qu'il y ait de bons artistes un peu partout... Et toi-même...

DEBURAU. — Moi? J'ai joué dans ma cave, alors que mes Funambules étaient le théâtre des Chiens savants... J'ai joué avec Frédérick, oui, oui, le *Ruy Blas* de Hugo, j'ai joué la pantomime avec lui!.. Et ma cave et mes tréteaux m'ont suffi!.. A chacun son logis, n'est-ce pas?.. L'important, c'est qu'on fasse de son mieux dans son coin... Quand je pense que j'ai vu les mains, les jolies mains de Mlle Mars m'applaudir... — Moi!.. Oui, mon Charles, l'éventail de Mlle Mars frapper comme ça pour dire bravo, l'éventail de Célimène, excusez du peu!... Je repense à tout ça sur le traversin... Et Mlle George, qui remplissait toute l'avant-scène, Marguerite de Bourgogne en personne dire: « Bravo, Pierrot!.. » Mme Malibran, même, a voulu m'embrasser! Parfaitement. Ce n'était pas pour mon chant, n'est-ce pas?.. Je suis un ténor muet,

je ne parle pas, comme le veut la bonne M^{me} Coche...

CHARLES. — Eh bien si, tu parles trop! Tu t'animes! Tu t'excites!..

DEBURAU. — C'est le grand air... Il me remet du sang aux joues... Je dois être blanc comme du papier... Je représenterais Pierrot au naturel...

CHARLES. — Mais non, mais non... A te voir, on ne te croirait pas malade!

DEBURAU. — C'est que je ne suis pas malade! J'ai de l'asthme, voilà tout! Un asthme, qu'est-ce que c'est que ça?.. Un brevet de longue vie!.. On vit cent ans avec

un asthme!... (Un accès de toux lui coupela parole) C'est... (Il essaie de parler).

CHARLES. — Ne dis rien... Tais-toi... Je t'en prie... Tu te fatigues!

DEBURAU (dominant sa toux). — Moi?.. Moi?.. Je suis infatigable!.. Un corps de fer, Charles!.. Elle est bonne, va, ma carcasse, et celle que je t'ai donnée!.. Paul n'a pas encore ma place!.. On affichera encore Deburau!.. *La Mort de Deburau?*.. Imbéciles, imbéciles de journalistes! Annoncez ça plutôt : *La Rentrée de Deburau!* La rentrée!.. Dans quoi rentrerai-je?

Il est secoué brusquement par un accès de toux.



LE VRAI ET LE FAUX PIERROT

DEBURAU. — Pierrot, c'est moi! *Le Pierrot français, tu comprends, avec son serre-tête noir, c'est moi qui l'ai créé! Moi!...* Vas au Louvre, regarde Watteau! C'est un Pierrot en satin, ce n'est pas le Pierrot de la rue...! (Page 341, col. 2)

CHARLES. — Tu vois, tu vois, tu vois!

Deburau porte les mains à sa poitrine.

DEBURAU. — C'est vrai, ça brûle, là-dedans! Ah! ça, mais est-ce que ça serait sérieux, cette bêtise-là?

De la rue une voix monte, une voix d'enfant qui chante.

LA VOIX

Au clair de la lune
Mon ami Pierrot...

CHARLES. — Un gamin!

DEBURAU. — *Le Gamin de Paris!*

CHARLES. — Un hommage comme un autre, tu sais!

LA VOIX

Prête-moi ta plume
Pour écrire un mot.

DEBURAU. — Un mot? Je le connais, ce mot! Le voilà, ce mot: « M. Deburau jouera, dans huit jours, le *Marchand de salade!* »

CHARLES. — Certainement... Certainement... Mais tu devrais tout de même, papa, songer à te soigner avant de penser à ta rentrée. Quand tu seras bien portant, eh! bien, tu verras!... Ah! tu as le théâtre dans le sang... Dans le sang, comme moi...

DEBURAU. — Et cela depuis que je suis né, on peut dire... Né sur la grande route, presque, en Bohême! Et vive la bohême! J'ai fait des tours tout petit... J'en ai fait quand sont venus les rides... Ah! j'en ai fait des sauts de carpe...

Paillasse, mon ami,
N'saute pas à demi,
Saute pas dans le monde!

Une quinte de toux le prend, le secoue. Il s'arrête.

CHARLES. — Je t'en supplie, papa... Calme toi... Ne parle pas...

DEBURAU. — Oui... oui... muet, comme dans les pantomimes... Mais c'est du Béranger, ça m'amuse, Béranger!... Le théâtre dans le sang, tu me dis, Charles? Dans le sang, mon garçon?... Alors, tu y tiens? Tu tiens à jouer la comédie?

CHARLES. — Plus que jamais!

DEBURAU. — Tu veux dire des vers, endosser le peplum, faire ton Ligier?

CHARLES. — Oui, si je peux!

DEBURAU. — Tu veux abandonner ta banquette de décorateur et monter sur les planches, tu le veux?

CHARLES. — M. Beauvallet était peintre sur porcelaine comme moi, et tu vois...

DEBURAU. — Ah! mais diable, c'est que Beauvallet a une voix! Beauvallet a du talent! Est-ce que je sais, moi, si tu en as, du talent?

CHARLES. — Je travaillerai!

DEBURAU. — Le travail, c'est beaucoup, ailleurs qu'au théâtre! Au théâtre, avant tout, il faut le don!

CHARLES. — Ah! il me semble que je pourrai...

DEBURAU. — Et puis, tu sais, le théâtre, entre nous, mon pauvre Charles!... Une féerie de loin, une galère de près!... Nos rochers de carton sont de vrais rochers de Sisyphe, va!... Tout est toujours à recommencer dans ce métier-là!... Vingt succès, ça ne compte pas! Un insuccès, ça tue! Et un tas de jaloux... Plus de vipères autour de soi que dans les cages des serpents du Jardin des Plantes... Les camarades qui escomptent nos faiblesses, qui comptent les plis de vos joues, la carie de vos dents!... qui se disent — et qui disent — « Il ne va donc pas crever, celui-là!... *(Il est pris d'un accès de toux)*. S'ils m'entendaient, ah! s'ils m'entendaient, il y en a qui seraient contents, va!

CHARLES. — Oh! père!

DEBURAU. — Si... Si... Je gêne, qu'est-ce que tu veux? On gêne toujours quelqu'un quand on vit. De quel droit vit-on? De quel droit a-t-on du succès? De quel droit, quand on n'est pas riche, continue-t-on à travailler pour les siens quand on est vieux? Pour les siens! Et pour le plaisir aussi! Pour la gloire!...

CHARLES. — Tu t'excites... Tu t'excites...

DEBURAU. — Ça me fait du bien... Il me semble que ça me débarrasse la poitrine! Un asthme, ça étouffe! Eh bien! dire ce qu'on pense, ça soulage, voilà!...

Un silence. Charles Deburau regarde son père qui lui sourit.

CHARLES *(les yeux dans les yeux de Deburau)*. — A quoi penses-tu?

DEBURAU. — A une drôle de chose... Et si tentante... Et qui m'a quelquefois traversé la cervelle quand tu m'as parlé de cabotiner, toi aussi!... Je la chassais, cette idée-là..., et voilà qu'en te regardant en t'étudiant... oui, tourne-toi un peu... C'est étonnant comme tu me ressembles... Tu es

moi, tout à fait moi... C'est vrai... Voyons, souris... Le sourire de Pierrot! Mon sourire!... Alors, voilà... (*Une quinte de toux l'interrompt*)... Ah! ce diable d'asthme!

CHARLES. — Un peu de tisane, père!

DEBURAU (*après avoir bu*). — Oui, voilà... Ecoute, mon enfant! Tu es bien décidé à prendre le théâtre?

CHARLES. — Absolument décidé!

DEBURAU. — Tout ce que je t'ai dit ne te dégoûte pas, ne t'effraie pas?

CHARLES. — Rien ne m'effraie. Je suis ton fils et tu es le fils d'un soldat.

DEBURAU. — Tout ce que je pourrais te dire pour te détourner de ce terrible métier ne t'arrêterait pas?

CHARLES. — Rien, rien ne m'arrêterait!

DEBURAU. — Eh! bien, soit!... (*Il se souleve à demi, s'appuie sur le coude droit, regarde Charles*). Mais si au lieu de chercher à recommencer Firmin ou Talma, — tout le monde n'est ni Firmin, ni Talma, tu sais, mon garçon, — oui, si au lieu de répéter les Clitandre ou les Britannicus avec M. Samsou, tu vivais simplement de la vie très humble, mais si intime, du pauvre Pierrot! Si tu laissais les traîneurs ou ressemeurs de cothurnes, ou les souliers à talons rouges pour la pantomime, la pantomime du faubourg, la pantomime du peuple, la pantomime des Funambules?

LA VOIX DU GAMIN DANS LA RUE.

Ouvre moi ta porte,
Pour l'amour de Dieu!

CHARLES. — Jouer Pierrot, moi!

DEBURAU. — Le Pierrot populaire, tu entends, populaire comme Polichinelle, celui que tout le monde connaît, aime, Polichinelle et Pierrot, les grandes poupées des enfants et des hommes!

CHARLES (*troublé, ému*). — Être Pierrot! Oser être Pierrot... après toi!!! Après Deburau!

DEBURAU. — Eh! précisément... Après Gaspard Deburau, Charles Deburau! C'est le même nom, c'est le même sang! Si je savais en disparaissant — mais ne crains rien, je ne veux pas mourir, je ne veux pas... (*Nouvelle quinte de toux*) — si je savais qu'après moi il y aura encore ce nom, *Deburau*, sur l'affiche de mon cher théâtre, si je me disais que le Pierrot des Funambules, celui dont on parle, celui qui fait rire, c'est toujours un Deburau, toi ou

moi, le père ou le fils... Ah! comme je serais heureux! Quelle joie!... On a joué Figaro ou Cinna avant moi, mon bon Charles, on n'a pas joué Pierrot! Pierrot, c'est moi! Le Pierrot français, tu comprends, avec son serre-tête noir, c'est moi qui l'ai créé! Moi!... Vas au Louvre, regarde Watteau! C'est un Pierrot en satin, ce n'est pas le Pierrot de la rue, le Pierrot des Funambules! Et de penser que tu pourrais être, que tu serais, à ton tour, ce Pierrot-là, ça me ranime, ça me remet sur pied... Je vais me lever... (*Il veut quitter son lit, Charles le retient*).

CHARLES. — Voyons, voyons, père, un peu de calme!

DEBURAU. — C'est que je t'aime tant! Mon fils! Mon Charles! Ma joie, tu sais, toute ma joie! Quand tu es né, et que je t'ai embrassé là, sur le front, le premier... oui, oui, le premier... — Dieu qu'il faisait froid, ce février-là! — je me disais: « Ah! ma plus belle création, par exemple, la voilà!... » Rien ne compte, vois-tu, pour un père, ni les succès, ni les bravos... Son petit, voilà ce qu'il y a de plus cher au monde! C'est tout un monde, ce bout d'homme qu'on a là, dans ses bras... dans les mains...

CHARLES. — Pauvre cher papa!

DEBURAU. — Tiens, le jour où tu es né, je jouais *Pierrot Nourrice*, tu sais... Il y a un moment où le marmot qu'on a laissé dans les bras de Pierrot se met à crier... couic! couic!.. et alors, en le démaillottant, Pierrot, pour le faire taire, lui donne la fessée... Oui, tu as vu ça... Mais ce soir-là, voilà que ce derrière de carton, ce petit enfant, ce nourrisson, que je tenais là, cette poupée me fit penser à toi, à toi qui étais là-bas, emplissant toute la maison dans ton petit berceau et alors, quoi!... au lieu de fesser la poupée de carton, qu'est-ce que tu veux? C'est bête comme tout, mais c'était si doux. — si doux: — je l'embrassai, ce poupard ridicule, je l'aurais mangé de baisers, sentant encore la fraîcheur de tes joues, à toi, en mettant mes lèvres sur ce bout de carton, et le public, mon bon public, mon brave public, de m'applaudir... ah! de m'applaudir... comme jamais il ne m'a applaudi peut-être!... Il avait compris, quoi! Je l'avais tant fait rire... Je le fis pleurer... Une fois n'est pas coutume... Et veux-tu que je te dise? Je crois à la prédestination, comme la portière, comme Napoléon... ce soir-là, sans le savoir, sais-tu ce

qu'il avait fait, mon cher public? Il t'avait donné le baptême de la rampe : — il t'avait sacré Pierrot! J'ai beau vouloir t'empêcher de monter sur les planches, tu étais voué aux quinquets et aux toiles peintes! Allons, Charles, nous allons voir si le fils de Deburau est digne de porter le nom de Deburau!

CHARLES. — Qu'est-ce que tu dis? Qu'est-ce que tu veux faire?

DEBURAU (*avec résolution*). — Je veux me lever!

CHARLES. — C'est impossible...

DEBURAU. — Je veux te donner une leçon qui vaudra bien celle du Conservatoire!

CHARLES. — Papa! Papa! Mais c'est de la folie!

DEBURAU. — Si l'on n'était pas fou, on ne ferait rien dans la vie!... D'ailleurs, tu sais, je suis un hercule... fort comme un bœuf... On ne m'aura pas facilement... Ah! revivre dans toi, revivre par toi! Pierrot! Le fils de Pierrot!... (*avec autorité*). Ouvre l'armoire...

CHARLES. — L'armoire?

DEBURAU. — Prends mon costume... prends deux costumes... Là... oui, là... j'en ai une collection de costumes! La souquenille de Pierrot, ça ne coûte pas cher...

Charles Deburau a ouvert l'armoire. On aperçoit les blouses de Pierrot accrochées à des patères. Au-dessus, sur une planchette, des pots de blanc, des houppettes, des calottes noires.

DEBURAU (*qui s'est levé sur son lit, brusquement en chemise*). — Mon pantalon... ma blouse... La farine, là, oui là, à droite...

Il est debout sur son lit, raidi par un effort. La toux soudain le secoue.

CHARLES. — Tu vas prendre froid... C'est insensé...

DEBURAU. — Froid? On étouffe au contraire... Il ne vient que de la chaleur par la fenêtre... Ferme la... Les voisins d'en face n'ont pas besoin d'être aux Funambules... Ce n'est pas un *gratis* aujourd'hui!

Charles ferme la fenêtre et, obéissant à son père, fait, tour à tour, tout ce que lui commande Deburau.

DEBURAU. — Maintenant, regarde moi bien... Et fais comme moi...

CHARLES. — Tu veux?

DEBURAU. — Le pantalon... La blouse... Bien...

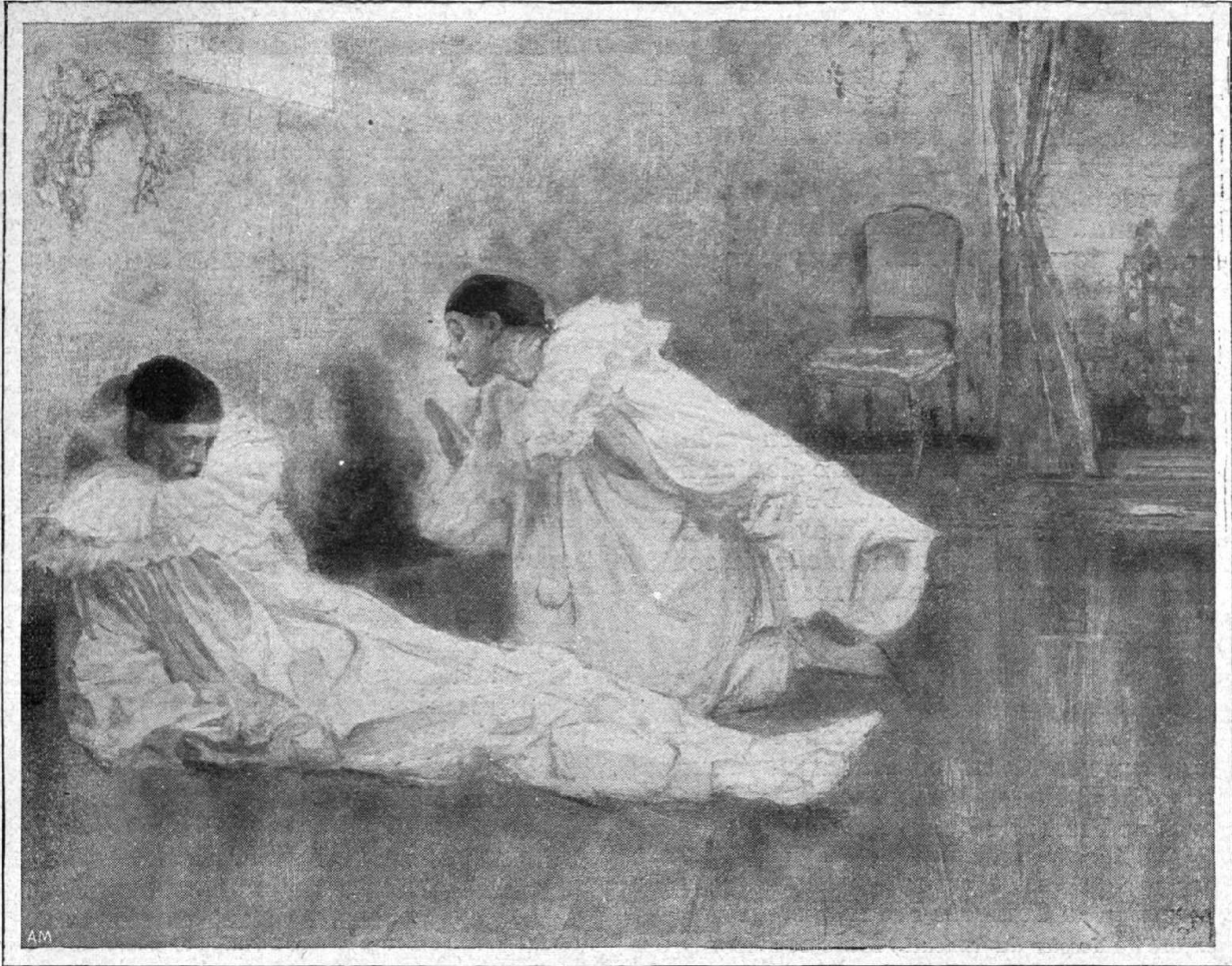
Le père et le fils se vêtissent en même temps, de façon à porter bientôt le même costume. Le père fait souvent un effort dans ce travestissement macabre. Le fils s'interrompt, de temps à autre, pour l'aider, le soutenir (chaque mouvement indiqué par Deburau est exécuté par lui, et répété par Charles).

DEBURAU. — Tu vois, il faut que la blouse soit flottante... Les manches plus relevées, là... de façon à laisser le bras très libre... Mes souliers te vont très bien... Nous voilà habillés... Maintenant, la figure... Pour le Pierrot, tout est dans la figure... Quand je dis tout, non, fichtre! Et le geste!... La figure laisse deviner, le geste souligne, explique... (*Un accès de toux.*) Mais le visage, voilà le vrai miroir... L'amour, la gourmandise, la peur, la ruse, le rire, la douleur, tout est écrit là... L'œil malin, la bouche goulue... Du reste, Auguste Bouquet m'a peint vivant... Tu l'étudieras... Passe-moi la farine... (*Il couvre de farine sa figure où perle la sueur.*) Sais-tu à quoi je pense? C'est drôle, va!... Je pense à Talma mourant prenant ses bajoues et disant: « De belles joues pour jouer Tibère!... » Moi, c'est de la farine que je mets sur ma pâleur... Blanc sur blanc... Donne-moi ma petite glace ronde... Là... (*Il se regarde dans la glace.*) Ah! ma foi, je pourrais jouer ce soir!... C'est bien Pierrot!... C'est toujours Pierrot! (*Examinant son fils qui s'est costumé et qui se met avec une houppette du blanc sur le visage.*) Et toi aussi, tu es Pierrot!... Un peu trop pâle... Pas de couche aussi épaisse sur la joue... Etale-moi ça... étale... oui, là, comme ça... C'est mieux... L'art de faire sa figure, vois-tu, c'est la moitié du succès... Il faut que dès l'entrée de Deburau, le public se dise: « Ah! ah! voilà Pierrot!... » Maintenant... aide-moi à me lever... (*Geste de Charles.*) Tu ne te figures pas que je vais jouer la pantomime sur mon lit?... Je le veux.. Là... que je m'appuie sur toi...

Il descend de son lit, se lève, costumé en Pierrot, la main sur l'épaule de Charles. Debout, dans la chambre, il se raidit encore et, un moment, s'appuie au dossier d'un fauteuil.

CHARLES. — Papa!... Je t'en prie.

DEBURAU. — Fils de soldat, tu l'as dit, mon petit... Voyons l'inspection... Le serretête pas assez enfoncé... Il faut que le noir de la soie tranche sur le blanc de la face... Là... C'est mieux... C'est bien... Tu vas répéter... Ce matin, M. Samson, le professeur de Rachel! Ce soir, papa Deburau! Tu te mets bien, fiston!... Voyons, voyons, qu'est-ce que je pourrais bien t'indiquer?...



LA DERNIÈRE LEÇON EST FINIE...

DEBURAU (*il est tombé, adossé au mur. Charles se précipite et le regarde anxieusement*). — Ah ! ce feu, ce feu !... Mon lit... Je veux mon lit... (Page 344, col. 2).

La Forêt de Bondy?... Non... Pierrot déguisé, avec des moustaches, ce n'est plus Pierrot... *Les Trois Bossus?...* Poulailler?... *Le Bœuf enragé?...*

CHARLES. — Ton triomphe!

DEBURAU. — Bah! tous les Pierrots se ressemblent.

CHARLES. — *L'Homme-Légume?*

DEBURAU. — Du bon M. Nodier!... Tiens, au fait, de Charles Nodier, j'aime mieux le *Songe d'or!*... Va pour une scène du *Songe d'or!*

Il est pris d'une quinte d'asthme plus forte que tout à l'heure.

CHARLES (*navré*). — Je t'en supplie, je t'en supplie...

DEBURAU (*sévère*). — Ah! pas de paroles inutiles? On est en scène, on répète. Répé-

tons! On se soignera après!... Il y a, dans le *Songe d'or*, la scène du tailleur... Et puis la scène du malade... Le tailleur, il te faudrait un habit de livrée, un chapeau à cornes immenses... Tout ça est au théâtre... Alors, la scène du malade... Eh! avec mon asthme, c'est même plus drôle... Il est couché, le malade... Il ouvre ses rideaux... Bien... il sonne... Bon... Les valets arrivent... « A manger! A manger! » Il veut manger... Tu connais le texte... On lui apporte une bouteille de vin... des gâteaux... Il n'y touche pas... il n'a pas faim, il n'a pas soif... Et il s'en va en boitant... Mais Pierrot est là... Il prend la robe de chambre du malade... Il sonne... Il sonne... Il demande à manger... Il mange... C'est Crispin dans le *Légataire*, quelque chose comme ça... Mais tu sais, tout se ressemble, au théâtre comme dans la vie... Voyons... Je fais Pierrot... Regarde-moi... Drelin, drelin!... « A manger! »

Geste que tu sais : les doigts à la bouche... Parfait... Voilà de la pâtisserie... Je m'en emplis la bouche... Joues gonflées, yeux énormes... Regarde, regarde... *(Il exécute tout ce qu'il indique.)* Je bois... Oh! le bon vin!... Je me frotte l'estomac... Comme ça coule! Un velours!... Ah! ah! la bouteille est vide!... Drelin, drelin!... Les valets reviennent... Encore des gâteaux!... Je me bourre, je me bourre... Voyons, tu as vu ce que j'ai fait? A toi!

Charles répète, geste par geste, jeu de physiologie pour jeu de physiologie, toute la scène que son père vient de mimer.

DEBURAU. — Pas mal... Bien même... Mais trop chargé... Il faut être glouton mais il ne faut pas s'étouffer... Déguste... Là... Oui... Tu t'étranglerais si tu avalais ainsi... Bois, maintenant... Qu'on voie le vin couler dans ta gorge... Bien... Très bien... Oh! mais, ça ira! ça ira! *(Il fredonne.)*

Ah! ça ira, ça ira, ça ira!

(Un violent accès de toux lui monte à la gorge. Il s'arrête, puis, riant) : Ce n'est rien, c'est le malade qui rentre, en toussant, appuyé sur ses béquilles... Et il va rosser Pierrot!... Regarde comme Pierrot se sauve, comme je file!... *(Il veut faire le mouvement de s'enfuir. Il s'arrête, impuissant.)* Ah! vieille ennemie, comme on dit à la Comédie-Française. *(Il s'appuie encore au dossier du fauteuil.)* Mais non, non, non, ce n'est pas la vieille... C'est ce que j'ai là... là... *(Il se frappe la poitrine.)* Du feu! Bah! qu'importe! Voyons! 10^e tableau! Une place publique. Deux ivrognes arrivent bras dessus bras dessous. Ils tendent une prise de tabac à Cassandre. Pierrot fait sauter la tabatière en l'air. Paf! Allons, fais sauter la tabatière!

CHARLES *(obéissant)*. — Voilà...

DEBURAU. — Plus drôlement. D'une pichette! Regarde. *(Il fait le geste toujours, mais avec effort et, peu à peu, le comique de cette situation devient tragique, macabre.)* Et le tabac, lancé en l'air, tout le monde éternue : « Atchi! » Allons, éternue!

CHARLES *(les larmes aux yeux)*. — Atchi!

DEBURAU. — Les ivrognes alors se jettent sur Pierrot; mais il a pris la précaution d'attacher ensemble les queues de leurs perruques. *(Il tousse.)* Et alors, tu vois les cascades... Et puis, il y a le marchand de marrons... La laitière... Pierrot lui demande du lait... Du lait dans un vase de nuit... C'est gros, mais ça fait rire... Arlequin

arrive... Il a sa batte... Pierrot a peur... Il se cache dans un coffre... Qu'est-ce qui pourrait bien figurer le coffre, ici?... Rien... Le coffre!...

Un accès de toux plus déchirant lui fait, sous la farine, monter malgré lui une grimace de douleur.

CHARLES. — Père... Tu souffres... Je t'en supplie, ne te fatigue pas... Ne te tue pas!

DEBURAU. — Ah! tu crois que c'est ma dernière leçon? Mais non, mais non!... Le coffre est bon *(il se frappe sur la poitrine)*... Je n'en suis pas à l'autre coffre, tu sais... Le coffre de bois où l'on s'allonge, où l'on dort... *(Soudain arrêté)*. Charles! Charles! J'étouffe! Ouvre la fenêtre! Ouvre! *(Charles se précipite vers la fenêtre)*. Ah! c'est bon, l'air! C'est bon... *(Il aspire l'air du dehors, veut se traîner jusqu'à la fenêtre, mais il s'arrête pris par une quinte terrible)*. Ah! maudite carcasse! J'en avais pourtant encore des cabrioles à faire! N'importe, je t'ai vu! Je te vois en Pierrot... Tu es bien, tu es très bien... Je suis content... Je ne mourrai pas tout entier... Il aura un rival, Paul Legrand! Un maître!... Tu sais, quand tu joueras le *Songe d'or* — ah! le *Songe d'or*, le *Songe d'or*, nous le faisons tous! — qu'on ne mette pas sur l'affiche: *Débuts de Charles Deburau*... Non, non, non... *Rentrée de Deburau!* Encore Deburau! Toujours Deburau! *(Il tombe, s'adosse au mur. Charles se précipite et le regarde anxieusement)*... Ah! ce feu, ce feu!... Mon lit... Je veux mon lit... *(Charles prend son père comme un enfant et le porte sur le lit tandis que le père, les bras passés autour du cou de son fils, l'embrasse)*. Mon petit! Mon cher petit!

Et Deburau, couché, est repris d'une toux atroce. Puis il se soulève.

DEBURAU. — Surtout sois vrai!... Etudie, regarde... C'est plein de Pierrots, les rues de Paris! Pas de farine, mais mêmes grimaces! L'avarice, l'envie, la paresse, l'amour... *(Il s'arrête)*. Qu'est-ce que j'ai donc?... Qu'est-ce que j'ai... *(Les yeux égarés)*. Si c'était... Ah! oui, je la reconnais! Oh! oh! elle est bien laide la camarde! Ce n'est plus Colombine... Ah! non!... Elle est hideuse... Pierrot... Pierrot! Charles... *(dans un délire)*.

Ma chandelle est morte
Je n'ai plus de feu!

De feu, si! Là! Là!... Mais c'est comme un chien qui me dévore... Charles, mon petit Charles, mon bon Charles! *(solennel)* Tu sais *(avec un grand geste désignant des lettres capitales)* *Théâtre des Funambules: Rentrée de Deburau!*... Rentrée!... Moi, je sors!

Il tend les bras à son fils qui l'embrasse, laisse tomber sur l'oreiller blanc sa tête blanche de Pierrot et le visage enfariné du fils se penche sillonné de larmes sur la face pâle du père.

SCÈNE V

LES MÈMES, MADAME COCHE

MADAME COCHE. — Là... Me voici... Je suis un peu essoufflée... J'ai couru...

Charles, l'entendant, se retourne, va à elle. Madame Coche, en le voyant, s'arrête stupéfaite.

MADAME COCHE. — Vous, Monsieur Deburau!... Levé! Vous! Et en costume!

DEBURAU (*la voix mourante dans son lit*). Tu vois, Charles... elle te prend pour moi, la bonne Madame Coche!... Toi, c'est donc moi! je puis m'en aller... m'en aller... S'il y a un rappel et qu'on relève la toile, c'est toi qui viendras saluer, mon enfant... Adieu! Adieu! Pierrot est mort! Vive Pierrot!

CHARLES (*tombant à genoux et baisant la main de son père*). — Papa! Papa! Papa!

Par la fenêtre ouverte une chanson monte, chantée par un faubourien sortant de la guin-

quette et montant le faubourg du Temple. C'est sur l'air de : Dis-moi soldat, dis-moi, t'en souviens-tu? la chanson populaire écrite par Béranger sur Emile Debraux, « le pauvre Emile », qui passa comme une ombre.

Chantant au loin, des buveurs à voix fausse
Aux noirs chagrins m'arrachaient en chemin.
C'étaient ses chants que disait leur ivresse
Chants que leurs fils sauront bien rajeunir.
De son passage est-il un roi qui laisse
Au pauvre peuple un si doux souvenir?

A ces derniers vers, Charles a relevé la tête. Il écoute. Il lui semble que Deburau, mort, entende la chanson. Hébété, balbutiant, Charles répète machinalement comme un enfant en regardant son père :

De son passage est-il un roi qui laisse
Au pauvre peuple un si doux souvenir?

MADAME COCHE. — Non, personne, Monsieur Charles, ni le roi ni les grands n'auront été plus aimés que celui qui dort là!...

La voix s'éloigne. Et sur ces deux Pierrots, l'un expiré, l'autre vivant, le rideau tombe.

JULES CLARETIE,
de l'Académie Française.

(Illustrations de S. Macchiati).



LE MONDE EST PLEIN DE PIERROTS

Pas de farine, mais mêmes grimaces : la paresse, l'envie, l'avarice, l'amour... (Page 344, ccl. 2)



Cl. Reutlinger

HOMMAGE

A ton autel verdi sous les lierres caché,
Amour, ô maître enfant fragile et tutélaire
Par qui m'est imposé d'être heureuse et de plaire,
Reconnais en mes dons l'offrande de Psyché.

Voici mon corps qui plie et mon cœur sans péché
Plus chargé de trésors qu'une riche galère,
Ma douceur souveraine et ma belle colère
Et mon visage où le dernier pleur a séché.

J'apporte aussi vers toi des nouvelles du monde,
Ton nom règne, nul mal ne vit qu'il ne confonde,
Chant du silence, il est le silence du bruit.

Le jour il est mystère, il est soleil la nuit,
Et ton grand ennemi, le Mensonge lui-même,
Amour ! ne sait jamais s'il ment ou bien s'il aime.

M^{me} CATULLE MENDÈS.

(1) M^{me} CATULLE MENDÈS, femme de l'éminent poète, et dont nos lecteurs ont déjà admiré un poème, est un écrivain du plus rare talent. Son volume *Les Charmes*, l'a placée au premier rang des poètes contemporains.

EMBARQUEMENT POUR CYTHÈRE



MARC VARENNE (1)

Dites, les belles, voulez-vous
Venir loin, là-bas, avec nous,
Au blanc et bleu pays du Rêve ?
On va larguer, le vent se lève...
Dites, les belles, voulez-vous ?
Prenez vos airs mutins, rieurs,
Attifez-les de fanfreluches,
Qu'ils soient vifs, coquets, persifleurs,
Sautillants comme des perruches.
Parez-vous de mille rubans,
Soyez prêtes aux escarmouches,
N'oubliez pas bonbons et gants
Et surtout votre boîte à mouches.
Sont-ils assez jolis vos noms...
Cydalise, Aminte, Sylvie !
Décidez-vous ; appareillons
Pour l'île où règne la folie.
Écoutez l'invite aux plaisirs,
Le ciel est pur, pas un nuage...
Nous saurons par nos souvenirs
Charmer la longueur du voyage.
Dites, les belles, voulez-vous
Venir loin, là-bas, avec nous,
Au blanc et bleu pays du Rêve ?
On va larguer, le vent se lève...
Dites, les belles, voulez-vous ?

MARC VARENNE.

(1) M. MARC VARENNE qui a publié dans plusieurs de nos importants périodiques parisiens des poèmes et des nouvelles, est le chef du Secrétariat Particulier du Président de la République.

NOTES DES ÉDITEURS



DEUX journées de caractère très différent, mais également *select*, qui compteront dans l'histoire des Publications Pierre Lafitte et C^{ie}.

Le lundi 18 mars, notre hôtel du 90 de l'avenue des Champs-Élysées ouvrait toutes grandes ses portes à la foule de nos invités : amis, abonnés, confrères, etc. Du théâtre pimpant de *Femina* à la *Photographie d'Art* — sept étages — ce ne fut, dans les escaliers, qu'une grappe humaine, joyeuse, étonnée, ravie. Les rédactions des six revues regorgeaient de monde. Félicitations, champagne, succès parisien de bonne humeur et de gaieté.

Mardi 19, le *Théâtre Femina* requérait seul l'attention, et cette attraction suffisait à elle-même. Programme amusant et varié : un prologue en vers, du poète Maurice Vaucaire ; la belle pièce en vers, *Phaon victorieux*, de M^{me} Delarue-Mardrus, jouée par l'auteur, et *Le Secret de Myrto*, monomime de Lara et G. Bérardi, avec l'exquise Regina Badet. Et, sous les lumières, pour applaudir à ce spectacle donné par les artistes les plus fins de Paris : M^{mes} Bartet, Leconte, MM. Grand, Fursy (accompagné par R. Casa), de Guingand, etc., un étincelant essaim de jolies femmes aux élégantes toilettes, auquel se mêlaient les personnalités les plus en vue de l'art et des lettres ; bref, toute la fleur de la grâce et de l'esprit parisiens.

La série des représentations artistiques organisées spécialement pour les abonnés de *Je sais tout* et de *Femina* a débuté le 9 avril, dans notre Salle de théâtre, par une brillante matinée.

Ainsi que nous l'avons annoncé, cette première matinée sera suivie de cinq autres matinées et de trois soirées qui auront lieu aux dates suivantes :

Matinées : les mardis 23 avril, 7 et 21 mai, 4 et 18 juin.

Soirées : les mercredis 24 avril, 22 mai, 19 juin.

Notre Salle de théâtre ne contenant que 500 places assises, les 250 premiers abonnés qui s'étaient présentés dans nos bureaux avec leur dernière quittance d'abonnement avaient reçu chacun un coupon de deux places pour la matinée du 9 avril ; les

250 abonnés qui se présenteront ensuite recevront un coupon de souscription pour la deuxième matinée ; et ainsi de suite, dans l'ordre des demandes.

Nous ne saurions trop conseiller à nos abonnés, anciens ou nouveaux, de se hâter de réclamer leurs deux places. Les feuilles commencent, en effet, à se remplir et il est à présumer que d'ici peu de temps il ne nous restera plus de places à distribuer pour cette première saison.

Des matinées cinématographiques (de 2 à 6 heures) ont lieu tous les jeudis, dimanches et jours de fêtes, dans notre Salle de théâtre, aux prix de 2 francs et 1 franc ; conçues dans une forme tout à fait nouvelle, ces séances intéressent petites et grandes personnes.

Les personnes désireuses de louer notre Salle de théâtre et notre Galerie des fêtes, soit pour des matinées, soit pour des soirées particulières, sont priées de s'adresser à M. Pierre Achard, spécialement chargé de ce service, 90, avenue des Champs-Élysées. Sur demande, nous envoyons une brochure explicative.

Les salons de pose de notre *Photographie d'Art* (directeur, H. Manuel) sont ouverts au public depuis le mois dernier. Nos abonnés ont droit à une réduction de 10 0/0 sur tous les tarifs ; aux nouveaux, nous offrons gratuitement une photographie, format album, genre ancien.

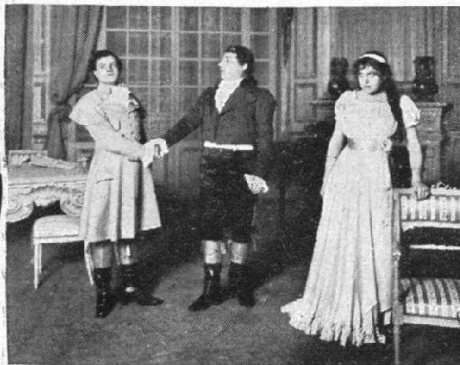
On trouvera, encartée dans ce numéro, l'annonce détaillée d'un septième organe : *L'Art et les Artistes*, qui vient compléter heureusement la série des publications illustrées éditées par la Maison Pierre Lafitte et C^{ie}.

La souscription en l'honneur de M^{me} Sarah Bernhardt organisée par nos Publications, notamment *Femina*, dépasse, à l'heure où nous mettons sous presse, 13.000 francs. Rappelons que le souvenir — un bijou d'art — offert comme hommage à la grande artiste lui sera remis au cours de la représentation spéciale donnée dans notre Salle de théâtre ; les cinq cents premiers souscripteurs d'au moins vingt francs seront invités à cette solennité.

PIERRE LAFITTE & C^{ie}.



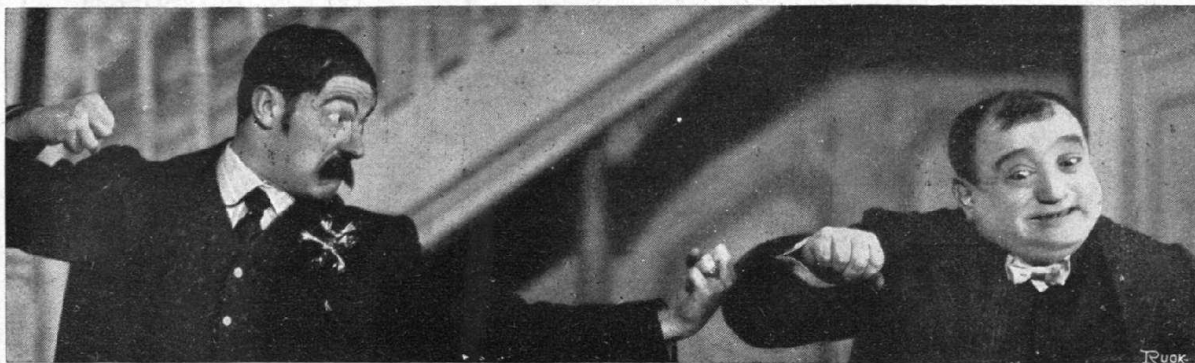
M^{lle} SYLVIE, très remarquée par son charme étrange dans la *Faute de l'abbé Mouret*, le drame musical que M. Alfred Bruneau a tiré du célèbre roman de Zola (Odéon, 5 mars). Cl. H. Manuel



M. Clément. M. Dufranne. M^{lle} L. Arbelle.
Une scène de *THÉRÈSE* (II^e acte), la nouvelle œuvre de Massenet, livret de Jules Claretie, que l'Opéra de Monte-Carlo a représentée avec le plus grand succès (16 février).



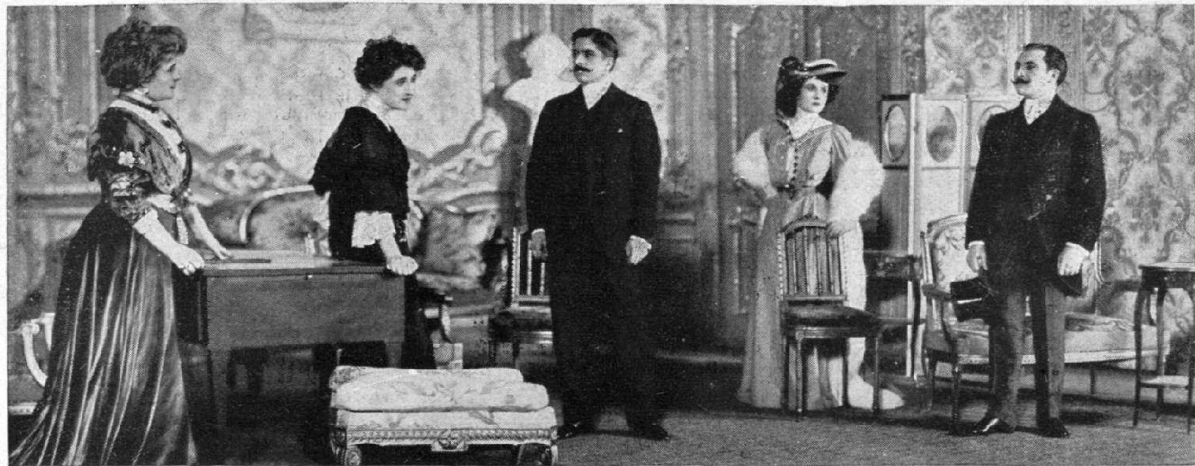
M. OSCAR ASCHE et sa charmante femme LILY BRAYTON, très applaudis au Kennington Theater, à Londres, dans leur création superbe d'*Othello* (1^{er} mars).



M. Roberty.

M. Torin.

LA PUCE À L'OREILLE, le nouveau vaudeville de M. E. Feydeau, joué avec le plus vif succès, le 2 mars, au théâtre des Nouveautés. La puce à l'oreille, c'est la jalousie qui mord M^{me} Chandebise (M^{me} Cassive) épouse de Chandebise (Germain). Milo de Meyer est admirable en Espagnol véhément, guttural et tonitruant, dit M. Faguet. M. Torin, qui y était si divertissant, est mort le 18 mars. Cl. Paul Boyer



M^{lle} C. Caron.

M^{lle} Dorziat.

Gauthier.

M^{lle} Heller.

André Hall.

LE DERNIER ACTE DES « JACOBINES », la belle comédie de M. Abel Hermant, tel qu'il a été joué à la première représentation. Acte supprimé à partir de la seconde. Les *Jacobines* sont les femmes qui divorcent pour rester honnêtes. Bonne presse. Très belle interprétation. Outre les artistes ci-dessus, il faut citer MM. Lérand, Baron fils et André Dubosc. Cl. Paul Boyer

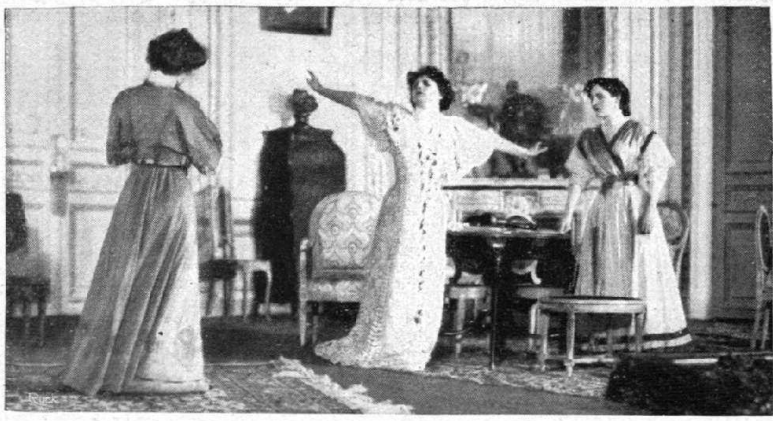
L'ANNIVERSAIRE DE VICTOR HUGO. — La Comédie-Française, l'Odéon et les théâtres de quartiers ont fêté l'anniversaire de Victor Hugo.

« *FLORISE* » A L'ODÉON. — Le charmant poète Théodore de Banville, l'auteur, au théâtre, du *Baiser* et de *Gringoire*, qui ne quittent jamais le répertoire, n'avait pu trouver à faire jouer de son vivant les quatre actes de sa ravissante *Florise*. Antoine, reconnaissant au poète qui avait aidé à ses débuts, a

donné cette pièce le 13 mars. Interprètes, MM. Desjardins, Capellani, Clerget, Degeorge, M^{mes} Dux, Barjac, Kerwich, Didier et particulièrement M^{me} Bady, toujours si originale et personnelle.

SUZERAINE. — Le 14 mars, au théâtre Réjane, avec M^{mes} Réjane, Miller, Alice Lody, MM. P. Magnier, Signoret, Burguet, *Suzeraine*, quatre actes de M. Nicodémi.

L'ANGLAIS TEL QU'ON LE PARLE est entré au répertoire de la Comédie-Française.



M^{me} Lara M^{me} Segond-Weber M^{lle} Maille

UNE DES SCÈNES CAPITALES de la *Maison d'Argile*, la dramatique pièce de M. Emile Fabre (Comédie-Française, 20 février), qui traite des méfaits du divorce et de la question d'argent dans les familles désunies. Belle interprétation de M. Grand, de M^{me} Segond-Weber, Maille et surtout de M^{me} Lara à qui on a fait un grand succès. Presse favorable. (Cl. P. Boyer)



M. COQUELIN CADET particulièrement fêté en Damon du *Dieu Terme*, la charmante comédie en vers de M. Gabriel Nigond, où M^{me} Leconte a été également remarquée. (Cl. Je sais tout)



M. ALPHONSE DUVERNOY, professeur de piano au Conservatoire, auteur de *Hellé* et d'un *Sardanapale*, est mort le 7 mars. Il était d'une famille de musiciens et de professeurs réputés. (Cl. E. Pirou)



M. Cognet, sculpteur.



M. Henri Petit, architecte.



M. GOTTFRIED GALSTON a donné à la Salle des Agriculteurs, les 2, 6 et 11 mars, des récitals de piano (Bach, Beethoven, Chopin) très applaudis. C'est un tout jeune musicien allemand.

L'INAUGURATION DE LA SALLE DE THÉÂTRE FEMINA. — La Salle de théâtre Femina de l'hôtel des Publications Pierre Lafitte, 90, avenue des Champs-Élysées, a été inaugurée fort brillamment devant une première série d'abonnés (19 mars). Nous rendrons compte du spectacle dans notre prochain numéro. M. Henri Petit est l'architecte de cette jolie salle que M. Cognet a orné d'une série d'amusants masques des comédiens et comédiennes d'aujourd'hui. C'est, sans contredit, la plus coquette, la plus parisienne des salles de théâtre de Paris. On ne peut lui comparer que le théâtre Réjane. Nul doute qu'elle ne devienne le lieu de prédilection des fêtes, bals, matinées, du Paris mondain et artiste, — car le plancher est mobile et l'orchestre peut se transformer en salle de bal.



M. GAILHARD, directeur de l'Opéra.



Clemenceau-Napoléon (Prince) M^{lle} Germaine Gallois (le Circuit) Jaures-Louis XVIII (Simon)



LA REVUE DU CENTENAIRE, aux Variétés (3 mars), de MM. Paul Gavault, P.-L. Flers et Eug. Héros, a été un gros succès très parisien. A l'acte des théâtres, nos directeurs sont arrivés en masques dessinés par de Losques. La scène entre Clemenceau-Napoléon I^{er} et Jaures-Louis XVIII a eu un vrai succès. Autres interprètes les plus applaudis : Albert Brasseur, M^{lle} Jeanne Saulier (la Commère) et Spinelli.

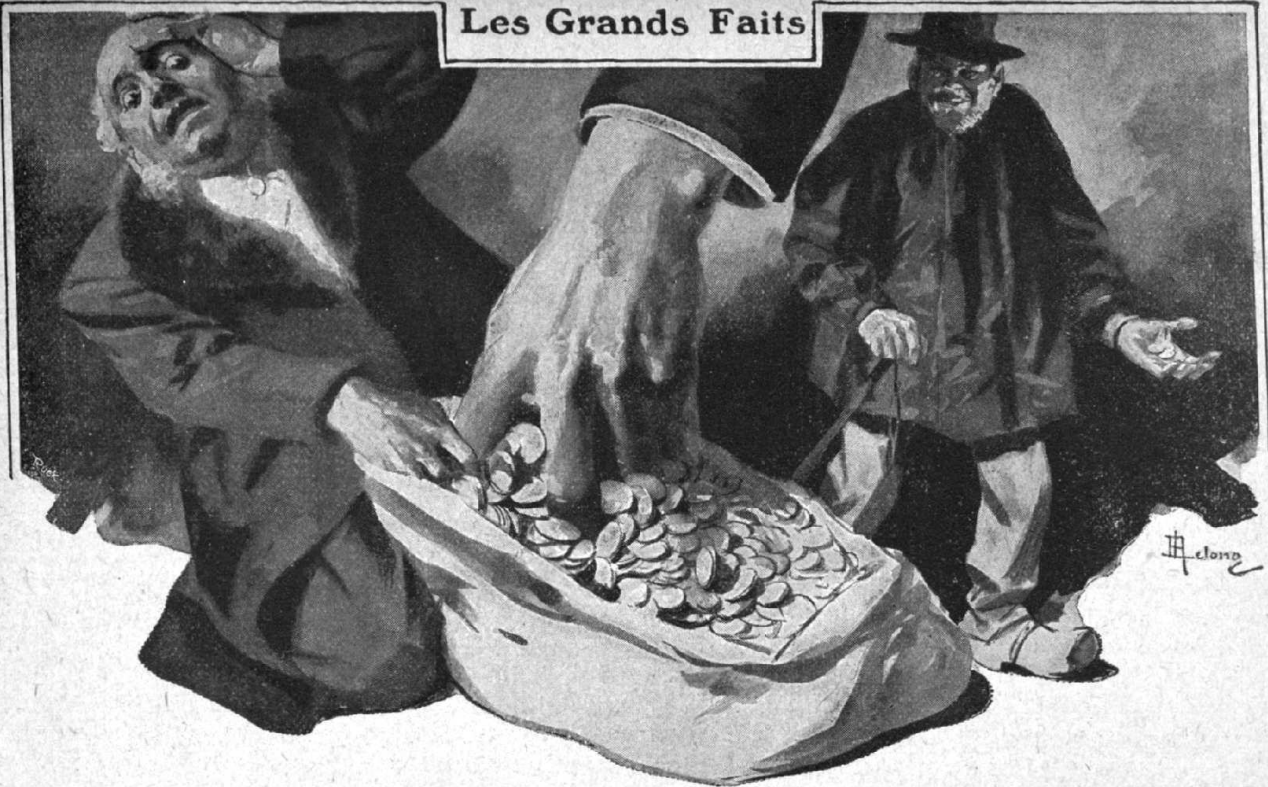


M. POREL, directeur du Vaudeville.

GUILLAUME II ET NOS CLASSIQUES. — Grand admirateur de Racine, Guillaume II, après avoir assisté à une représentation de *Phèdre*, au Neues Theater de Berlin, a tenu à féliciter M^{me} Suzanne Després qui

interprétait ce beau rôle, avec la troupe de l'Œuvre. AU THÉÂTRE DE L'ŒUVRE. — Représentations de *Petit Jean*, cinq actes de MM. G. de Bussylic et R. Max, plaidoyer en faveur de la comédienne (9 mars).

Les Grands Faits



L'IMPÔT SUR LE REVENU SERA-T-IL LE CAUCHEMAR DES RICHES ET L'IDÉAL DES PAUVRES ?

On a beaucoup épilogué sur le projet d'impôt sur le revenu qui est à l'ordre du jour des Chambres et, comme toutes les réformes profondes, il a été très diversement jugé. En l'étudiant impartialement, nous permettrons à nos lecteurs de faire la part de l'exagération ou de la justesse des critiques.

COMBIEN PAIERONS-NOUS ?

Après plus de cent ans de services continus, les quatre vieilles contributions directes sont bien près d'avoir vécu. Cet article permettra à nos lecteurs de voir ce qu'ils auront à verser sous le régime fiscal de M. Caillaux et de comparer le nouveau système français à ceux en vigueur dans les pays voisins ✂ ✂ ✂ ✂ ✂



CE n'est pas d'hier qu'on parla d'impôt sur le revenu, mais, jusqu'à cette année, cela n'était qu'un sujet de conversation : c'est-à-dire qu'on en parlait toujours et qu'on n'y pensait jamais. Quelques systèmes avaient même été échafaudés auxquels leurs auteurs n'attachaient qu'une importance toute rituelle. Seulement, à force de pro-

mettre au peuple cette réforme, on a fini par la rendre inévitable. Et M. Caillaux, ministre des Finances, vient de déposer un projet motivé d'impôt sur le revenu.

Il s'agit donc de répartir plus équitablement les charges des contribuables, de soulager les pauvres gens en demandant aux riches un concours plus effectif et mieux proportionné aux avantages dont ils jouissent. Qui donc oserait s'en plaindre ?

Personne, certes, à condition qu'un vieux système fiscal qui avait des défauts ne soit remplacé que par un système meilleur, plus souple et plus juste. Et les avis sont très partagés sur ce que les uns appellent une réforme démocratique aussi capitale qu'indispensable, les autres une prime de rééligibilité. M. Pelletan, tout souriant et heureux, dit que ça va aller tout seul, cependant que M. Jules Roche se lamente et prédit la prochaine banqueroute.

Qui a raison? Seule l'expérience nous le dira et les deux camps, chacun de son côté, font valoir des arguments impressionnants.

Ce qu'il y a de sûr, c'est que ce n'est pas une petite affaire de jeter bas en un clin d'œil tout un régime financier, laborieusement monté, ajusté, rodé au cours de longues années, pour le remplacer tout d'un coup par un système basé sur des prévisions théoriques, aussi soigneusement calculées que possible, cela n'est pas douteux, mais sujettes à caution comme toutes les conclusions *à priori*, comme tout ce que l'homme fonde sans le secours de l'expérience. On répond : nous l'avons pour nous, l'expérience, celle des pays qui nous entourent, Allemagne, Angleterre, Italie, etc.

LES RECETTES ACTUELLES DE LA FRANCE

De ces vieilles contributions que nos pères et nous avons tant de fois maudites dans leur complication et que nous regretterons peut-être demain, voici le revenu que la France tirait :

Budget de l'Etat :

Contribution foncière sur la propriété non-bâtie	105.699.806
Contribution foncière sur la propriété bâtie	92.784.986
Personnelle et mobilière.	103.139.410
Portes et fenêtres	66.916.198
Patentes.	140.206.201
Frais de recouvrement	1.095.000

Budgets départementaux :

Centimes additionnels.	217.308.700
--------------------------------	-------------

Budgets communaux :

Centimes additionnels.	249.459.600
	<u>976.609.901</u>

Selon les partisans de la réforme, elles ne répondent plus aux conditions de la vie moderne.

Ces contributions sont supprimées. Ceux qui les voudraient maintenir rappellent

qu'elles s'étaient prêtées à toutes les circonstances les plus pénibles, les plus difficiles de l'histoire de France, pendant tout le dix-neuvième siècle, avec une étonnante élasticité, qu'elles nous donnaient aisément neuf cent soixante dix-sept millions sur lesquels le nouveau projet souffle avec désinvolture.

Evidemment, c'est un milliard à remplacer. Voici le grain de sel qu'on prétend lui poser sur la queue. Le nouvel impôt sur le revenu est fait en réalité de deux impôts superposés : l'un partage les revenus de toutes sortes en sept catégories diversement imposées. Quand ce premier impôt a été appliqué à toutes les catégories de revenus imposables touchés par un même contribuable, on totalise ces divers revenus, y compris ceux-là qui n'avaient rien payé, comme inférieurs aux minima fixés, et, sur l'ensemble, sur ce revenu *global*, selon la langue barbare couramment employée au Palais-Bourbon, on prélève une somme complémentaire fixée par le tableau II. Nous donnons, au cours de cet article, un tableau clair et complet qui permettra à nos lecteurs de déterminer le quantum futur de leurs contributions, au cas où le projet Caillaux prendrait force de loi.

Après une attentive lecture de ce tableau, certain joyeux compère s'écriait avec une aimable familiarité :

— Eh bien, mon ...ami, qu'est-ce qu'ils prennent pour leur rhume, les rentiers!

Très évidemment, mais il se peut que ce soit plus juste. Ceux qui ne possèdent que de la rente française ont la vive satisfaction d'apprendre que leur coupon n'est pas imposé et qu'ils en toucheront le montant intégral « afin de conserver aux rentes françaises un marché large et libre ». Seulement, si le coupon n'est pas imposé, le rentier l'est, lui, et le bienfait qu'il reçoit de la main droite, il lui faut le rendre de la main gauche, sous forme d'impôt sur les arrérages. Ne l'en plaignons pas. Il faut bien payer quelque chose et ce 4 0/0 n'est pas exorbitant. Quant aux autres valeurs nominatives elles payent 6 0/0; les valeurs au porteur, françaises et étrangères, payent 11 0/0, ce qui n'est pas vilain.

Le projet comporte, selon l'expression de M. Caillaux, de larges exemptions à la base. C'est ainsi qu'un honnête rond-de-cuir profitera en paix d'une retraite de 1.250 francs, qu'un travailleur (employé ou ouvrier) gagnant 2.500 francs ne paiera rien. Bravo! Cependant, remarquons qu'un commerçant, un ouvrier, un employé, devenus vieux et

Combien paierons-nous ?



CEUX QUI NE PAYAIENT RIEN

L'ouvrier et le domestique gagnant moins de 2.500 francs, continueront à ne rien payer. L'ouvrier gagnant 3.000 francs, qui pouvait s'exonérer, grâce à un petit loyer, paiera à présent 15 francs. L'employé à 3.000 francs se trouvera à peu près dans la même situation qu'autrefois.

s'étant privés toute leur vie pour assurer à leurs vieux jours une pauvre rente de 1.800 francs, se verront contraints de verser 72 francs par an au fisc, soit 6 francs par mois sur 150 francs ! Quand on était imposé d'après le montant de son loyer, ces gens-là, se logeant à 400 francs, échappaient à l'impôt. Désormais, s'ils veulent rattraper ces 72 francs, il leur faudra se loger à 320 francs et, au lieu de leurs deux pièces claires, ils n'auront plus, avec une entrée et un cabinet noir, qu'une pièce où il faudra

coucher, vivre, cuisiner et manger. Peut-être y aura-t-il lieu de considérer ces cas spéciaux.

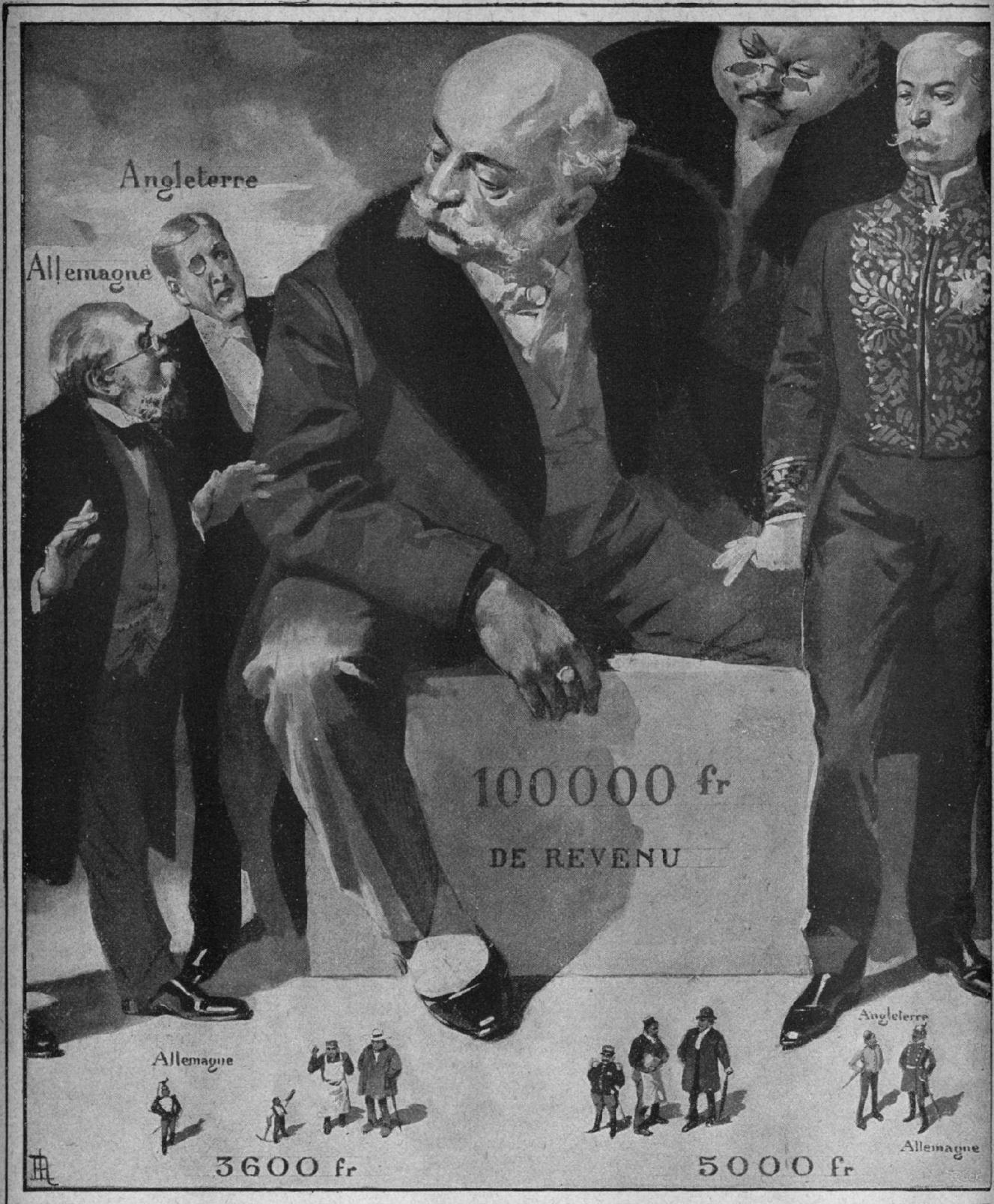
D'autre part, un petit propriétaire foncier cultivant lui-même sa terre et en tirant, je suppose, 3.000 francs, paiera d'une part un impôt sur la valeur locative de sa terre, mettons 4 0/0 sur 800 francs, soit 32 francs, plus 3 fr. 50 0/0 sur les 4/5 du reste, 61 fr. 60, en tout 93 fr. 60. C'est lourd pour un travailleur qui nourrit une grande famille et dépend des caprices de la terre et du ciel.



OÙ LE NOUVEL IMPÔT AMÈNE QUELQUES PERTURBATIONS

Le sous-chef de bureau (3.600 francs) est dispensé de moitié, il ne paiera que 33 francs au lieu de 65. Le petit rentier ne voit pas sa situation se modifier. Il n'en est pas de même du chef de bureau (8.000 francs), il paiera 215 francs au lieu de 125, ni du rentier de rente française qui paiera 370 francs au lieu de 125.

Les Grands Faits



UN TABLEAU ANIMÉ DE L'IMPÔT SUR LE REVENU TEL QU'IL FONCTIONNE

Le tableau d'ensemble exécuté par l'artiste sur des données scrupuleusement exactes permettra en Allemagne et selon le projet Caillaux. Chacun des personnages est plus ou moins grand, en qu'un Anglais et qu'un Allemand, parce qu'en Angleterre et en Allemagne, le fisc ne considère ou un rentier. Le projet français fait au contraire, cette distinction. Ceci établi, voici la légende rien, l'Allemand paie 85 francs; le travailleur français paierait 35 francs, le commerçant 126 francs, 185 francs, rentier 260 francs; Anglais 107 fr. 50; Allemand 110 francs. — Revenu de 15.000 francs 765 francs, travailleur 615 francs. — Revenu de 60.000 francs : travailleur français 3.725 francs, Revenu de 100.000 francs (page de gauche) : Allemand 4.800 francs; Anglais 5.000 francs; rentier français sont des moyennes. On suppose

Combien paierons-nous ?

60000 fr DE REVENU



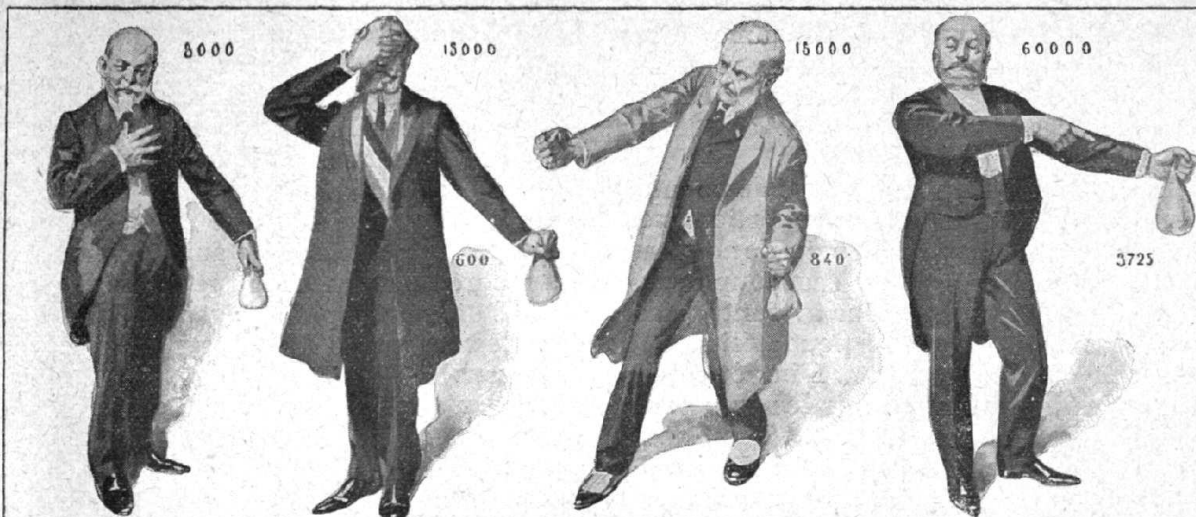
EN ANGLETERRE ET EN ALLEMAGNE ET TEL QU'IL FONCTIONNERAIT EN FRANCE

au lecteur de se rendre compte des exigences comparatives de l'impôt sur le revenu en Angleterre, proportion de l'impôt qu'il a, ou aurait à payer. On remarquera que chaque groupe ne comporte que le revenu en lui-même, sans distinguer si le contribuable est un travailleur, un commerçant explicative de chaque groupe : à gauche du dessin, revenu de 3.600 francs : l'Anglais ne paie le rentier 183 francs. — Revenu de 5 000 francs : travailleur français, 85 francs, commerçant, (page de droite) : Allemand 432 francs; Anglais 592 fr. 50; rentier français 990 francs, commerçant 4.100 francs, rentier 5.000 francs; Anglais, 3.000 francs; Allemand, 2.304 francs. — français 8.550 francs, commerçant 7.050, travailleur 6.475 francs. Les prix à payer par le rentier qu'il possède diverses sortes de valeurs.

PROJET CAILLAUX D'IMPOT GÉNÉRAL ET PROGRESSIF SUR LE REVENU

I. IMPOT PRINCIPAL Perçu sur chaque revenu séparément.		II. IMPOT COMPLÉMENTAIRE GLOBAL Sur l'ensemble des revenus.	
TAUX	CATÉGORIES IMPOSABLES	REVENUS	IMPÔTS
4 0/0	1 ^o Revenus des <i>propriétés bâties</i> .	5.000 à 5.500 fr.....	10 fr.
	2 ^o Revenus des <i>propriétés non bâties</i> . Ces deux sortes de revenus seront évalués d'après la valeur locative. Ils ne seront imposés que sur les 4/5 de cette valeur.	5.501 à 6.000 fr.....	15 fr.
	3 ^o Revenus des <i>capitaux mobiliers</i> . Dividendes, intérêts, arrérages et tous autres produits des actions, parts de fondateurs, commandites, obligations, rentes, créances hypothécaires privilégiées et chirographaires, dépôts de fonds à vue, ou à échéances fixes et cautionnements. EXEMPTIONS. — Les intérêts de dépôts aux caisses d'épargne. Les <i>propriétaires fonciers exploitant pour leur compte</i> et sans autres ressources, ont remise de un, deux, ou trois cinquièmes de leur cote, selon que le revenu imposable ne dépasse pas 500, 400 ou 300 francs. SUPPLÉMENTS. — La rente française exceptée, toutes les <i>valeurs françaises nominatives</i> , industrielles ou autres, paient un droit de timbre de 2 0/0, soit en tout 6 0/0. Toutes <i>valeurs françaises au porteur</i> paient en outre un impôt de 5 0/0. Quant aux <i>valeurs étrangères</i> , elles paient le même taux que les <i>valeurs françaises au porteur</i> , mais sous des rubriques différentes.	6.001 à 6.500 fr.....	22 fr.
3 1/2 0/0	4 ^o Bénéfices des <i>professions commerciales et industrielles</i> .	6.501 à 7.000 fr.....	30 fr.
	5 ^o Bénéfices des <i>exploitations agricoles</i> . Ces derniers ne paient pas d'impôt si les 4/5 de leur évaluation sont inférieurs à 1.250 francs.	7.001 à 7.500 fr.....	40 fr.
3 0/0	6 ^o Traitements des <i>employés</i> et salaires des <i>ouvriers</i> . Sur états fournis à chaque mois de janvier par les patrons. Depuis 1.200 francs dans les communes au-dessous de 3.000 habitants. 1.500 francs de 3.000 à 10.000 habitants 1.750 — — 10.000 à 50.000 — 2.000 — — 50.000 et au-dessus. A partir de 2.500 francs pour Paris. <i>Pensions et rentes viagères</i> au-dessus de 1.200 francs. Les revenus inférieurs à ces sommes sont exempts d'impôts.	7.501 à 8.000 fr.....	50 fr.
	7 ^o Bénéfices des <i>professions libérales</i> . Selon la même échelle que dans la précédente catégorie.	8.001 à 8.500 fr.....	60 fr.
			8.501 à 9.000 fr.....
		9.001 à 9.500 fr.....	90 fr.
		9.501 à 10.000 fr.....	110 fr.
		10.001 à 11.000 fr.....	130 fr.
		11.001 à 12.000 fr.....	150 fr.
		12.001 à 13.000 fr.....	180 fr.
		13.001 à 14.000 fr.....	210 fr.
		14.001 à 15.000 fr.....	240 fr.
		15.001 à 16.000 fr.....	275 fr.
		16.001 à 18.000 fr.....	325 fr.
		18.001 à 20.000 fr.....	380 fr.
		20.001 à 22.000 fr.....	440 fr.
		22.001 à 24.000 fr.....	515 fr.
		24.001 à 27.000 fr.....	610 fr.
		27.001 à 30.000 fr.....	725 fr.
		30.001 à 33.000 fr.....	850 fr.
		33.001 à 36.000 fr.....	980 fr.
		36.001 à 39.000 fr.....	1.130 fr.
		39.001 à 42.000 fr.....	1.260 fr.
		42.001 à 46.000 fr.....	1.420 fr.
		46.001 à 50.000 fr.....	1.600 fr.
		50.001 à 55.000 fr.....	1.800 fr.
		55.001 à 60.000 fr.....	2.050 fr.
		60.001 à 70.000 fr.....	2.300 fr.
		70.001 à 80.000 fr.....	2.700 fr.
		80.001 à 90.000 fr.....	3.150 fr.
		90.001 à 100.000 fr.....	3.550 fr.
		Au-dessus de 100.000 francs, l'impôt complémentaire est de 4 0/0 et ne progresse plus.	
OBSERVATIONS			
Les mines seront assujetties à une redevance proportionnelle à leur rendement. Ce tableau ne nous représente que la part de l'État. Un projet de loi subséquent fixera les procédés de remplacement des centimes additionnels qui représentent actuellement la part du département et celle de la commune. Soit un 2 ^e impôt supplémentaire.			

EXEMPTION TOTALE : Les *ambassadeurs* et autres *agents diplomatiques* et *consulaires*.



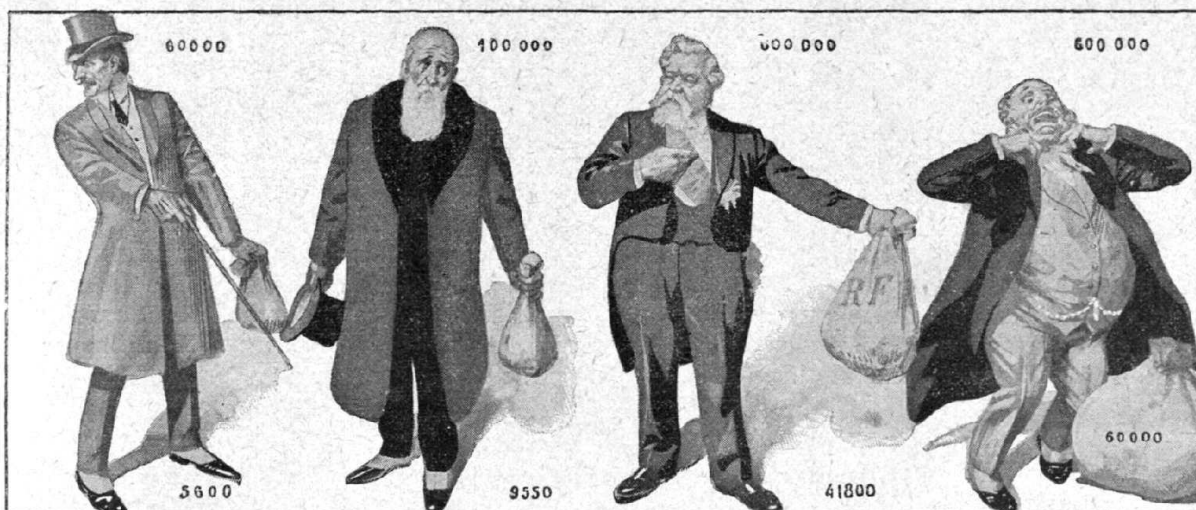
LA DIFFÉRENCE S'ACCENTUE

Après le rentier, porteur de fonds autres que la rente française, et dont la situation est plutôt améliorée, nous arrivons à des différences remarquables. Le travailleur qui gagnera 15.000 francs (montant de l'indemnité parlementaire, laquelle échapperait, selon certaines opinions, à l'impôt sur le revenu), paiera 600 francs au lieu de 315. Le rentier de 15.000 francs paiera 840 francs au lieu de 315. Le citoyen gagnant par son travail 60.000 francs (traitement d'un ministre) paiera 3.725 francs au lieu de 1.420.

Seulement, retrouvera-t-on les 977 millions indispensables? Appuyé sur ses calculs, M. Caillaux l'affirme; mais ses adversaires rappellent que les prévisions mathématiques les mieux établies n'aboutissent souvent qu'à des déceptions. Ainsi, selon M. Jules Roche, le projet de 1884 sur l'instruction primaire avait été évalué à 43 millions en plein exercice. Les calculs avaient été faits et refaits: c'était la certi-

tude. Or, aujourd'hui, cela représente 115 millions! Les exemples sont innombrables.

On prétend exempter les petits revenus, toucher les faibles, peser sur les forts. C'est juste. Mais c'est un axiome en finances que les impôts se répercutent et qu'on frappe rarement ceux-là qu'on veut frapper, chacun se déchargeant sur plus faible que soi. Quand, à Paris, on a supprimé les droits d'entrée sur les boissons hygiéni-



LA DIFFÉRENCE S'ACCENTUE (suite)

Le rentier de 60.000 fr. paiera 5.600 fr. au lieu de 4.720. Si sa rente s'élève à 100.000 fr., il paiera 9.550 fr. au lieu de 7.705. Si le Président de la République est touché par la nouvelle loi, il devra payer, par suite de son traitement de 600.000 fr., 41.800 fr. au lieu de 5.800. Enfin, un rentier de 600.000 fr. devra donner à son tour à l'Etat une rente de 60.000 fr. au lieu de 38.000.

ques pour dégrever les pauvres, et qu'il s'est agi de récupérer les sommes ainsi perdues pour l'octroi, on a frappé d'une taxe de remplacement les propriétaires d'immeubles et on s'est écrié : « Enfin, ils vont payer, les propriétaires ! »

Aussitôt, les propriétaires d'augmenter leurs loyers hors de toute proportion avec la taxe qui les atteignait. Et voici de nouveau les locataires payant d'un seul coup beaucoup plus cher que ne leur avaient jamais coûté les boissons. On ne peut atteindre le plus souvent que les petits. L'impôt est un singulier filet qui laisse fuir les gros poissons et ne garde que le fretin. Il est donc fort possible que le gros capital s'évade d'une façon ou d'une autre ce qui renverserait toutes les prévisions de M. Caillaux. Sans doute a-t-il pris ses précautions ?

En France, ceux qui ont plus d'un million de capital ne possèdent guère qu'un cinquième de la fortune foncière et mobilière du pays. Le reste (4/5) est aux mains de ceux qui possèdent moins d'un million. De ces 4/5, la plus forte part est à des gens qui n'ont pas 500.000 francs. De cette part encore, les 2/3 reviennent à des gens qui n'ont même pas 50.000 francs de capital.

Ainsi la fortune de la France, fortune extrêmement divisée, est aux mains des petits rentiers à 2.000 francs de rente et moins. C'est sur ceux-là qu'on peut craindre de voir l'impôt peser lourdement. Quant aux millionnaires et aux multi-millionnaires, lesquels d'ailleurs sont beaucoup moins nombreux qu'on ne croit (1/5 au plus de la fortune de la France), on ne les tient pas encore et il y aura du tirage.

L'impôt sur le revenu existe en effet en Angleterre sous le nom *d'income-tax*. Mais c'est un impôt extraordinaire, qu'on n'établit chaque année que pour un an et qui est destiné à couvrir les dépenses de guerre.

Les Anglais sont quelquefois restés quelque dix ans sans payer l'*income-tax* dont le taux varie d'ailleurs d'une année à l'autre. Dans ces cinq dernières années il a varié entre 4, 5 et 6 0/0 à cause de la guerre des

Boërs. Mais il est parfois descendu jusqu'à 0,83 0/0 quand il n'a pas été totalement supprimé.

En Allemagne, l'impôt sur le revenu fonctionne à merveille, il faut le reconnaître. Mais les Allemands sont un peuple autrement discipliné que le nôtre.

On décide chaque année le pourcentage que chaque contribuable aura à verser. Il est progressif. D'une façon générale, il varie de 0,66 0/0 sur les petits revenus à partir de 1.080 francs, jusqu'à 4 0/0 sur les revenus au-dessus de 125.000 francs.

Mais n'oublions pas que, selon Adam Smith, le père de l'économie politique, la première qualité d'un impôt, c'est d'être ancien. Car le peuple y est accoutumé et paie presque machinalement. Aussi ne faut-il toucher à un système d'impôts qu'avec les plus grandes précautions.

A ce compte-là, dira-t-on, il n'y aurait jamais de réforme possible et l'on croupirait dans la routine. Evidemment et nous présentons seulement ici les arguments des adversaires du projet, confiants en nos représentants pour nous établir un impôt pratique.

Il ne faudrait pas qu'il suffît à un contrôleur des finances de taxer un commerçant d'une façon abusive pour mettre le malheureux dans la douloureuse alternative de payer ce qu'il ne devrait pas ou de montrer ses livres à l'appui de sa réclamation et de révéler ainsi la valeur exacte de son crédit.

Et puis, il y a des gens qui ne seront jamais contents. Un ouvrier que je connais, gagnant 3.000 francs, était exonéré de toute taxe par son loyer de 400 francs ; il va maintenant payer 15 francs. Son frère, petit employé à 2.400 francs, va continuer à ne rien payer et l'ouvrier a eu ce mot admirable :

— Comment, faut que je paie ? Alors, c'est injuste, votre sale impôt. Et mon frère, *qu'est un bourgeois* (!) ne paie pas. Vous appelez ça une réforme démocratique ? Ah ! la la ! C'est toujours l'ouvrier qui trinque.





SUPLANTÉ I

Quand celui-ci revint, armé de l'agrément paternel, pour présenter sa demande, il se trouva supplanté, et par qui ?... (page 362, col. 2).

LE MAJORAT

Roman inédit par

M a r i e - A n n e d e B O V E T

Nous commençons dans ce numéro la publication d'un nouveau roman que Madame Marie-Anne de Bovet, l'une des romancières les plus appréciées du public, a écrit spécialement à l'intention des lecteurs de "Je Sais Tout". L'intrigue émouvante et mystérieuse ainsi que la couleur locale, curieusement observée, du pays dans lequel se déroule l'action de cette œuvre nouvelle, rencontreront certainement auprès de nos lecteurs, l'accueil le plus favorable. ✻ ✻ ✻ ✻ ✻ ✻

CHAPITRE I

Le *Rynek Glowny*, la Grand'Place de Cracovie, est bien le cœur de la vieille capitale des Jagellons, comme il en est le centre topographique. Chaque jour, vers cinq heures, quand toutes affaires cessent en cette ville engourdie dans son indolence slave, se peuple et s'anime l'immense quadrilatère au milieu duquel les *Sukiennice* — l'ancienne halle aux draps — érigent sur une double rangée d'arcades ogivales leur curieuse structure, partie gothique, partie Renaissance, avec auprès la très antique petite chapelle Saint-Adalbert, au porche de laquelle se tordent les pampres d'un ché-

vrefeuille, puis le haut beffroi de briques du xv^e siècle, qu'une municipalité béotienne a déshonoré, en le contrebutant d'un abominable corps de garde.

Sur les larges trottoirs au long desquels des magasins élégants occupent le rez-de-chaussée des palais de la noblesse, ainsi embourgeoisés par le malheur des temps, c'est une cohue de flâneurs. Avocats — infiniment nombreux en ce pays aussi chicanier que la Basse-Normandie — qui ont quitté leur chancellerie, magistrats sortis du Palais, fonctionnaires libérés du *Starostwo*, — la préfecture — et des bureaux de finance, professeurs ayant fini leurs cours à l'Université ou dans les gymnases, propriétaires

des environs, venus pour prendre l'air de la ville et que rien ne presse de rentrer au *diwór*. Des juifs se faufilent à travers les groupes, juifs riches, de quoi témoignent la barbe soignée, que surplombe le nez en banane, la propreté de la longue lévite noire, le haut de forme à longs poils et larges bords, sous lequel sont relevées les boucles tirebouchonnées qu'à domicile ils laissent rituellement pendre de dessous la calotte vissée au sommet du crâne tondu ras. L'œil luisant, toujours aux aguets, ils sont en quête perpétuelle du renseignement utile à surprendre, de la bonne affaire à amorcer. Beaucoup d'officiers, fluets et blonds, en capote marron, bleue, verte, colletée et passepoilée de groseille, de chamois, de vert-chou, de jonquille ou d'amarante, battant leurs éperons du bout du sabre à lourde dragonne et ceinturon or et noir, les couleurs impériales. Ils regardent les femmes, gracieuses, coquettes, bien attifées, à la mode de Vienne ou de Varsovie.

Des coups de chapeaux continuels, des mains gantées de blanc se portant automatiquement au képi, des sourires échangés, des signes d'intelligence, des propos au passage. On se retrouve et on jase dans les confiseries, où on lit les journaux, où on regarde l'*Illustration*, la *Tygodnie*, *Illustrowany*, l'*Illustrirte Zeitung*, trois langues ici étant presque également usitées. On y reste une heure devant le verre de thé au citron, la tasse de chocolat à la crème ou le « café blanc », voire un simple soda pour ses dix kreutzers. On se bourre de gâteaux et de sucreries, dont sont friands les Polonais des deux sexes et de tout âge, sans crainte de gâter le repas du soir, qui sera tardif et sommaire.

Pour des motifs jamais éclaircis, deux des côtés de la place sont délaissés, l'animation se concentrant sur la ligne A-B, du coin de Slawkowska, où se voit encore, accrochée au mur, l'énorme chaîne qui naguère servait à barrer la rue, à celui de Florianska, proche la majestueuse église Sainte-Marie, aux toits de bronze vert.

Aussi, quoique moindrement, sur celle en retour d'équerre qui va de chez Hawelka, le marchand de « délicatesses », — comestibles, fruits et primeurs — où le soir, au sortir du théâtre, du concert ou du cirque, on soupera sur des tables de marbre, avec des serviettes en papier — jusqu'au beau palais Potocki, modèle parfait de ceux de Florence du plus pur seizième, avec son

tée de son toit, les têtes de bélier faisant cariatides à l'entablement du premier étage. Et, hors les fiacres qui stationnent, ainsi que les commissionnaires en ample culotte bleue et veste écarlate à boutons de cuivre, vide demeure le centre du Rynek, où, parmi le pavé raboteux, se voit la dalle blanche, aux jours de fête encadrée de feuillage, marquant la place de laquelle, lors de la grande insurrection, Kosziusko harangua le peuple.

Chez Rudolphi, la *zuckierna* la mieux fréquentée, quotidiennement à la même heure et à la même place, s'assied le conseiller Bogdanowicz qui, avec sa petite tête chauve emmanchée d'un long cou osseux, semble une cigogne déplumée. Aujourd'hui, il a pour compagnon de bavardage un officier supérieur de cavalerie, bel homme congestionné un peu dans le collet grenat de la *ulanka* étriquée, bleu ciel, une petite frange d'or au bas du dos, qui sangle sa corpulence, les manches trop courtes découvrant le linge, selon l'élégance militaire autrichienne. Nouveau venu dans la garnison, le major ne saurait mieux s'adresser, pour prendre langue, qu'à cette gazette vivante de toute la Galicie qu'est le vieux magistrat. De leur embrasure de fenêtre, ils voient passer et repasser tout Cracovie en ce clair après-midi de mars dont le soleil rouge et froid fait luire le pavé humide de la neige à peine fondue, laissant de blanches traînées encore sur les toitures. Ils causent en allemand, car le major est Viennois et ne parle que péniblement le polonais, ce idiome diabolique.

Un salut à voix très haute derrière eux les fait se retourner.

« Bonjour, Stasz ⁽¹⁾. »

— Bonjour, Ludomil.

Celui qui vient d'interpeller le conseiller Bogdanowicz n'est point pour passer inaperçu où qu'il soit. La haute et athlétique stature, la brosse rude et drue des cheveux grisonnants, descendant bas sur le large front bossué que barre un pli volontaire entre les épais sourcils broussailleux, la moustache d'un fauve encore ardent, taillée en longues pointes à l'ancienne mode slave, — si longues que parfois il les relevait derrière ses oreilles — la forte mâchoire de loup, l'œil gris très perçant, au regard d'une fermeté et d'un éclat malaisément soutenables, les traits, beaux en somme, frappés au sceau d'une énergie

(1) Diminutif usuel de Stanislas. Prononcez : *Stach*.

peu commune, il serait remarqué sans même la particularité du costume national dont il est revêtu : le pantalon bouffant dans les bottes, la redingote cintrée à la taille, s'évasant en jupe ; des brandebourgs de soie noire sur le drap gris élargissent encore l'ample poitrine, le col fermé par un gros bouton de malachite autour d'une encolure de taureau. Fantaisie rare aujourd'hui, mais qui avait encore d'assez nombreux adeptes, voici quelque vingt ans, époque à laquelle commence cette très véritable histoire.

Pas davantage, pour le dénoter de noble race, n'est-il besoin de la massive chevalière armoriée qui brille à l'une des fortes mains musculeuses, très blanches, mais velues de poils roux. L'allure haute, le verbe sonore, autoritaire sous la politesse du son, cette assurance qui n'est pas de l'outrecuidance, cet air de fierté où n'entre rien d'insolent, un grain pourtant de condescendance dans sa courtoisie, tout dit derrière lui un long passé de puissance et de fortune. Comme il restait en colloque avec le conseiller, celui-ci ayant fait un geste de présentation, selon l'usage, l'officier et lui se nommèrent l'un à l'autre.

« Koszowski. »

— Von Stahl.

Les deux noms jetés simultanément avec un brusque rassemblement de talons, le droit frappant fortement contre le gauche. On se rassit, on s'offrit des cigarettes.

Quelques banalités échangées entre eux trois, l'ami du conseiller engagea avec celui-ci une conversation roulant sur des questions de chicane, au cours de laquelle le major perçut qu'un avocat marron et brasseur d'affaires véreuses dénommé Dobosz, avait causé quelque dommage à ce colérique gentilhomme. Mais il se détourna de l'entretien, d'abord par discrétion, et aussi à cause que celle-ci ne l'intéressait nullement, d'autant moins qu'une extrêmement jolie personne, d'allure quelque peu provoquante, venait de s'asseoir à la table voisine. Or, le major Von Stahl était célibataire et joyeux vivant. Un de ses jeunes subordonnés cependant, survenu quelques minutes plus tard, par l'effet évident d'un rendez-vous pris, ayant accaparé l'attention de la dame, il détourna la tête avec un léger soupir, passa mélancoliquement la main sur son occiput en voie de se dégarnir, et se comanda un punch à l'ananas.

La consultation juridique était finie. Au bout d'un instant, la silhouette herculéenne, grandie et élargie encore par le bonnet

d'astrakan et la pelisse de vison, s'éloignait dans la direction du monument de Mickiewicz, du pas ferme et comme agressif de qui marche à l'assaut.

« Il fait songer, dit l'officier au magistrat, à vos anciens szlacheic⁽¹⁾ quand ils pourfendaient à grands coups d'estoc les chevaliers teutoniques, au temps de la reine Hedwige.

— Les Koszowski, en effet, sont de souche très antique et vaillante. Ils comptent parmi leurs aïeux des palatins, des castellans, des porte-bannière, des grands-maréchaux, des hetmans de camp et de campagne. Leur nom se rencontre à chaque ligne de notre histoire et, dans les Diètes tenues à cheval et en armes sous les murs de Varsovie, plus d'un, par son *liberum veto*, a fait échec au Sénat et à la Couronne.

— Oui, oui, l'ingénieuse constitution qui rendait impossible tout gouvernement dans le royaume de Pologne....

« C'est vieux tout cela, grommela-t-il, et que faire ?.... »

LES FRÈRES ENNEMIS.

Le baron Von Stahl sourit. Il connaissait cette locution de terroir par laquelle l'insouciance slave se tire de tout ce qui la trouble.

— Koszowski ? reprit-il, en cherchant dans sa mémoire.... Comme premier lieutenant, voici une vingtaine d'années, j'ai servi quelque temps au 4^e uhlands, prince de Schwartzenberg, à Tarnow, et j'y ai connu un officier de réserve de ce nom. Gentil garçon, mais mauvais cavalier et aussi petit que celui-ci est grand.

— C'était son frère Wladislas.

— Il avait ses terres auprès de Jaslo. Je suis allé chasser chez lui.... Une jolie femme, du Tokay de première marque et quantité de perdreaux.

— Celui-ci est l'ainé, le comte Ludomil. Son domaine est sur le Donnaïetz, vers la montagne. Dix mille arpents pour le moins, dont moitié de forêts qui ont près de cent ans. C'est rare dans notre pays dévoré par les hypothèques, où les plus riches propriétaires coupent à blanc, avec une imprévoyance qui bientôt aura tout déboisé. Biens de majorat. Le comte Wladislas a quelque fortune, mais par son mariage.

(1) Chevalier polonais. Prononcez : *schlochsitz*.

— J'avais entendu parler, alors... voici que cela me revient... d'une haine féroce divisant les deux frères. Histoire de femme, je présume.

— Précisément. Mais pas telle que sans doute vous l'imaginez. Je la connais bien. J'ai été camarade de Ludek à l'Université, où il a fait, sans les finir, des études détestables.

— Il n'a pas, en effet, la mine d'un rat de bibliothèque.

— Son cadet, au contraire, est d'esprit ouvert et cultivé. Jamais entre eux n'avait existé de sympathie. Ce colosse nourrissait un profond dédain pour le petit bout d'homme gringalet que vous avez connu. Il l'avait surnommé « Lokietek », en souvenir de notre roi Wladislas le Nain. Quoiqu'il n'y ait rien de déshonorant à être de faible stature, celui-ci en était blessé. Il reposait par des railleries sur certaines ignorances de son aîné, lequel, en outre des langues étrangères, que tous nous savons plus ou moins, n'était guère instruit qu'à l'équitation, aux armes et à la chasse, à la culture des terres et à l'exploitation des bois. Une tête de fer d'ailleurs. Leur père étant rongé de goutte, tout jeune, il avait pris le gouvernement du bien, qu'il menait à la baguette. Wladislas ne s'occupait que de musique et il faisait des vers.

— L'eau et le feu, remarqua ingénieusement le major.

— Dont l'évènement allait faire Étéocle et Polynice.

Un léger écarquillement des gros yeux bleus du baron Von Stahl montra qu'on peut-être un officier distingué dans la cavalerie autrichienne sans posséder ses tragiques grecs. Frisant du bout des doigts sa belle moustache couleur de blé mûr, il attendit que vint l'éclairer la suite de l'histoire.

« Voici, reprit le conseiller, comment éclata l'orage. Au cours d'une visite de famille dans le grand-duché de Posen, Ludomil s'éprit d'une petite cousine, qui, sans doute parce qu'elle était frêle et menue, avait fasciné ce géant. La dot était assez ronde, mais lui, héritier d'un des plus riches majorats de Galicie, et vu l'état de santé du vieux comte Zygmunt, avec succession vraisemblablement prochaine, il constituait un très beau parti. Superbe garçon en outre, voici une trentaine d'années, et peu accoutumé à trouver des cruelles. Il fit sa cour, accueillie de la meilleure grâce. Restait seulement à dire la parole

définitive, quand une affaire urgente le rappela à Chlybów, — c'est le nom de la terre patrimoniale. Pendant son absence, que prolongèrent des complications, le comte Wladislas, venant de Berlin, où il avait suivi des cours de philosophie, s'arrêta chez leurs parents de Duché....

— Diable!... Je vois... la jeune personne aimait la musique.

— Comment cela arriva-t-il? Vengeance de « Lokietek » se payant ainsi des ironies fraternelles? Le petit dieu malin fut-il seul coupable? Bref, quand Ludomil revint, armé de l'agrément paternel pour présenter sa demande, il se trouva supplanté, et par qui? Par ce pygmée, cette femmelette, ce songe-creux toujours le nez dans les livres, ainsi qu'un juif savant... A tort ou à raison, il l'accusa de lui avoir sciemment coupé l'herbe sous le pied. Qui peut jamais rien affirmer? Les petits hommes souvent sont rageurs. Quant au grand Ludomil, ses colères sont terribles. Une scène d'extrême violence eut lieu entre les deux frères. L'aîné leva la main sur son cadet; si quelqu'un ne se fût interposé, il l'aurait tué peut-être. De ce jour, ils ne se sont plus approchés qu'aux funérailles de leur père, puis de leur mère, dont ils ont conduit le deuil sans même s'adresser la parole. Pour d'infimes contestations de testaments, ils se sont intenté des procès interminables. Ne se voyant jamais que de loin, aux occasions où toute la haute noblesse se rencontre, à Cracovie, à Léopol, depuis trente ans souvent les deux comtes se sont trouvés en antagonisme direct. Quand Ludomil a été élu à la Diète provinciale, comme ultra-conservateur, son adversaire était ostensiblement soutenu par Wladislas, qui fait de la politique libérale. L'aîné, ayant sur ses terres un entraînement dont les produits ont remporté certain succès jusque dans les hippodromes de Hongrie et de Bohême, le cadet, pas assez riche pour entretenir une écurie de courses, a donné son nom à celle que montait un raffineur de pétrole ambitieux de se dégraisser de son huile. Et ses couleurs ont été si heureuses que, dans sa fureur, c'est Ludomil, assure-t-on, qui aurait soudoyé le lad coupable d'avoir empoisonné le meilleur cheval de Wladislas, nommé par dérision sans doute *Wielki Brat*.

— « Grand frère »... ma connaissance du polonais va jusque-là.

— Tout cela, ce n'était que petites taquineries. De l'histoire ancienne d'ailleurs, car « Lokietek » à présent, s'est retiré du



UNE RENCONTRE MALENCONTREUSE

Un gros homme ventripotent fit, pour l'éviter, un lèle à queue si brusque qu'il glissa et s'étala de tout son poids dans le ruisseau (page 364, col. 2).

monde. Il vit paisiblement sur ce domaine que vous connaissez, absorbé dans ses études métaphysiques et des correspondances avec des littérateurs étrangers. Mais le chef de la famille a contre son cadet un grave et impardonnable grief. Deux ou trois ans après sa déconvenue matrimoniale, il avait pris femme à son tour. La comtesse Ludomil — une Tyszkowska de Samogitie — est demeurée stérile, tandis que la comtesse Wladislas donnait à son mari quatre beaux garçons. L'ainé, Zygmunt, est déjà marié et père d'un fils. Le second, tombera peut-être quelque jour sous votre coupe, monsieur le major, car il vient de recevoir sa commission de lieutenant aux dragons. Vous imaginez quelle rage dévorait Ludomil à la pensée que, faute d'un héritier de son corps, le majorat, après lui, passerait à ce frère exécré ou à un neveu non moins violemment haï, comme étant de ce double sang du traître et de l'infidèle.

— Je comprends qu'il regrettât celle-ci, interrompit Von Stahl. Lorsque je l'ai connue, c'était un vrai bouton de rose. Une fraîcheur, un éclat... et, avec cela, un petit air de candeur... Fiez-vous donc aux femmes!...

— La meilleure ne vaut pas le diable.

Bien que complètement sous la pantoufle de Mme la conseillère, excellente personne au surplus, avec ses façons « j'ordonne » de bourru bienfaisante, M. Bogdanowicz croit devoir à la dignité de sa toge d'afficher un entier dédain pour le sexe.

— Il y a des gens, reprit-il, sur qui s'acharne le destin. L'ainé des Koszowski étant devenu veuf — sans que la pauvre défunte, je présume, lui ait laissé grand regret — sitôt écoulé le délai de convenance, il a convolé avec une fort belle personne, d'excellente maison aussi, mais sans fortune, plus jeune que lui d'un bon quart de siècle. Eh bien ! il n'en a eu que deux filles, mortes au berceau. A la vérité, il est encore d'âge à n'avoir pas perdu d'espoir... Dans les cinquante-cinq ans, répondit le conseiller à une interrogation muette... Nous sommes contemporains. Pour comble de malheur, la comtesse, qui était de mine florissante, a dépéri depuis ces deux ou trois dernières années. Le chagrin qui la mine de n'avoir pas mieux rempli son devoir est pour quelque chose, assure-t-on, dans le déclin de sa santé. Car, en dépit de la grande différence d'âge et malgré que son époux ne soit point d'humeur amène, elle lui porte les sentiments les plus admiratifs. Lui-même, à la

vérité, paraît avoir fort adouci pour elle sa rudesse. Il y a du mérite, considérant le peu de succès dans l'emploi maternel de la comtesse Marie.

— C'est qu'il a encore foi dans l'avenir, sans doute; que Dieu l'assiste!...

— Au surplus, je ne les vois guère. Ils habitent à huit grandes lieues d'ici, dans un district très retiré, où ne va pas le chemin de fer. Pour la santé de la comtesse, ils passent les hivers à Nice ou bien à Abbazia, d'où, précisément, ils arrivent. Elle ne vient pour ainsi dire jamais en ville, lui très rarement. C'est aujourd'hui le soin d'un procès qui l'amène. Il a perdu au tribunal de cercle et vint en appel à ma chambre de l'*Oberlandsgericht*. Très généreux quand c'est pour donner, il n'y a pas plus serré et plus disputeur en affaires. Il ne cédera jamais une ligne de son droit et ferait dix mille florins de frais pour un litige de cinquante kreutzers. Ah ! il n'est pas commode le comte Ludomil Koszowski...

L A RENCONTRE DU PARENT PAUVRE.

Telle est la réflexion qu'assurément devaient se faire tous ceux qui se trouvaient sur son passage, dont instinctivement on s'écartait par une intuition qu'il ne ferait pas bon vraiment lui marcher sur le pied. Un gros homme ventripotent, tête ronde et barbue, l'œil faux clignotant derrière les verres de son lorgnon, la mine basse à la fois et suffisante s'étant rencontré bec à bec avec lui au tournant de la rue Saint-Jean sur le Rynek, fit, pour l'éviter, un tête à queue si brusque qu'il glissa sur une petite flaque de neige attardée en ce coin humide, et s'étala de tout son poids dans l'eau du ruisseau, à la vive hilarité des passants. C'était monsieur l'avocat et conseiller municipal Dobosz qui, sous le regard de foudroyant mépris et de terrifiante menace dardé par son fougueux adversaire, avait perdu l'équilibre avec le sang-froid. Et le lendemain, la petite gazette satirique *Bocian — La Cigogne* — représentait l'édile dans cette fâcheuse posture des quatre fers en l'air, avec, comme légende : « Il a « tellement l'habitude d'être battu, qu'à l'instar des chiens, il se vautre à terre « avant qu'on le touche. »

Dans la rue Grodzka, où nombreux sont les petits marchands juifs qui, du pas de leur porte, racolent le client, ceux qui se risquaient à lui faire des offres de service

étaient rudement remisés par un « *Spokoj!* » — la paix! — catégorique, coupant court à l'obstinée insistance. Au sortir d'une station chez son armurier cependant, il se laissa arrêter par le vieux Chaïm Himmelblau, au chapeau plat celui-là, et ses tire-bouchons collés aux oreilles, mais sans la crasse qui l'eût classé dans la plus basse catégorie de ses coréligionnaires. Et des palabres s'engagèrent au sujet de la diminution de quelques centimes par kilo pour le poisson à pêcher dans les étangs de Chlybôn.

— Qu'est-ce que ce sera de moins pour le tout-puissant monsieur le comte? gémissait Chaïm. Et moi, je suis un pauvre homme.

— Un pauvre homme qui, pas plus tard qu'hier, prêtait trois mille florins à ce mauvais sujet d'André Brzezinski.

— Le pauvre jeune monsieur avait beaucoup perdu au casino des officiers... Il fallait payer... C'était donc pour l'obliger que j'ai fait un gros sacrifice.

— Un sacrifice à vingt-cinq du cent...

— On a ses risques, éclairé monsieur le comte. La signature de monsieur le Lieutenant n'est pas bonne.

— Mais il a un beau-frère qui ne la laissera pas protester, penses-tu... en quoi d'ailleurs tu pourrais te tromper. Non, non, vieux pécheur, tu n'auras pas mon poisson, à ce prix-là. C'est assez pour toi d'avoir volé un chrétien en vingt-quatre heures. J'ai dit seize *szustek* (1). Si c'est bien, apporte-moi les arrhes à l'hôtel de Saxe, d'ici un moment. Si non, à ta volonté! Aron Hollander vient demain au *dwór* et il m'en offrira davantage. Profite de la chance de m'avoir rencontré. »

Ce dont le comte ne se vantait point, c'était d'avoir dirigé ses pas vers ces parages habituellement fréquentés par Himmelblau, afin de conclure le marché au vol si c'était possible. La Galicie est une vaste foire permanente, où à chaque tournant de rue se noue quelque affaire, les plus grands propriétaires mêmes ne se mettant point en peine de chercher à leurs produits des débouchés véritablement commerciaux.

Le gentilhomme et le marchand s'étant tapé dans la main en signe d'accord, celui-là reprit sa marche vers Jagellonska. En face de l'église Sainte-Anne, où se trouve le mausolée de Copernic, il s'arrêta devant une haute maison noire, de sévère apparence, et demeura comme hésitant s'il

(1) Valeur fictive équivalant à dix kreutzers (ofr. 20).

entrerait. Brusquement, il se décida et prit son élan, tel un bélier contre un rempart, quand une voix enrouée l'interpella.

« Eh! Ludek, que tu vas vite... Est-ce pour ne pas me reconnaître? »

Ce passant était de haute taille aussi, mais voûtée, quoique la physionomie fatiguée eût encore un air de jeunesse, les épaules maigres dans la pelisse rapée, de fourrure commune, le feutre tyrolien vert à petit plumet de crin, posé en arrière sur la nuque, à la mauvais garçon. Dans ses yeux au regard incertain, une gouaillerie passait.

« C'est toi, Taddeusz?... »

Et, sans cordialité, le Comte lui tendit deux doigts.

— Je te croyais toujours à Gorlice, dans le pétrole. Tu habites donc Cracovie à présent?

— Depuis trois mois. Je roule ma bosse au hasard des affaires. Le pétrole ne m'allait plus.

— Ou c'est toi peut-être qui n'allait plus au pétrole.

— Peut-être, acquiesça l'autre, sans se formaliser de l'ironie. Alors que faire? Je me suis mis à m'occuper de chevaux. Sale métier avec la concurrence des juifs. Ces bougres-là prennent tout le profit. Hier, à la foire de Bochnia, faute du moyen de la nourrir, j'ai dû me défaire à perte d'une paire de trotteurs que j'avais achetés à une licitation... Tiens, c'était chez Nicolas Zougorski. Nettoyé à fond, mon cher... Il n'y a pas que moi pour être ruiné.

— Sans doute, mais un gentilhomme peut au moins conserver le respect de soi-même... ne pas finir dans la peau d'un ivrogne, d'un vagabond.

— Vagabond!... c'est bientôt dit. Je ne demanderais pas mieux, je te prie de le croire, que de m'asseoir sur mon bien et regarder pousser mon blé. Ivrogne!... Celui qui a du champagne dans sa cave ne risque pas de se griser avec de la modka. Vous en avez de bonnes, messieurs les *dziedzic* (1).

Puis d'un ton sardonique au fond duquel il y avait une humilité inquiète:

— Je ne te retiens pas, dit Taddeusz... Tu es en affaires.

— J'ai tout le temps.

C'est sans contrariété que le comte semblait s'éloigner de cette maison.

Côte à côte, ils tournèrent sur les Plantations, ce beau boulevard circulaire planté d'arbres, semé de pelouses et de parterres,

(1) Littéralement : Héritier. Se dit des propriétaires terriens.

qui a remplacé les vieux remparts dont seuls subsistent la porte Saint-Florian ainsi que *le Rondel*, énorme bastion de briques à créneaux et mâchicoulis. Le comte avait offert à l'autre son étui à cigarettes, et tous deux, un moment, fumèrent en silence. C'est Taddeusz qui le rompit.

— Il y a un bon vieux proverbe : « Le sang est plus épais que l'eau. » Je me suis aperçu l'autre jour que ton frère n'est pas de cet avis.

— Tu vas chez ce coquin ?

VISION DU PASSÉ.

Le comte avait eu un sursaut de colère.

— J'y suis allé bien par hasard. J'avais fait une assez bonne affaire de chevaux de réforme des dragons à Jaslo... Cela se revend comme du pain, pour les fiacres. Content de ma journée et ayant bien gagné une petite noce, je cartonne un peu au café et j'ai la bêtise de perdre jusqu'à l'argent de mon retour. Que faire ? L'idée me vient de m'adresser à Wladislas. Me voilà parti à pied pour le dwór : ce n'est jamais qu'une lieue et demie. Mon « Lokietek » me reçoit comme un chien qu'on n'a pas appelé... Oh ! il m'a offert le thé, soyons justes, en me flanquant une dégelée de morale... et il m'a fait reconduire avec le *wózek* (1) qui allait porter la poste, lesté du prix de mon voyage en troisième. Ah ! il avait hâte de me voir filer, je t'en réponds. Le chien !... Mon père était donc le cousin germain du vôtre et je m'appelle Koszowski.

La physionomie du comte Ludomil signifiait clairement : « Nous n'en sommes pas plus fiers. » Mais il engarda son sentiment par devers lui. Le seul nom du frère implacablement détesté avait échauffé ce sang impétueux, et son visage, habituellement coloré, était passé au pourpre. Goguenard, Taddeusz reprit :

— J'ai aperçu la comtesse Agnès... Oh ! de loin... on ne m'a pas montré, tu penses. Quel déchet !... Où est sa taille à passer dans une bague ? Un paquet, mon cher, un muids....

— Tais-toi, Tadzio... Ne me parle pas de ces gens-là.

Mais l'autre se complaisait à jeter de l'huile sur le feu.

— C'est vrai qu'elle a les cheveux gris. En

bonne maman Gigogne, elle faisait sauter sur ses genoux l'aîné de ses petits-fils, un beau petit gars, ma foi...

— Ah ça ! est-ce que tu as juré de m'exaspérer ?...

L'éclat de voix du comte avait été si tonitruant, que des passants se retournèrent, non sans s'être au préalable écartés.

— Et toi, que fais-tu de ta famille ?

— Oh ! moi, je ne suis pas de ceux qui ont à se plaindre. Le Ciel me comble de ses bénédictions. Ainsi toi, Ludomil, si abondamment pourvu de tout le reste, tu soupîres après un héritier comme une fille après un amoureux, tandis que moi, qui, pour héritage, laisserai un compte en souffrance chez le boulanger, plus le souvenir de mes vertus, je suis embêté de trois garçons et d'autant de filles. Et pour comble de bonheur, Frania (1) va m'en donner un septième. Hein ! mon vieux, qu'est-ce que tu dirais de semblable aubaine ?

Le comte avait redressé encore son torse puissant et, d'un ton qu'il s'efforçait de rendre détaché :

— Je dis, répliqua-t-il, que ma femme est sur le point de me rendre père, avec l'aide de Dieu.

Un léger sifflement passa entre les lèvres de Taddeusz.

— Compliments, mon cher, et de bon cœur. C'est fâcheux que je n'aie pas su cela pour en faire la surprise à Wladzio... Il m'aurait encore mieux reçu !

Le comte avait tressailli. Il garda le silence. En lui-même montait cette prière qui, nuit et jour, le hantait : « Mon Dieu, mon Dieu, donnez-moi un fils !... »

— D'ailleurs, reprit le parent pauvre, de ce ton cyniquement blagueur dont il parlait de lui-même, j'imagine que Frania devra aller faire ses couches à l'hôpital. A peine si je me débrouille pour donner la pâtée à toute la tribu, et les dettes criardes s'accumulent. Où serons-nous dans deux mois ? A la rue probablement.

Voyant que son cousin demeurait silencieux et absorbé, il s'arrêta.

— Allons, mon cher, je ne veux pas t'encombrer plus longtemps de ma fâcheuse personne qui ne t'intéresse guère. Au revoir et bonne chance pour ton héritier.

— Qu'est-ce que tu chantes là ?... Tu ne vaux pas cher, Tadzio, c'est entendu... mais que faire ? Tu es un Koszowski. Viens

(1) Petit char à bancs.

(1) Diminutif de Française.

prendre un verre de thé quelque part et nous causerons.

Ils se trouvaient précisément devant Drobner, très rempli à cette heure d'une clientèle plus bourgeoise que les confiseries du centre. Le comte rebroussa chemin.

Et comme ils étaient au coin de la rue Karmelicka :

— Tiens, entrons ici. Chez Drobner leur satanée musique empêche de s'entendre.

Cette petite *zuckiernia* de second ordre était déserte à souhait.

— Tu n'as pas d'objections à ce que je demande un *krupnik* ? Il fait diablement aigre ce soir.

Lorsqu'il eut devant lui cette boisson incendiaire, mélange chaud de rhum, de miel et d'épices, Taddeusz Koszowski alluma une nouvelle cigarette et, renversé sur sa chaise, une flamme de bien-être lui colora les joues.

— Ah ! s'exclama-t-il, pour cesser de traîner la misère, je vendrais bien mon âme au diable.

— Tu dis, reprit le comte, que ta femme doit accoucher dans deux mois ?

— Deux mois



TADDEUSZ RENTRE CHEZ LUI.

Au bruit des pas de son mari, Mme Koszowski leva la tête, et ses yeux l'interrogèrent avec cette expression quêtueuse, anxieuse de la mère de famille, sans cesse obsédée par cette préoccupation misérable : « Apporte-t-il un peu d'argent ? » (page 368, col. 2).

juste. Pas d'erreur possible, car l'été dernier j'ai fait une longue absence dans le royaume (1). Je m'étais associé avec Lazare Abeles, un marchand de chevaux de Radom. Il fournissait les fonds et demeurait dans la coulisse. Moi, j'apportais le bagout. Que veux-tu, mon cher, on fait argent de ce qu'on a.

Et l'œil pâle du décavé, rallumé par l'alcool, se fixe sur la chevalière, ultime épave des jours meilleurs, qui porte les mêmes armoiries que celle du comte.

— Deux mois, répéta celui-ci... Ce sera en même temps que Marysia. Eh bien ! écoute, Tadzio, voici ce que je pense... Mais parlons français, sais-tu?... Inutile de raconter ses affaires à tout venant.

Quand ils se séparèrent, le cousin pauvre, sifflotant un air de chasse, regagna d'un pas vif le Rynek. Dans le magasin d'Hawelka, où il fit de considérables emplettes, l'ordre de les porter immédiatement à l'adresse désignée fut donné d'un ton impératif qu'appuyait de façon inattendue d'après sa mine, un billet de cent florins négligemment jeté sur le comptoir. Etant ensuite entré à la « spécialité » afin d'y choisir, en connaisseur, une boîte de cigares « Opéra », il se mit en devoir de rentrer chez lui.

Taddeusz arriva dans le voisinage de l'église des Dominicains. Au fond de la cour d'une maison de médiocre apparence était son pauvre logis. Dans la grande pièce où il entra, basse de plafond, peinte à la détrempe fond café au lait semé d'étoiles chocolat, deux lits jumeaux, très étroits, en tôle peinte, matelas galette et courtepointe de calicot rouge, une couple de couchettes d'enfant et un berceau d'osier constituaient la partie essentielle du mobilier, avec deux armoires et un buffet en peuplier verni, quelques sièges, un grand panier à linge, une table où, sur la toile

cirée, un vague couvert était mis. Le grand poêle de construction chauffait fortement. Au près de la lampe à pétrole, coiffée d'un abat-jour de papier vert, une femme jeune encore, qui avait dû être jolie, mais fanée, fripée, comme déteinte, les yeux fatigués, la taille alourdie par sa grossesse avancée dans un peignoir en flanelle de coton violette, raccommodait quelques nippes. Deux enfants jouaient sur un morceau de tapis; un autre dormait sur le sofa de crin. Par la porte ouverte, afin d'égaliser la chaleur, dans la chambre voisine, plus sommairement meublée encore, on voyait un grand garçon de quinze à seize ans, tout poussé en hauteur, débordant sa vareuse bleue de collégien, trop étroite, et son pantalon de gros drap gris, trop court, qui écrivait à la lumière tremblante d'une bougie coulant jaune dans un chandelier de fer-blanc sans bobèche. Une fillette très blonde surveillait gravement le samovar, tout en beurrant d'épaisses tartines de pain noir. De la cuisine venait une forte odeur de *kapusta* (1).

Au bruit des pas de son mari, Mme Kozłowska leva la tête et ses yeux l'interrogèrent avec cette expression quêtuse, anxieuse de la mère de famille sans cesse obsédée par cette préoccupation misérable :

« Apporte-t-il un peu d'argent ? »

Aussitôt Taddeusz appela :

— Wikta ! Le souper est-il prêt ?

— Tout de suite, éclairé monsieur.

La servante mal peignée et plus mal lavée encore, pieds nus en cotillon d'indienne à fleurs et tablier rose, de propreté douteuse, arriva, portant sur ses bras rouges un plateau.

MARIE-ANNE DE BOVET.

● (A suivre.)

(1) La Pologne russe

(1) Sorte de choucroute.





REPÊCHÉ MALGRÉ LUI

On réussit cependant à le tirer de l'eau et on le transporta, évanoui, à l'hôpital. (Page 370, col. 2.)

LES TRAGÉDIES DE LA RÉALITÉ

Le Charnier du Chemin-Vert

(L'Affaire Troppmann)

Le succès remporté auprès de nos lecteurs par "Le Mystère du Glandier", nous a incités à demander à notre collaborateur une série d'articles sur les causes les plus célèbres et les plus retentissantes du siècle. Le récit qu'on va lire, avec le drame angoissant et encore mystérieux qu'il évoque, mérite une place à part dans cette galerie de l'histoire



Il est des criminels-types dont les noms demeurent et servent à désigner une espèce. L'empoisonneuse de jadis, c'est la Brinvilliers; l'empoisonneuse moderne, c'est Mme Lafarge. Le dynamiteur, c'est Ravachol; le voleur-assassin, c'est Troppmann.

De celui-là, le forfait est sans pareil : « Crime atroce, horribles détails, véritable-boucherie, cynisme effrayant », ces clichés dont abusent de nos jours les manchètes de journaux deviennent ici les for-

mules nécessaires pour caractériser la tragédie sanglante qui terrifia Paris en septembre 1869.

Les préoccupations, certes, étaient ailleurs en ces derniers temps de l'Empire. La badauderie publique n'avait pas besoin de chercher de prétextes de causerie. Pour ne point sortir du domaine judiciaire, faut-il rappeler que le procès Baudin n'était alors vieux que de quelques mois, et que trois mois plus tard Victor Noir allait être tué par le prince Pierre Bonaparte? Pourtant, durant tout un trimestre, de la révélation

du crime à l'exécution du coupable, on ne parla guère à Paris que de Jean-Baptiste Troppmann, cet assassin de vingt ans qui, pour lui voler quelques billets de mille francs, avait anéanti toute une famille de huit personnes, père, mère, enfants, et avait poursuivi pendant tout un mois, avec une ténacité inouïe, l'accomplissement de son terrible projet.

L A DÉCOUVERTE DES VICTIMES

Dès la découverte des cadavres, on s'effara :

Le matin du 20 septembre, en passant au bord d'un petit champ de luzerne à Pantin, au lieu dit « le Chemin-Vert », un cultivateur de la Villette (il y avait encore des cultivateurs à la Villette et des champs de luzerne à Pantin) aperçut une traînée de sang. Il examina la terre souillée et crut remarquer des traces de cervelle... Près du sentier, un mouchoir blanc sortait à demi du sol labouré fraîchement... L'homme donne un coup de bêche : une tête d'enfant apparaît. Il court appeler la police. Elle arrive avec des pelles et des pioches. On relève le cadavre découvert par le passant. C'est celui d'un petit garçon de 6 à 8 ans. Il porte au cou trois blessures, il a été frappé par derrière, à l'improviste, semble-t-il. Il ne porte nulle trace de violences...

On creuse le champ, un autre cadavre d'enfant, puis un autre apparaissent, puis un corps de femme, puis deux enfants encore : en tout six cadavres sont trouvés : quatre garçons de 6, 8, 10 et 13 ans environ, une toute petite fille et la mère, une femme de 35 ans « bourgeoisement vêtue ». Un seul enfant porte une blessure à la main qui marque un mouvement de défense. Toutes les autres victimes ont été prises à l'improviste. Trois ont été « saignées » au cou, par derrière, à coups d'un long couteau. Trois autres ont été assommées, puis étranglées, puis défigurées. L'assassin s'est acharné avec furie sur les corps. Celui de la femme porte trente blessures, faites la plupart après la mort, causées par le premier coup.

Au milieu d'une foule horrifiée que la troupe appelée pour la maintenir contient à grand peine, on conduit les six cadavres à la Morgue. Ils y sont bientôt reconnus à leurs vêtements par un hôtelier du boulevard Denain, près de la gare du Nord. Cette femme et ces enfants sont descendus la veille chez lui, à l'*Hôtel du Chemin de fer*

du Nord et la mère a donné son nom : M^{me} Jean Kinck, de Roubaix.

Les Kinck sont connus dans cette ville et la police a vite fait d'être renseignée. Le père y était établi mécanicien et y faisait de bonnes affaires. La famille se composait de huit personnes, les six victimes découvertes, Jean Kinck, le père, et le fils aîné, Gustave, un garçon de 16 ans. Ce dernier avait quitté Roubaix depuis quelques jours. Quant au père, il était parti le mois précédent faire un voyage en Alsace.

D'Alsace, il semblait être revenu à Paris, puisque l'avant-veille de la sinistre découverte du champ de luzerne, un voyageur s'était fait inscrire, au nom de Kinck, à ce même hôtel du boulevard Denain où M^{me} Kinck avait laissé son adresse. A partir de ce moment, on perdait sa trace.

Singulière coïncidence ! Et, depuis trois jours que les journaux parlaient du « charnier du Chemin-Vert », n'était-il pas surprenant que ce mari, ce père, ne donnât pas signe de vie ?

Presque sans doute possible, c'était lui l'assassin ?

Qu'en soupçonnant Jean Kinck, on fût sur la bonne piste, c'est ce que parut tout d'abord confirmer le hasard d'une arrestation faite au Havre, le 23 septembre.

Ce jour-là, un jeune homme de 20 ans, arrivé récemment dans la ville, était sur le port abordé par un gendarme. Ses démarches pour se procurer à prix d'or un état civil, afin de pouvoir s'embarquer pour l'Amérique, avaient paru suspectes. A la vue du gendarme, il se trouble. On l'interroge, on lui demande pourquoi il cherche à dissimuler une blessure qu'il porte à la main. Le jeune homme ne répond pas, d'un bond il se jette à la mer.

Un calfat, témoin de la scène, s'élance pour le repêcher. Il n'y arrive qu'à grand peine. Le jeune homme lutte désespérément pour n'être pas sauvé. On réussit cependant à le tirer de l'eau et on le transporte, évanoui, à l'hôpital.

On profite de sa syncope pour le fouiller, et quand il revient à lui, on lui demande s'il ne se nomme pas Jean Kinck, comme semble l'indiquer les titres de propriété, valeurs et autres papiers à ce nom trouvés dans ses vêtements et ses chaussettes. A cette question, il s'évanouit encore. Puis, s'étant remis et ayant réfléchi, il fournit cette explication :

Il ne s'appelait pas Jean Kinck. Il se nommait Jean-Baptiste Troppmann. Il était mécanicien comme Jean Kinck, son ami,

comme Jean Kinck le meurtrier des siens. Les détails du crime, il ne les connaissait trop.

Il avait été le témoin impuissant de l'assassinat de Mme Kinck et de ses enfants, Jean Kinck avait un complice : son fils aîné Gustave. Le mari avait tué sa femme à qui il ne pardonnait pas ses infidélités. Gustave avait étranglé l'un de ses frères et l'une de ses sœurs. Puis Jean Kinck avait assommé les autres enfants à coups de pioche. Lui, Troppmann, épouvanté de ce carnage, n'avait songé qu'à fuir. Mais Mme Kinck, en se débattant, s'était accrochée à lui. D'où la blessure qu'il portait à la main.

Le massacre accompli, contait encore Troppmann, Jean Kinck avait remis à son ami ses papiers et ses valeurs, en le chargeant d'aller sans retard au Havre, lui ménager les moyens de passer en Amérique...

Mis au courant, par les journaux, des soupçons de la police sur Jean Kinck, Troppmann faisait ainsi, très habilement, cadrer ses explications avec ces soupçons, espérant que, de la sorte, on ne regarderait pas de trop près aux invraisemblances de son récit.

Elles éclatèrent, ces invraisemblances, en autant de charges contre Troppmann, lorsque le cadavre de Gustave Kinck, assassiné lui aussi, fut déterré dans le même champ de Pantin que ses frères et sœurs.

Gustave Kinck avait été tué d'un coup de couteau, — on retrouva le couteau planté dans son cou, — puis, comme les autres victimes, défiguré par d'autres blessures.

A la vérité, Troppmann qui s'attendait à cette découverte, n'en fut pas tout d'abord démonté. Il tenait prête une explication supplémentaire :

— Comment! s'écria-t-il, le père Kinck a aussi tué Gustave! Il ne me l'avait pas dit!...

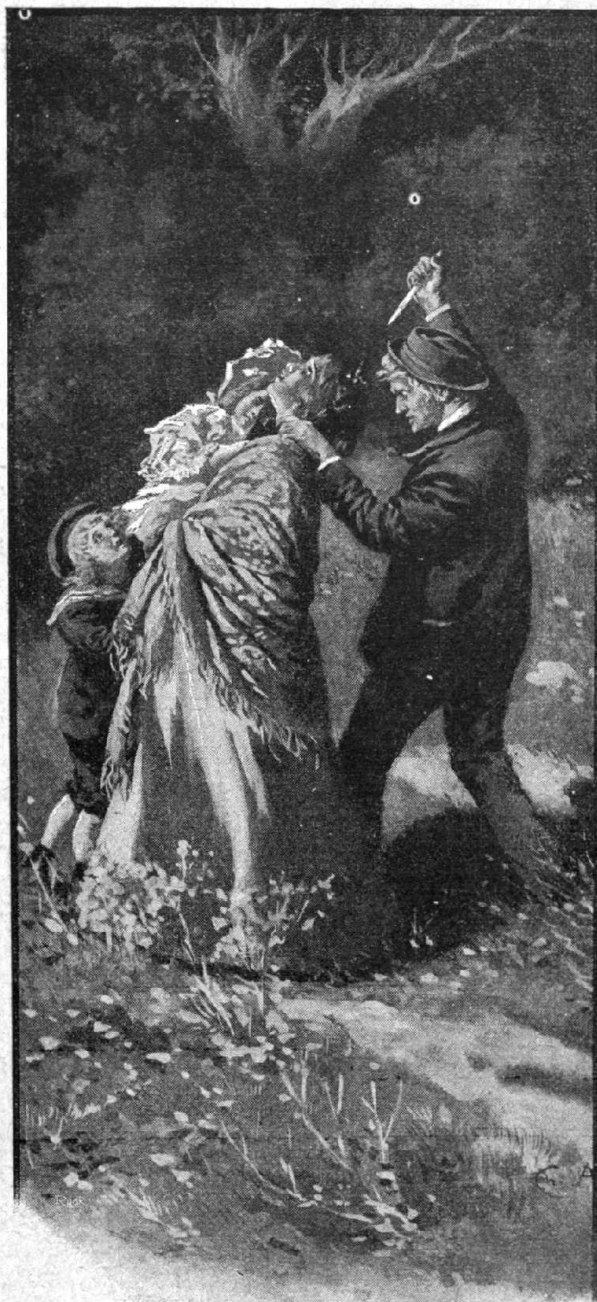
Mais ce que Troppmann n'avait pas prévu, c'était que l'autopsie démontrerait que Gustave avait été assassiné avant ses frères et sa sœur. L'accusé avait donc menti en l'accusant d'être le complice du père Kinck.

Dès lors, il apparaissait avec évidence, que Troppmann était au moins complice de la tuerie du champ de luzerne, peut-être l'unique meurtrier de Gustave, de Mme Kinck, des cinq petits enfants. Et, dès lors, n'était-il pas permis de se demander s'il n'avait pas également assassiné le père Kinck, que l'on ne retrouvait toujours pas?

.... C'était bien lui qui les avait assassinés tous les huit! A la veille d'être renvoyé devant les juges, Troppmann avoua que le père Kinck, comme les autres, avait été assas-

siné par lui, et il indiqua l'endroit où l'on retrouverait son cadavre, en Alsace.

Toute la trame du drame, — un drame en trois guet-apens et quatre scènes de mas-



LE PREMIER GUET-APENS

Et l'assassin, avec Mme Kinck et les deux petits s'enfoncent, par un sentier, dans la plaine, où il les poignarde... (Page 375, col. 2.)

sacre, — était désormais reconstituée dans son horrible et incroyable complication.

A Cernay, dans le Haut-Rhin, où il était né et avait fait son apprentissage chez son père, petit patron mécanicien, Troppmann n'avait eu que des exemples d'honnête et courageux labeur. Ceux qui l'y connurent, assurèrent avoir été de tout temps frappés de son humeur sombre, de ses allures rêveuses, de ses goûts étranges pour « tout ce qui était récits d'aventures criminelles et secrets de chimie ». Surtout, il voulait être riche. Il ne parlait que de faire fortune, rapidement, et par tous les moyens.

— Après, disait-il, on fait un tour en Amérique, et tout est oublié!

COMMENT TROPPMANN CONNUT LA FAMILLE KINCK

L'occasion d'une vente de machines que son père le chargea de conduire, l'amena à Pantin où il s'installa aux Quatre-Chemins. De là, une nouvelle affaire de machine le mit en relations, à Roubaix, avec Jean Kinck.

Jean Kinck était Alsacien comme Troppmann. Il avait commencé, lui aussi, comme simple ouvrier mécanicien.

Il avait pu devenir patron et riche d'une centaine de mille francs. Mais il était resté de culture rudimentaire.

A causer métier et à parler patois avec Troppmann, il en vint bientôt, malgré la différence d'âge, à prendre ce jeune homme pour camarade et pour confident.

Dès ce moment, l'idée que la fortune de Jean Kinck pourrait l'aider à faire la sienne germa dans l'esprit de Troppmann. Jean Kinck était économe, « avare même » dira son meurtrier. D'argent, il était sûr qu'on n'en aurait de lui que ce qu'on parviendrait à lui arracher.

Troppmann s'y résolut et, dès ce moment, il allait répétant qu'il se préparait à faire « une chose qui étonnerait l'univers ».

Jean Kinck avait une marotte, agrandir sa maison de Bühl, en Alsace. Il en avait parlé à Troppmann qui se fit fort de lui en procurer l'occasion à bon compte. Il fut vite convenu entre les deux hommes qu'ils feraient ensemble un voyage au pays.

Troppmann, le premier, quitta Roubaix, le 18 août. En attendant Kinck, il se rendit à Cernay, chez ses parents. Quelques jours après, Kinck annonçait à sa femme qu'il partait pour un court voyage d'affaires. Il ne lui dit pas lesquelles, Mme Kinck s'était toujours montrée hostile à l'idée d'une installation à Bühl. Kinck ajouta seulement

qu'il passerait par Guebwiller pour voir sa sœur. Troppmann et Kinck s'étaient donné rendez-vous à la gare de Bollwiller.

On les y vit, en effet, le 25 août prendre l'omnibus et se faire conduire à Soulte, où ils déjeunèrent. Le soir, on les revit ensemble dans la direction de Wallwiller. Et puis on n'eut plus de traces de Jean Kinck.

Quatre mois après, sur les indications de Troppmann, on trouva le cadavre du père de famille au milieu de la forêt et au pied des ruines du château de Kerrenflag.

Troppmann l'y avait enterré sous un tas de pierres. Il avait empoisonné le malheureux en lui faisant boire du vin où il avait versé de l'acide prussique.

Jean Kinck était tombé foudroyé par le poison, la déception de Troppmann fut grande, il avait compté trouver sur la victime l'argent que Kinck avait dû emporter pour l'achat de la maison de Bühl. Il fouilla vainement le cadavre. En quittant Roubaix, Kinck n'avait pris que quelques billets de banque. Pour le reste, s'il était nécessaire, il s'était muni d'un carnet de chèques... Et utiliser ce carnet était chose moins facile que de verser dans une bouteille quelques gouttes d'acide prussique.

Pour se donner le temps d'y réfléchir, Troppmann rentra chez ses parents, à Cernay. Il y emportait, outre le carnet, la montre, la chaîne en or, les billets de banque, trouvés sur Jean Kinck, et quelque argent de poche qu'il alla dépenser à la fête d'Assholtz, tout en combinant ses plans. C'est pour voler qu'il avait tué. Il fallait faire venir l'argent que Kinck n'avait pas emporté.

D'abord, il fallait rassurer Mme Kinck qu'inquiétait sans doute le silence de son mari et son absence prolongée. Troppmann lui écrit, « sous la dictée, dit-il, de Jean Kinck qui, blessé à la main, ne peut tenir la plume ». Il explique que Kinck, ayant une affaire à régler, envoie un chèque de 5.500 francs à toucher à la banque de Roubaix et dont le montant devra être expédié à Kinck, par lettre chargée, à Guebwiller.

Le mensonge réussit. Les 5.500 francs sont expédiés. Le 31 août, Troppmann qui croit toucher au but et muni des papiers de Jean Kinck se présente à la poste pour retirer la lettre chargée. Le receveur frappé de sa jeunesse, hésite à reconnaître en lui le patron mécanicien de Roubaix.

— En effet, réplique Troppmann, sans se troubler, je suis son fils. Moi aussi je m'appelle Jean Kinck.

-- Alors il vous faut une procuration.

— Mais, insiste-t-il, puisque je vous dis que mon père m'a chargé de retirer cette lettre pour la lui envoyer à Paris où l'ont appelé ses affaires.

Tant d'assurance faillit convaincre le receveur. Avant de se décider, il eut l'idée de s'informer auprès d'une parente des Kinck habitant Guebwiller. La parente ne connaissait pas de Jean Kinck fils.

LES MENSONGES DE TROPPMANN

Cette fois, Troppmann comprend qu'à pousser plus loin l'insistance, il n'arrivera qu'à se perdre. Changeant ses plans, il part pour Roubaix, et débite à Mme Kinck ce



DEVANT LE JURY

On avait devant les yeux presque un gamin, de visage doux et modeste, au nez fin, au teint blanc mat...

(Page 375, col. 2.)

roman qu'il a forgé : Kinck a dû aller à Paris, chargeant Troppmann de retirer la lettre adressée à Guebwiller. On a refusé cette lettre à Troppmann. Il faut donc que Gustave Kinck fasse ce voyage.

Ensuite, Gustave viendra à Paris porter à son père

l'argent qu'il aura touché, Jean Kinck lui enverra à cet effet une procuration.

De plus, dans deux ou trois jours, toute la famille devra venir rejoindre Jean Kinck ; que Mme Kinck ne se préoccupe pas de la dépense. Jean Kinck a quintuplé sa fortune. Grâce à Troppmann, il se trouve maintenant à la tête d'un demi-million.

Tout cela confirmé par une lettre écrite de la main de Troppmann, mais toujours soi-disant dictée par Jean Kinck, et qui se terminait par ces mots : « J'ai donné tous les renseignements à Troppmann. Il vous expliquera et vous ferez ce qu'il vous dira. »

Tout à la joie, d'un voyage à Paris, Gustave, qui a 16 ans, part pour Guebwiller, sans attendre la procuration annoncée. A peine arrivé, il se présente pour retirer la lettre. Elle lui est, à lui aussi, refusée. On exige la procuration. Jusqu'à ce qu'elle lui parvienne, son séjour à Guebwiller se trouve prolongé. Mais le temps qu'il met à l'attendre n'est pas perdu. Il rassure les parents de Guebwiller inquiets de la disparition de Jean, en leur expliquant que son père a été rappelé à Paris par une affaire urgente.

Troppmann, lui, est retourné dans la capitale dès le 5. Il faut bien qu'il y soit pour représenter Jean Kinck, recevoir sa correspondance, y répondre, et diriger ainsi sous son nom toute son odieuse machination. Et c'est lui qui, à l'hôtel du Chemin de fer du Nord, se fait inscrire sous le nom de Jean Kinck, dont il a enterré le cadavre en Alsace. Son parti est, dès lors, arrêté. D'abord quand Gustave reviendra de Guebwiller avec les 5.000 francs du chèque, il tuera Gustave comme il a tué Jean Kinck. Puis, il fera venir Mme Kinck et la tuera aussi, avec tous ses enfants, car, sans ses enfants, Mme Kinck ne viendrait pas. C'est tout profit. De la sorte, ce n'est plus seulement 5.000 francs qu'il aura gagnés.

C'est tout l'actif disponible des Kinck, tous leurs titres de propriété, qu'il déterminera Mme Kinck à apporter à Paris et qu'il s'appropriera, après avoir fait disparaître tous ceux qui pourraient le soupçonner et l'accuser.

Dans ce but, il a écrit à Gustave, toujours sous la prétendue dictée de Jean Kinck, de partir dès qu'il aurait touché et de le prévenir de son arrivée pour qu'il vienne le chercher à la gare. Et il a eu soin de préciser les heures pour que Gustave ne débarque à Paris qu'à la nuit.

En même temps, il a recommandé à Mme Kinck, toujours sous le nom de son mari, de se tenir prête à partir, surtout de ne pas oublier les papiers, et pour elle aussi il a spécifié qu'elle ne devrait arriver qu'à dix heures du soir, prétextant que, dans la journée, Jean Kinck serait absent.

Gustave n'ayant pas encore touché l'argent du chèque, il fallut tout ajourner.

— « Ne viens pas, sans que tu aies l'argent », lui écrit Troppmann, le 10 septembre.

Le même jour, il envoie aussi une lettre à Mme Kinck pour retarder son départ.

— « Tu ne viendras que quand je t'écrirai, lui dit-il, car je veux que nous soyons tous ensemble. »

Tous ensemble!

Cependant la pauvre Mme Kinck commençait à se troubler. Si confiante qu'elle fut en son mari, si habituée à ne penser que par lui, cette absence prolongée l'étonnait. Cet accident qui l'empêchait d'écrire l'inquiétait. Cette affaire qui le retenait à Paris, le demi-million dont il parlait dans ces lettres, tout ce mystère, la remplissaient de saisissement et d'alarmes.

Ne sachant pas écrire, elle dicta au plus âgé de ses fils resté auprès d'elle.

Ce fut Troppmann qui reçut cette lettre, comme les autres, puisqu'à l'hôtel du Chemin de fer du Nord, Jean Kinck, c'était Troppmann.

TROPPMAN TEND SES FILETS

Il s'empressa de rassurer Rosalie Kinck.

— « N'ayez nulle crainte sur moi, écrivait-il, toujours au nom de Jean Kinck, car nos affaires vont bien..... Prépare-toi à venir à Paris pour jeudi, car mes affaires seront finies. »

Toutefois, prévoyant que peut-être « ses affaires » ne seraient pas finies, ce jour-là il avisait Rosalie Kinck qu'en ce cas, il lui enverrait une dépêche. Et toujours la même recommandation revenait : — Prends le même train! Celui de deux heures, celui qui n'arrivait que la nuit.

A un jour ou deux près, le dénouement ne pouvait en effet tarder.

Gustave avait reçu la procuration. Gustave devait avoir touché.

Le 16, Gustave annonce son arrivée pour le lendemain, cinq heures vingt du matin.

Du matin! Troppmann comptait sur la nuit. Il va falloir qu'il change ses dispositions.

Le hasard l'en dispense. Gustave manque le train, et arrive à neuf heures trente du soir. Troppmann, qui a deviné le retard, est à la gare à l'attendre. Dans la matinée, il a acheté une pelle et un décintoir qu'il a portés à Pantin.

Troppmann va donc enfin toucher les 5.000 francs du chèque! Mais non! Gustave n'a pu avoir la lettre. La procuration n'ayant pas été légalisée ne lui a été d'aucune utilité!

Eh! bien, c'est tant pis. Troppmann se rattrapera avec Mme Kinck.

Si une hésitation lui restait encore, elle se dissipe à cette seconde déconvenue.

A tout prix maintenant, il faut que M^{me} Kinck arrive.

Et pour plus de certitude, Troppmann lui fait écrire par Gustave lui-même.

« Je viens d'arriver à Paris. Vous devez venir à Paris. Partez de Roubaix dimanche soir à deux heures et de Lille à quatre heures dix minutes, deuxième classe. Prendre tous les papiers. Gustave. »

Ses filets ainsi tendus, Troppmann se dirige avec Gustave vers les Quatre-Chemins, où Jean Kinck, dit-il, les attend.

L'HÉCATOMBE COMMENCE

Bien que Gustave n'ait pas les 5.000 francs il faut qu'il meure, et tout de suite.

D'abord, ce sera autant de fait. Puis, il suffirait qu'il allât à l'hôtel du Chemin de fer du Nord, pour apprendre que son père n'y est pas connu et que le Jean Kinck qui s'y est fait inscrire est un homme de vingt ans.

Les voilà donc à Pantin, dans le champ de luzerne; la nuit, Troppmann plante son couteau dans le cou de Gustave et du premier coup, il le tue.

Il fouille sa victime, lui prend sa montre, un peigne, des papiers.

Puis il mutilé le cadavre jusqu'à le rendre méconnaissable, l'enterre, et, au matin rentre à Paris, se préparer pour l'arrivée de M^{me} Kinck.

La lettre de Gustave était arrivée à sa mère le 18 septembre.

La malheureuse n'attendait que cet appel. Elle est enceinte. Elle a un enfant malade. Mais qu'importe! Depuis des jours, elle n'y tient plus.

Vite, elle rassemble papiers, valeurs, tout l'actif de la maison, et le 19 elle se met en route. Elle emmène tous ses enfants. Emile qui a treize ans, Henri dix, Achille huit et demi, Alfred six et la toute dernière Marie qui n'a pas trois ans.

Eux n'ont même pas d'inquiétudes. Et, pour tout ce petit monde, c'est une fête que ce départ pour la mort.

M^{me} Kinck était arrivée à Paris avant l'heure convenue. Troppmann se trouvait encore au champ de luzerne de Pantin, où il était allé porter une pelle et une pioche plus fortes que les outils qui lui avaient servi à enterrer Gustave.

Cette fois, c'étaient six fosses qu'il fallait préparer.

Ne rencontrant personne à la gare, M^{me} Kinck se fit conduire à l'hôtel du Chemin de fer.

— Votre mari est sorti, lui dit l'hôtelier, puisque Troppmann n'était pas là. Mais vous n'avez qu'à l'attendre ici!

C'était le salut, si M^{me} Kinck avait suivi le conseil. Troppmann rentrant à l'hôtel et le prétendu Jean Kinck s'y trouvant en face de M^{me} Kinck, le mensonge éclatait, et, sans doute, M^{me} Kinck devinait tout.

Mais, impatiente de revoir son mari, M^{me} Kinck préféra retourner à la gare.

Troppmann l'y attendait.

— Mon mari? cria la pauvre femme.

Il m'a envoyé vous chercher, répondit Troppmann.

— Il est à Pantin dans la maison qu'il vient d'acheter. Nous allons nous y rendre de suite.

Et l'on prend une voiture. Il était onze heures et demie du soir.

A proximité d'un établissement isolé, dans le champ de luzerne, Troppmann fait arrêter la voiture. On va voir, explique-t-il, si le père Kinck n'est pas là.

Il emmène avec lui la mère et les petits enfants. Les trois aînés resteront avec le cocher jusqu'à ce qu'on vienne les retrouver, soit pour continuer le voyage, si le père n'est pas là, ou si le père est là, Troppmann avec le père reviendra les chercher.

Et l'assassin, avec M^{me} Kinck et les deux petits s'enfonce, par un sentier, dans la plaine où il les poignarde.

Vingt minutes s'écoulaient. Troppmann réparait. Il est seul.

— Mes enfants, dit-il, nous restons ici.

Il paie le cocher qui reprend le chemin de Paris. Les enfants lui avaient dit de Troppmann :

— « C'est un ami, presque un parent. »

Sous prétexte qu'il fait frais, Troppmann passe aux enfants leur foulard autour du cou.

De la sorte, s'ils crient trop...

Cependant quelques minutes après, le veilleur de l'établissement isolé entendait cet appel :

— Maman! Maman!

Mais ce fut tout.

Quand le 29 décembre, Troppmann parut au banc des accusés devant le jury de la Seine, ce ne fut dans la salle qu'un même mouvement de surprise.

On s'attendait à voir un monstre. On avait devant les yeux presque un gamin, de visage doux et modeste, au nez fin, au

teint d'un blanc mat, aux cheveux châtains tombant en mèches soyeuses sur les tempes, chétif, le dos presque voûté, la poitrine étroite, les épaules tombantes, comme un avorton.

Seule, la main révélait l'assassin,

Une main large, maigre et forte, une main « qui fait peur » écrira un témoin.

La voix aussi qui, d'abord, avait semblé efféminée, s'affirma bientôt brutale et casante.

L'attitude acheva d'expliquer le crime. Cynique à la fois et hypocrite.

— Quand j'ai vu qu'il y avait des journalistes, expliqua Troppmann, je me suis dit : attention !

D EVANT LE JURY. LE CHATIMENT

Et il eut des répliques pour les journalistes.

— Je sais pourtant comment cela s'est passé, je suppose ! répondit-il au président qui contestait son récit du crime.

Ou encore :

— Je ne peux pourtant pas dire le contraire de la vérité, parce que vous êtes pressé de me condamner.

Mais il eut aussi des réponses pour tâcher de sauver sa tête.

A l'instruction, il avait fini par avouer. A l'audience il se rétracta.

Les Kinck avaient bien été assassinés, mais non par lui, par des complices, des gens de Mulhouse, qu'il ne voulut pas

nommer bien que son père l'en eut adjuré dans une lettre suppliante.

Et comme ses dénégations laissaient l'auditoire incrédule :

— Croit-on que je suis un sans-cœur de tuer ainsi des petits enfants ?

Quand il vit que malgré l'aide de son illustre défenseur, Me Lachaud, la partie était à peu près perdue pour lui, il se reprit à penser aux journalistes, à la « gloire ».

— On va joliment parler de moi, ce soir à Paris, s'écria-t-il tandis qu'on l'emmenait après le prononcé du verdict qui le condamnait à la peine de mort !

Le 20 janvier, sa tête tomba sous la guillotine place de la Roquette.

En recevant la visite de l'aumônier, il s'était écrié :

— Ma mère ! ma sœur ! qu'elles me pardonnent ! C'est pour elles !

L'horreur de son forfait allait servir sa mémoire.

L'opinion populaire ne pouvait se faire à l'idée qu'un seul homme, et si chétif eut fait tant de cadavres.

Non, Troppmann n'était pas coupable ! Les désastres de l'année terrible achevèrent de fixer la légende, Troppmann n'avait jamais existé.

C'était l'Empire qui, pour détourner l'attention des malheurs qu'il préparait, avait inventé les horreurs du charnier du Chemin-Vert !

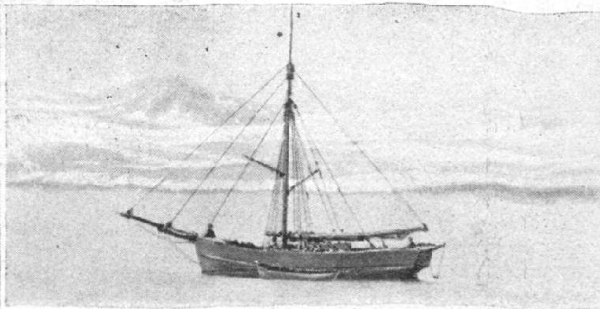
HENRI VARENNES.





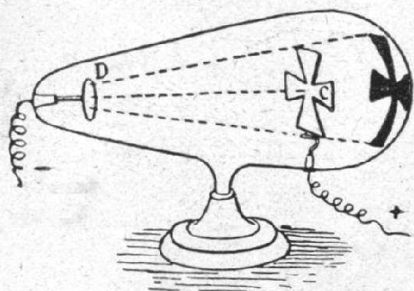
M. Amundsen à l'Hôtel de Ville de Paris.

RETOUR DU PASSAGE NORD-OUEST. — Le capitaine Amundsen, l'héroïque Norvégien, qui, le premier, a franchi, sur un bateau, le fameux passage du Nord-Ouest, a accompli ce voyage merveilleux sur un petit navire de 47 tonneaux seulement, la *Gjoa*, a été



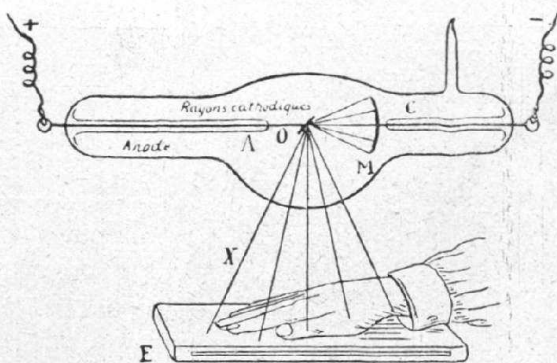
Roald Amundsen

La *Gjoa* et la signature d'Amundsen, solennellement reçu à la Société de Géographie de Paris, où il a fait le récit de son expédition; puis à l'Hôtel de Ville où il a signé sur le registre où l'on conserve les signatures de toutes les personnalités qui honorent Paris de leur séjour.



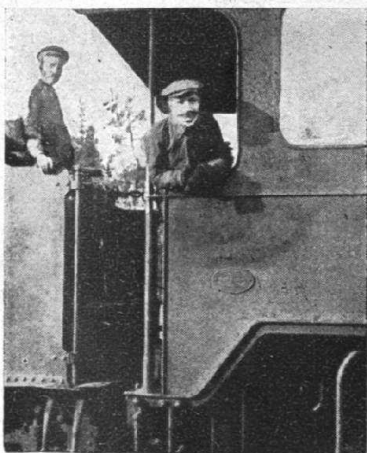
L'appareil de Crookes.

OÙ EN EST LA SCIENCE DE L'ÉLECTRICITÉ. — En deux petits volumes qu'il est bon de lire, M. Georges Petit donne, dans la Collection des Manuels Foret, la mise au point exacte de la science de l'électricité,



Les rayons cathodiques.

de plus en plus à l'ordre du jour. Les figures que nous en extrayons montrent la marche de la découverte des rayons X. C'est de l'appareil de Crookes que dérive la découverte des rayons cathodiques.



UN DUC CHAUFFEUR. — Le duc de Saragosse, grand d'Espagne, est un ingénieur de haute compétence et que nous voyons ici conduisant le train rapide n° 9 de Saint-Sébastien à Madrid.



MORT DU D^r MATHIAS DUVAL, membre de l'Académie de Médecine, professeur à la Sorbonne et à l'École d'anthropologie. Longtemps il fut professeur d'anatomie à l'École des Beaux-Arts. Élève du professeur Kuss, ancien maire et dernier député de Strasbourg, il recueillit et publia les *Leçons de physiologie* de ce savant maître et de ce grand patriote. (Cl. Gerschel)



LE GRISOMÈTRE DU D^r GRÉHAN, membre de l'Institut, professeur de physiologie générale au Muséum. Le savant actionne son grisomètre qui révèle la présence du grisou à un deux-cinquième.

RADIUM ET RHUMATISME. — Le D^r Robin présente à l'Académie de Médecine (6 mars) une note de MM. H. Dominici et A. Gy sur l'action bienfaisante du radium dans les arthrites rhumatismales.

MORT DE M. MOISSAN. — Le 20 fév. est mort le grand chimiste Moissan. Membre de l'Académie de Médecine à 36 ans, il était élu à 39 ans (1896) à l'Acad. des Sciences. Voir notre article : *Du charbon au diamant* (n° 24).



LE GORAL est une espèce d'antilope que l'on croyait propre au massif de l'Himalaya, d'où son nom commun de bouquetin du Népal. Son habitat est beaucoup plus étendu, puisque ce spécimen, dont viennent de s'enrichir les collections du Zoologique Garden de Londres, a été capturé en Corée. C'est une nouvelle variété du nemorraedus goral, remarquable par la forme droite des cornes et par l'aspect laineux et broussailleux du poil.



LES CHACALS que l'on voit dans nos ménageries appartiennent presque exclusivement à l'espèce la plus commune (*canis anthus*), propre à l'Afrique du Nord et à l'Arabie. Les deux spécimens que représente notre photographie proviennent des Indes. C'est dire qu'ils appartiennent au groupe de canidés (*canis aureus*) qui infestèrent jadis l'orient de l'Europe, et qui ont gardé quelques représentants dans les Balkans.



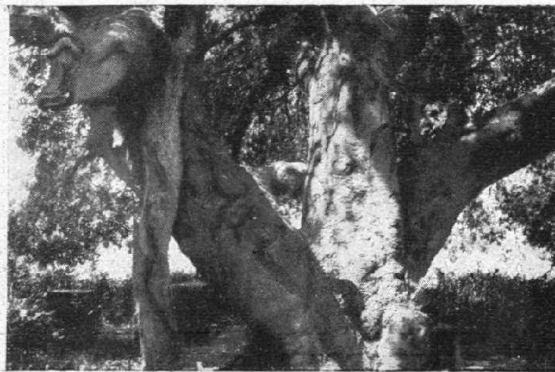
ELEVAGE DU GIBIER POUR LES CHASSES ROYALES ET PRINCIERES D'ALLEMAGNE. — AUX environs de Berlin, à Primkenan, s'étend un immense parc où toutes sortes d'animaux sont élevés, faisans, daims, biches, cerfs, pintades, etc., etc., qui servent à alimenter les chasses données par l'Empereur.



LES SHETLANDS. — Dans le groupe d'iles Shetland, au nord de l'Ecosse, on élève une race de minuscules chevaux qui, par croisement, deviennent de ravissants petits animaux propres à conduire des voitures de promenade. On les emploie de plus en plus à Londres et bientôt Paris imitera l'Angleterre.



LE PLUS GROS CROCODILE QUI AIT ÉTÉ CAPTURÉ. — On a récemment capturé dans le Nil un saurien véritablement monstrueux et tel que les indigènes ne se souvenaient pas d'en avoir vu. Il est suspendu au bout d'une grue d'une force de 1.000 tonnes.



LES FANTAISIES DU MONDE VÉGÉTAL. — Les arbres prennent parfois des aspects étranges. Vu sous un certain angle, l'enchevêtrement de ces chênes qui appartiennent à deux variétés fait songer à quelque géant du monde fossile. Cette curiosité naturelle se rencontre près de San-Gabriel (Californie).



A PROPOS DU CONCOURS AGRICOLE DE 1907. — Nous n'avons pas à vanter ici notre publication *Fermes et Châteaux* qui continue à être la plus belle publication « agricole ». Sa couverture de mars annonce le Concours d'animaux gras du 20 mars.



Le match final du CHAMPIONNAT DE PARIS de football rugby s'est disputé le 3 mars entre les équipes du Stade Français et du Racing-Club de France,

chaque des clubs ayant préalablement gagné une manche. Le Stade Français est sorti vainqueur de la finale par 14 points à rien.



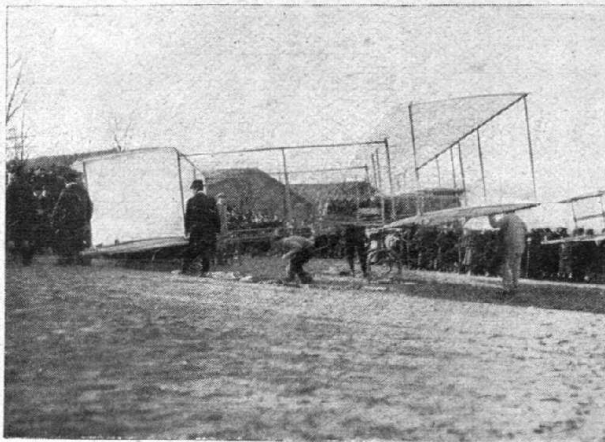
Le match de boxe JEPHTA-DUPONT disputé, à Paris, le 27 février, a été gagné par le Belge Dupont battant le mulâtre en 10 rounds, sans grande résistance de sa part.



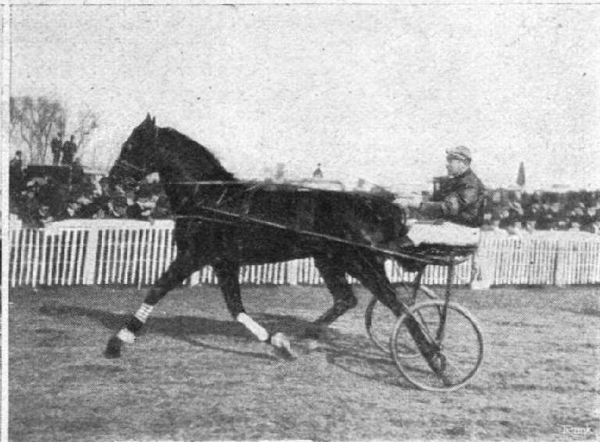
Un match sur la traversée de la Seine à la hauteur du pont de l'Alma a été gagné par MESTER, champion de Paris, battant l'Italien Retuechi en 1 m. 31 s. 2/5 (3 mars).



Le championnat de France de cross-country, couru le 3 mars, a été gagné par KEYSER, devant Ragueneau, Bouin et Ballon. 16 kil. en 57 m. 42 s.



L'AÉROPLANE DELAGRANGE monté par M. Voisin a fait ses premiers essais à Vincennes, le 27 février. La charpente, trop légère, s'est brisée avant que l'appareil ait pu quitter le sol.



ASTRUC, à M. Rondony, drivé par Méquignon, a gagné, le 17 février, le Grand Prix de Milan, au trotting de Nice, couvrant le kilomètre en 1 m. 25 s., record français.



Le jour de la mi-carême, le COMTÉ DE GLAMORGAN s'est rencontré avec une équipe mixte formée par le Stade Français et le Racing-Club en un match de football rugby. Les Anglais ont facilement triomphé par 36 points à 5.



La demi-finale du CHAMPIONNAT DE FRANCE DE FOOTBALL RUGBY s'est jouée le 10 mars, à Paris, entre le Stade Bordelais et le Football-Club de Lyon. Les Bordelais sont sortis vainqueurs par 15 points à rien. La finale se jouera à Bordeaux.



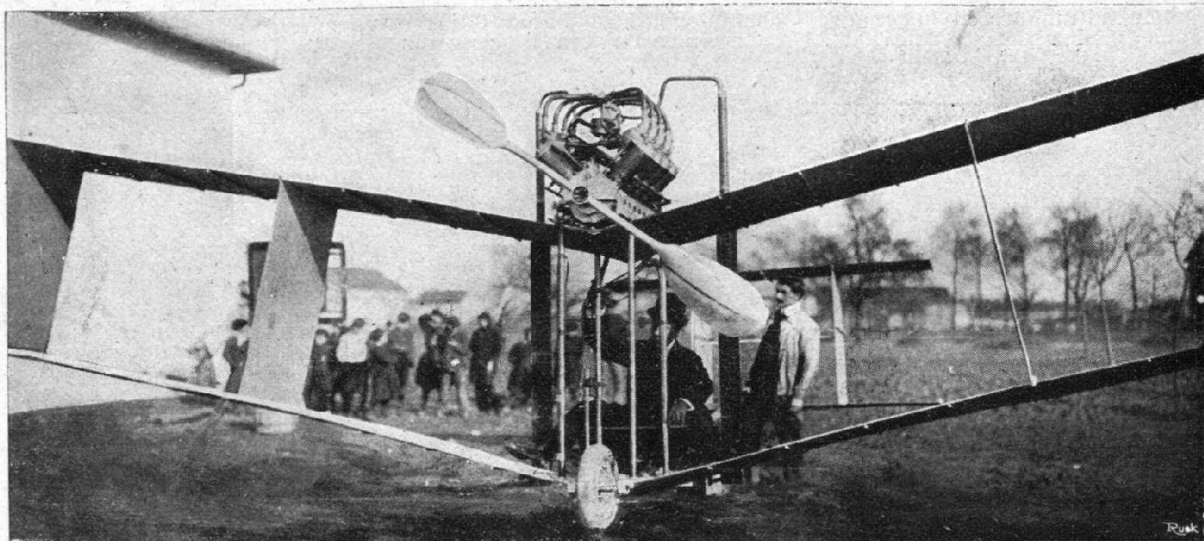
CHLORAL, à M. R. Klein, monté par Alec. Carter, a remporté le prix d'Auteuil, steeple 20.000 francs, le 10 mars, devant le Miralle et Héas.



WALTHOUR, le 10 mars, a battu les records jusqu'aux 70 kilomètres.



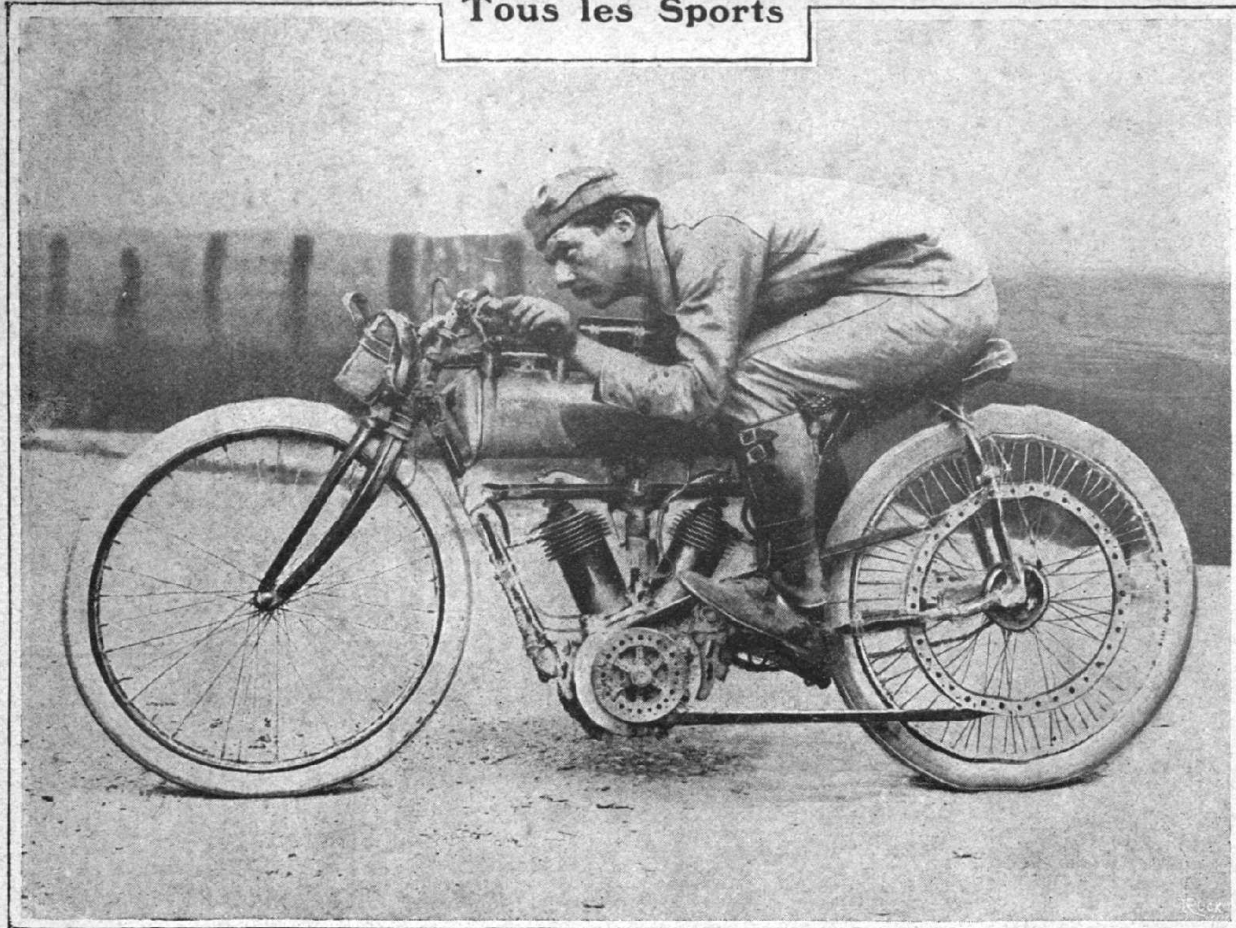
Le match de HOCKEY, France Angleterre, disputé le 9 mars, à Beckenham, a été gagné par l'Angleterre par 14 buts à rien.



LE NOUVEL AÉROPLANE DE SANTOS DUMONT

SANTOS DUMONT a fait construire un nouvel aéroplane dans lequel les plans de toile sont remplacés par des feuilles de bois extra-minces. L'hélice est à

l'avant et le lancement se fait sur une seule roue. L'inventeur brésilien a abandonné son hangar de Neuilly pour un autre situé à Saint-Cyr.



LE MOTOCYCLISTE GUIPPONE

En une heure, la petite machine qui ne pèse que cinquante-deux kilos, menée par un conducteur merveilleux, a couvert 102 kilom. 968 mètres sur la piste du Parc des Princes.

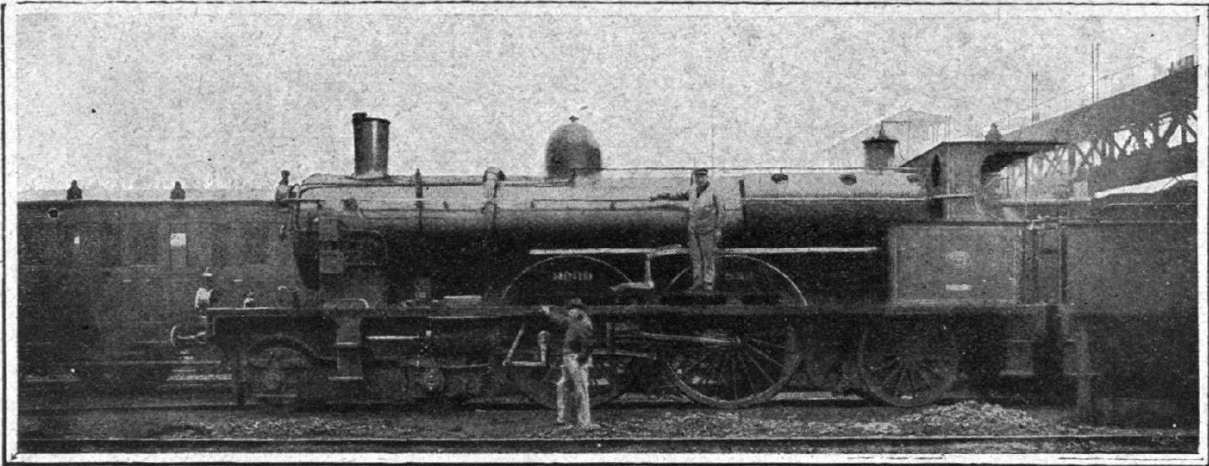
CE QUE L'ON PEUT FAIRE EN UNE HEURE

Devant l'extension universelle que prend la pratique des sports, nous avons pensé qu'il y avait lieu de noter l'état actuel de l'entraînement sportif, en exposant le summum de ce que peut fournir l'effort de nos champions et recordmen pendant une heure ☞ ☞



Il y a quelques années, à Brighton, pendant la saison, un jeune homme tint le pari de pratiquer huit jours de suite, huit exercices sportifs différents, une heure durant, et pendant cette heure, il devait, selon les termes mêmes de son pari, non point établir ou battre des records, mais faire des performances honorables qui prouve-

raient surabondamment sa parfaite condition athlétique. Le premier jour, il parcourut au galop de chasse, à travers la campagne anglaise, un peu plus de 17 kilomètres, sur un hunter assez dur à monter ; le lendemain, à bicyclette, il parcourut près de 32 kilomètres dans l'heure ; puis le jour suivant, à pied, plus de 14 kilomètres en courant ; le quatrième jour, il abattait, dans l'heure, 82 pigeons au tir ; le cin-



LA LOCOMOTIVE DU TRAIN PARIS-CALAIS

Quatre-vingt dix-sept kilomètres dans l'heure! Trainant son convoi, la locomotive abat les 132 kilomètres qui séparent Paris d'Amiens en une heure vingt-et-une minutes.

quième jour, il marcha soixante minutes à la vitesse de cinq milles à l'heure ; puis il nagea un autre jour et parcourut plus de 3 kil. 500. Enfin, les deux derniers jours, il gagna neuf parties de tennis et mena un tricycle automobile sur la route, à 65 kilomètres de moyenne.

Le jury, qui devait décider du résultat, accorda qu'il avait gagné son pari, car, prononça lord Richmond, président de ce tribunal sportif, l'homme qui peut faire le plus de choses en un temps donné est un homme dont l'activité est tout à fait précieuse.

Ce n'est pas seulement parce que le temps, c'est de l'argent, que l'homme à travers les siècles a éprouvé le désir et le besoin d'aller vite.

Il faut mettre tout à fait à part certaines natures molles qui prénnent les choses indolemment, comme elles viennent. Le besoin de rapidité dans le travail, dans les voyages, dans le plaisir même, a toujours été le propre des hommes actifs. Il y a dans cette hâte une volupté supérieure, et seul le philosophe peut goûter de sages délices, — *carpe diem* — sans y mettre une hâte et une fièvre qui en redoublent le charme.

On se hâte parce que mille soucis vous assiègent, parce qu'on voudrait voir terminé le labeur entrepris pour attaquer un labeur nouveau : on va vite parce que le mouvement enfante une foule de pensées et parce qu'en gagnant du temps, sans cause peut-être, on augmente sa somme de travaux de sa somme de loisirs.

Qui n'a jamais perdu une heure, une grande heure, à attendre quelque chose ou

quelqu'un, un train en retard ou l'ami négligent qui manque un rendez-vous. Quel énervement n'a pas été vôtre de *perdre* ce temps, que vous n'aviez peut-être destiné à aucun travail particulier, la sensation de perdre une heure nous a été particulièrement désagréable et c'est là le principal, l'unique cause du malaise que vous avez éprouvé en tirant votre montre à chaque minute, en vous étonnant de trouver l'heure si longue, qui d'ordinaire paraît si courte lorsqu'on a tant de choses à accomplir.

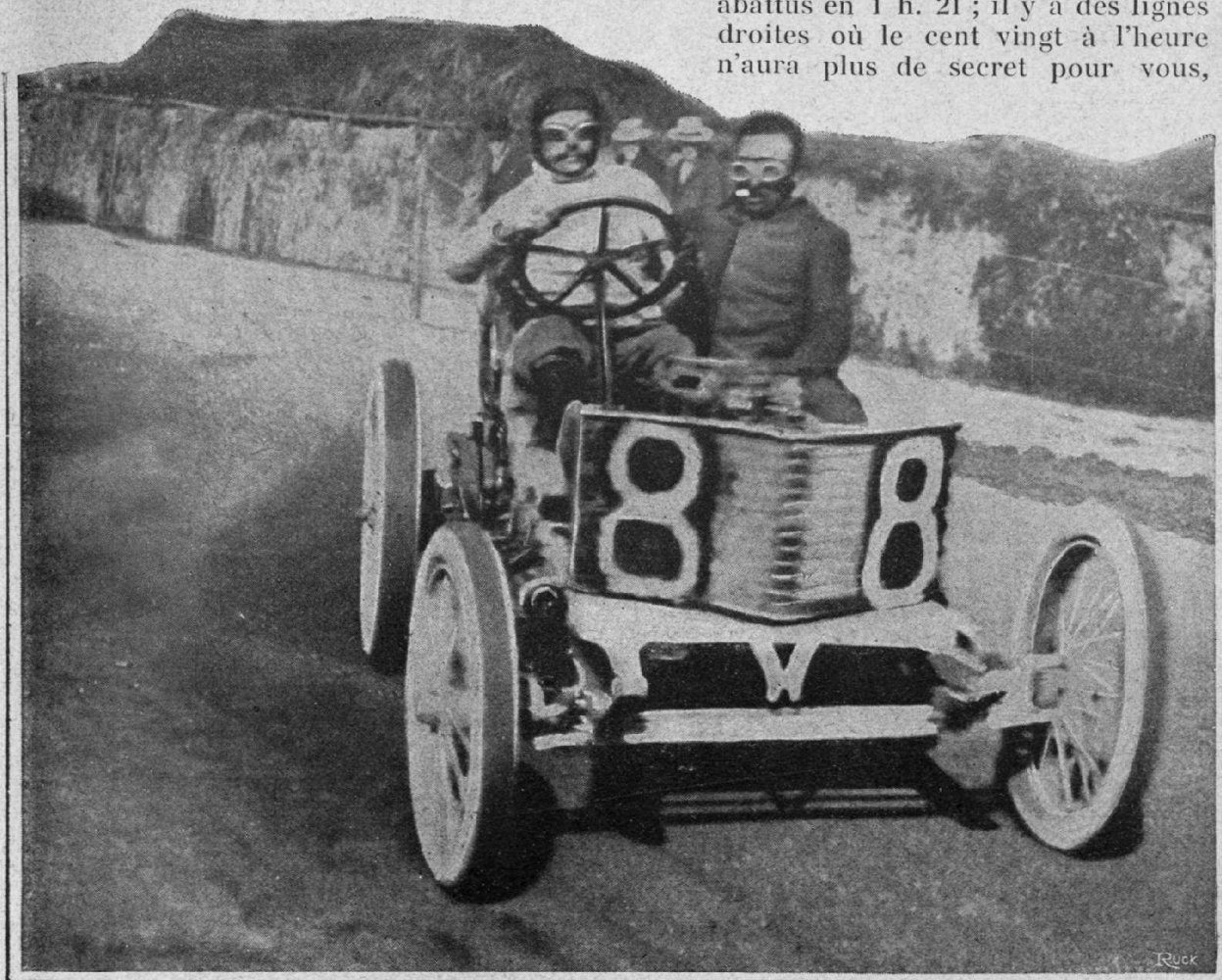
L'EMPLOI D'UNE HEURE DANS LE DOMAINE SPORTIF

N'allons pas chercher ce qu'on peut faire, ce que peut faire un homme en une heure. Il y a trop de tâches différentes pour qu'on puisse savoir exactement ce que vaut une heure de labeur humain, mais si l'on entre dans le domaine des sports où une comptabilité minutieuse est faite de la minute et de la distance, nous pourrons savoir exactement les kilomètres parcourus pendant les soixante minutes.

Admettez, par exemple, qu'une dépêche imprévue vous appelle brusquement à 120 kilomètres de Paris, à Rouen ou à Orléans, si vous voulez ; vous avez une heure pour atteindre ce but, vous souriez, vous avez tort ! Vous pouvez être à l'heure ou à peu près, — à quatre minutes près, — en prenant l'automobile de course de Wagner qui au dernier circuit des Ardennes fit 113 kilomètres en une heure exactement. C'est la plus grande vitesse, quant à présent, qu'ait couverte un homme en soixante

minutes. Quand les avions seront parfaits ou qu'on nous enverra, par tubes pneumatiques, de Paris en Amérique, peut-être battons-nous ce record. L'automobile, industrie nouvelle, tient actuellement après le vol des oiseaux, faucons, hirondelles et peut-être pigeons voyageurs, un record qui est encore perfectible. Les voitures de

sont encore les trains français qui détiennent le record de vitesse sur une heure : 97 kilomètres. Et ce n'est pas un exploit unique, il est quotidien. Si vous voulez goûter la joie d'abattre le kilomètre en 37 s. 1/10, prenez le rapide Paris-Calais ou Calais-Paris ; entre Paris et Amiens, vous aurez ce plaisir ; les 132 kilomètres sont abattus en 1 h. 21 ; il y a des lignes droites où le cent vingt à l'heure n'aura plus de secret pour vous,



LE RECORD DE LA VITESSE

Wagner, sur son automobile, parcourut en août dernier, au circuit des Ardennes, un peu plus de 113 kilomètres dans les soixante minutes.

courses sur de petites distances, ont atteint la vitesse de près de 200 kilomètres, mais ni celle-ci ni la fameuse locomotive électrique allemande n'ont marché un tour de cadran. Cette année, il est probable que le record de Wagner sera battu, on atteindra peut-être les 120 kilomètres ! On ne peut avoir trop d'admiration pour des véhicules aussi parfaits qui réalisent de telles prouesses.

Derrière l'automobile, seize kilomètres derrière elle, arrive le chemin de fer ; ce

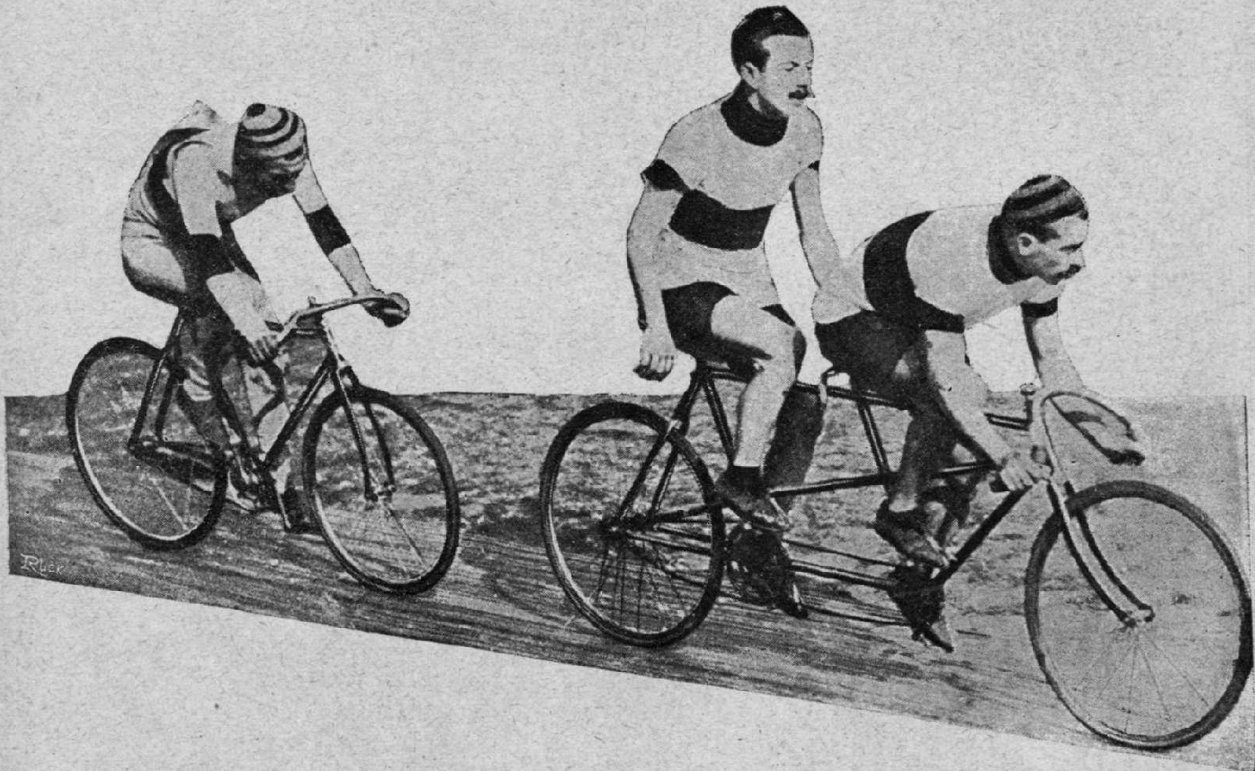
mais il faut songer aux courbes et aux côtes, la locomotive qui traîne son convoi redémarre plus difficilement que la voiture de course, et nettement celle-ci garde son avance ; mais les ingénieurs vous diront que leurs machines battraient les moteurs à pétrole si de grands travaux n'étaient pas nécessaires pour rendre les voies pratiques à de telles vitesses.

D'ailleurs, il semble que le moteur à explosion soit capable des plus extraordinaires exploits ; monté sur une motocy-

clette pesant en ordre de marche 52 kilog., le coureur porta le record du monde de l'heure à 102 kil. 968. Ce record fut établi sur piste, en 1905, à Paris, sur une machine française. Jamais on ne dira assez la somme d'énergie et la dépense nerveuse que nécessite un tel parcours. Conduire une automobile, une motocyclette ou une locomotive à une semblable allure exige du conducteur une somme de sang-froid insoupçonnable. Ceux qui n'ont pas vu après une arrivée un homme qui a mené

la distance que, sur la piste de Munich, le coureur cycliste Guignard parcourut dans les soixante minutes l'an dernier. Evidemment il ne faut pas exagérer la valeur athlétique d'une performance semblable; ce qui lui valut la réussite ce sont plutôt les qualités d'adresse et de sang-froid, car derrière le large coupe-vent d'une grosse motocyclette, le coureur est pour ainsi dire « pompé ».

La machine très multipliée n'exige pas de celui qui la monte une trop grande



DERRIÈRE DES TANDEMS

Derrière des entraîneurs humains, le célèbre coureur Pottier, dont le suicide récent fit sensation, ne put jamais atteindre les 50 kilomètres dans les soixante minutes. Ce résultat ne peut être obtenu que derrière un entraînement mécanique.

un engin de vitesse ne peuvent croire ce qu'on exige de toutes ses facultés en de pareils moments.

SUR TERRE ET SUR L'EAU

A bicyclette, entraîné par une forte motocyclette, l'homme à l'aide de ses muscles, arrive presque à mettre la locomotive en échec. Le moteur humain est lui aussi arrivé à un grand perfectionnement. Il y a dix ans, celui qui aurait annoncé qu'un cycliste couvrirait dans l'heure 95 kil. 025 aurait été traité de fou; et cependant c'est

vitesse de jambes et le coureur n'a que le souci de ne pas quitter d'un centimètre l'abri que lui offre la machine qui le protège. Cependant il faut admirer très sincèrement l'ingéniosité des hommes qui, grâce à l'appoint d'un entraîneur mécanique, sont parvenus à parcourir dans l'heure, en se servant uniquement de leurs muscles, une distance aussi prodigieuse.

Sur terre, le progrès a été très rapide; sur l'eau, il le fut beaucoup moins. Les canots automobiles, en dépit des extraordinaires engins construits pour des épreuves spéciales, n'ont, jusqu'ici, donné aucun résultat surprenant. Les immenses

routes. Les torpilleurs des différents Etats se disputent le sceptre : un contre-torpilleur français, le *Forban*, atteint 72 kilomètres et ne fut battu que par la *Turbinia*, de la marine anglaise, qui, grâce à un dispositif nouveau, atteint 79 kilomètres. Mais ce sont des exploits sans lendemain.

Si nous retournons sur terre ferme, nous retrouvons encore un coureur cycliste entraîné par d'au-



DERRIÈRE MOTOCYCLLETTE

Le record de l'heure de Guignard, établi à Munich, est de 95 kilomètres 25 mètres. Les coureurs cyclistes espèrent cette année atteindre les 100 kilomètres.

paquebots des grandes compagnies transatlantiques se livrent des combats hebdomadaires pour battre les records du Havre-New-York ou Hambourg-New-York. On a gagné pas mal d'heures depuis quelque temps, mais nous sommes encore très loin des vitesses déjà réalisées sur les

tricyclistes qui se relaient toutes les deux minutes : Pottier, gagnant du tour de France, dont le récent suicide fit quelque bruit, avait, derrière des équipes de tandems, pu parvenir presque aux 50 kilomètres dans la même limite de temps; mais l'exploit athlétique qui, dans ce sport, est certainement plus éloquent est celui de Petit-Breton qui, seul, sans aide et sans entraîneurs, parcourut, toujours en une heure, la formidable distance de 41 kil. 110. Qui peut dire ce qu'un record ainsi établi nécessite de volonté et de courage. De bout en bout, il faut donner le maximum de son effort, sans être soutenu par une lutte quelconque contre un adversaire, sur une piste déserte; la fatigue morale se joint à la fatigue physique et d'ailleurs la preuve de la valeur d'une telle performance est que ce record fut plus de

six ans la propriété d'un coureur américain, *Hamilton*, et que, depuis près de dix ans, Petit-Breton en est détenteur sans qu'aucun rival, malgré des essais nombreux, ait pu approcher ses temps.

Derrière le cycliste vient le patineur; sur la glace unie ou sur une piste parfaitement lisse, le patineur à glace et le patineur à roulettes se livrent un combat très serré. Actuellement, depuis un an, le patin à glace a pris très nettement l'avance; le Suédois, de Kooning, a parcouru la fantastique distance de 32 kil. 270 en une heure; le patineur à roulettes Swandon reste à près de mille mètres derrière lui. Chez nous où la grande pratique du patinage n'est guère possible, nous ne donnons pas à ces exploits athlétiques une valeur exacte; seuls, les professionnels du patin vous diront que très peu d'hommes peuvent réaliser des vitesses semblables et que ces records ont de grandes chances de durer longtemps.

Aussi longtemps que le record de l'heure à pied accompli, il y a près de dix ans, par l'anglais *Watkins*, 18 kil. 878! Et vous vous plaignez quand vous êtes contraint de courir quelques secondes pour ne pas manquer un train.

PÉDESTRIANS, NAGEURS ET CAVALIERS

Depuis que ce record existe il reste le but de tous les pedestriens; de 17 kilomètres, l'excellent coureur, François Ragueneau, a poussé le record français jusqu'à 18 kil. 067. 810 mètres séparent encore les deux coureurs, un peu plus de la longueur de l'avenue de l'Opéra; si les deux hommes étaient partis ensemble, le premier battrait le second d'une distance à peu près semblable.

De l'homme qui court à l'homme qui marche, il n'y a que 5 kilomètres d'écart.

Larner, de cette allure particulière et peu jolie que possèdent les marcheurs, a abattu dans l'heure 13 kil. 375; le recordman français, Fantou, est à plus d'un kilomètre derrière lui.

L'allure normale d'un piéton est de 4 à 5 kilomètres à l'heure, vous pouvez facilement vous faire une idée de l'effort que doit fournir un homme qui parcourt dans le même temps trois fois cette distance.

A marcher d'un pas moyen vous en arriveriez même, suprême honte, à être battus par les nageurs. Je ne parle pas de Percy Cavill qui, en descendant un fleuve, atteignit

8 kilomètres, ni des exploits annuels dans le Danube où l'on file 12 kilomètres dans un courant qui vous entraîne; les nageurs qui abattent un peu plus de 4 kilomètres dans l'heure ne se comptent pas à la douzaine et si aucun record officiel n'a été établi, Jarvis, qui atteignit 4 kil. 500 en soixante minutes, semble être celui qui soit le plus qualifié à parcourir dans ce temps la plus grande distance.

On cite d'autres exploits: le fameux trotteur américain

Cap Mac Govern, couvrit dans l'heure 32 kilomètres, paraît-il, mais cet exploit fut toujours sujet à caution; dans les raids hippiques de longue distance, la vitesse moderne dépasse rarement 13 kilomètres à l'heure, ce qui est fort honorable. On a chronométré même la vitesse des ballons dirigeables, mais tout dépend, on le comprend, de la direction du vent. Un des rares ballons dirigeables qui resta en l'air plus d'une heure est le *Lebaudy*, de Juchmès et Juliot, et la vitesse la plus forte qu'il semble avoir obtenu n'atteint pas 40 kilomètres.

Le canot automobile, en dépit des moteurs formidables dont on le munit, ne bat pas le *Turbinia* et la *Rapière* ne put, une heure durant, garder une moyenne de 50 kilomètres. Dans un autre ordre



A LA BARRE D'UN CANOT AUTOMOBILE

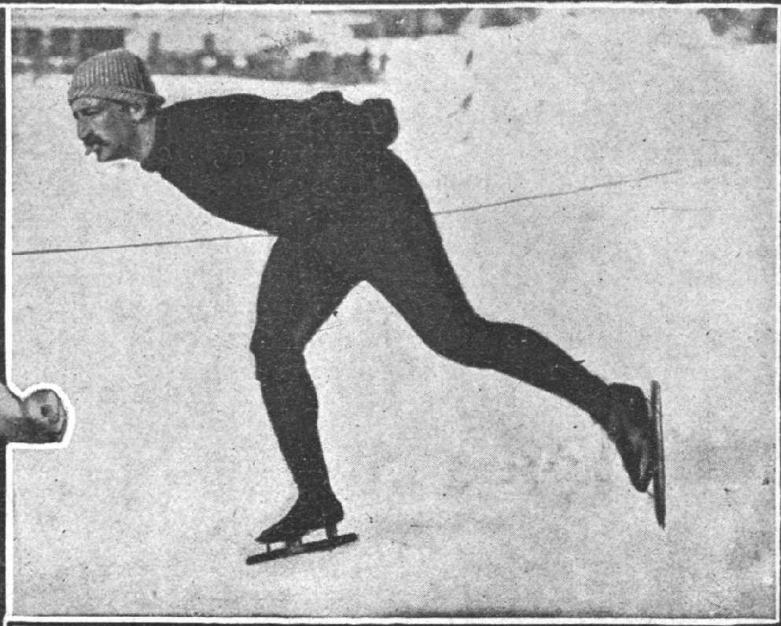
Les vitesses les plus grandes réalisées avec un canot automobile n'atteignent pas 50 kilomètres.



WATKINS

Le coureur anglais qui, en une heure, établit le record avec 18 k. 878 m.

d'idées, qu'on sache qu'un dactylographe très exercé arrive à écrire 3.000 mots à l'heure, ce qui est un mince exploit sportif, il ne faut pas en douter. Quant à d'autres manifestations dans les 60 minutes, il faut citer l'exemple de cet Anglais qui mangea dix kilogrammes de viande saignante, cent huitres et deux



LE FAMEUX DE KOONING

couvrit 30 kilomètres 270 m. ce qui constitue un merveilleux exploit.



LE MARCHEUR LARNEP

A la marche, l'athlète anglais parvint à parcourir 13 kilom. 375 mètres en un tour de cadran.

kilogs de pommes de terre; le tout arrosé de six bouteilles de bière. Ce record, non plus, n'est pas officiel et, si les journaux de l'époque le mentionnèrent, il convient de n'y pas ajouter une foi absolue.

D'ailleurs, de telles performances, si l'on peut dire, ne sont pas destinés à relever le niveau intellectuel de l'individu.

Jamais on ne vit un siècle comme le nôtre où la vitesse fit de semblables progrès. L'invention de la machine à vapeur, les merveilleux progrès de la mécanique moderne ont permis à l'homme de gagner sur les temps des victoires formidables. Calculez

le nombre de journées qu'il fallait jadis pour gagner Londres; souvenez-vous de l'histoire de d'Artagnan crevant des chevaux pour aller chercher là-bas les ferrets de la reine. N'importe quelle automobile battra de loin les temps du mousquetaire; et, chaque saison, on voit les voitures gagner en trois heures le bord de la Manche pour porter les journaux de Paris qui parviennent aux baigneurs à l'heure du courrier. En une heure, le cycliste le moins habile peut faire de 15 à 20 kilomètres; n'est-ce pas là un extraordinaire progrès grâce à une petite machine à deux roues si commode et si légère.

Napoléon gagnait les batailles plus avec les jambes de ses soldats qu'avec leurs armes. Tout le secret des futures batailles

sera dans la vitesse: celui qui se déplacera le plus vite triomphera certainement. On se figure aisément quels éléments nouveaux pourraient être mis en œuvre dans des circonstances graves, quand un général aura la certitude en une heure de temps d'aller d'un coin d'une province à l'autre. Quelle surprise vaudra un jour cette folie de vitesse sans cesse croissante et que sera demain avec ses engins nouveaux qui permettront à l'homme de dédaigner les routes et les chemins pour se lancer en plein ciel.

Et tout ceci donnera peut-être à nos petits enfants une expression identique à celle que nous éprouvons quand nos grands-mères nous parlent du coche, de la patache et de la diligence? Certainement, ils vivront plus vite, seront-ils plus heureux...



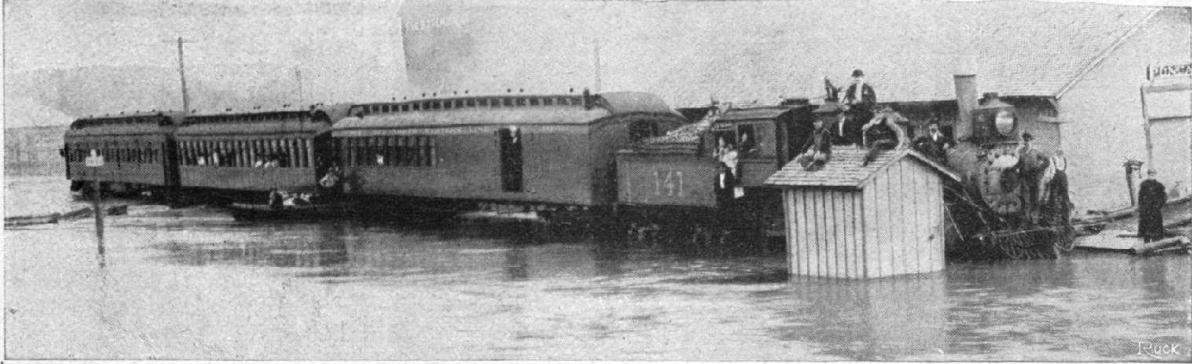
TIT-BRETON

Sans l'aide d'entraîneur, le cycliste accomplit cette magnifique performance de couvrir 46 kilom. 110 mètres.



LE LIEUTENANT BAUSIL

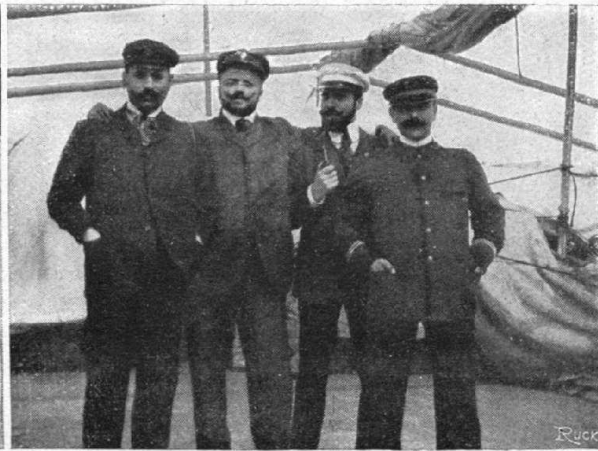
Gagnant du raid Paris-Deauville, avec une moyenne à l'heure d'un peu plus de 12 kilomètres.



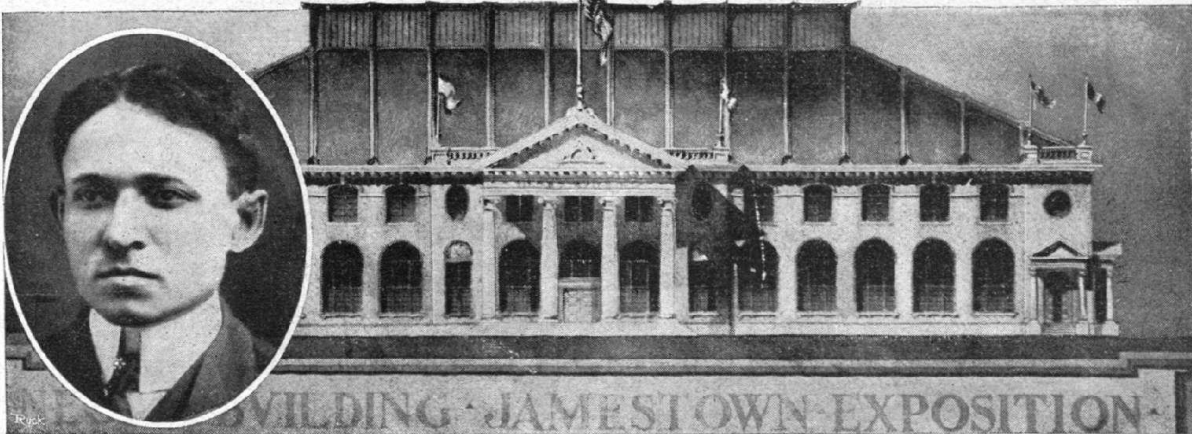
LES MÉFAITS DU MISSISSIPPI. — L'énorme Mississippi ne se contente plus de son lit et à chaque fin d'hiver, à la fonte des neiges, il envahit la campagne et même les villes. Certaines gares présentent, en février, un aspect d'autant plus pittoresque que les trains, malgré les eaux qui submergeaient les rails, n'en continuaient pas moins leur service. Le train photographié est en gare de Louisville.



Un document pour faire suite à notre étude sur LA CHINE QUI SE RÉVEILLE. Des leur adolescence, les « nouveaux Chinois » sont instruits à l'Européenne, ou si l'on veut à la japonaise. Ce bataillon scolaire marchant au son du tambour est très symptomatique, malgré son allure assez peu militaire.



M. Etienne Richet, notre confrère, nous fait parvenir de Dakar où il est arrivé le 20 février, cette photographie de la MISSION AFRICAINE qu'il va diriger et qui comprend, de gauche à droite : MM. Etienne Richet et E. Aublan, l'enseigne de vaisseau Léon Viort l'enseigne de vaisseau Millot.



M. W. Sidney Pittman Le pavillon nègre à l'Exposition de Jamestown

W. SIDNEY PITTMAN est le premier architecte nègre a qui le gouvernement des Etats-Unis ait confié l'exécution d'un édifice public. Il va construire le pavillon nègre à l'Exposition de Jamestown, et quoique encore jeune (trente-deux ans) il a derrière lui une carrière particulièrement brillante, et exceptionnelle pour un nègre.

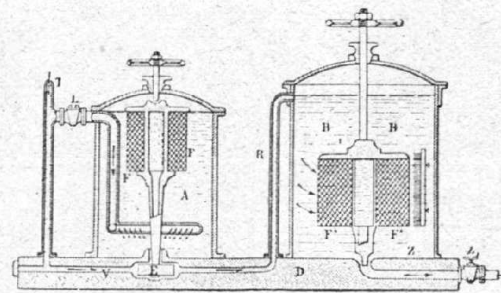
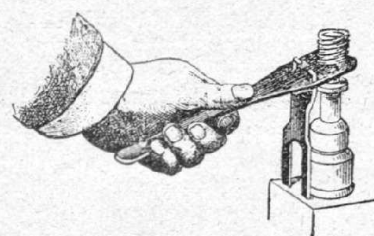
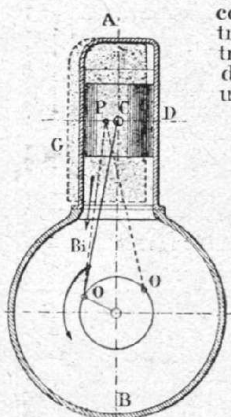
MORT DE L'EXPLORATEUR MOTYLINSKI. — M. Charles de Calassanti Motylinski, directeur de l'école des filles de Médersa, est mort le 2 mars à Constantine. M. Motylinski est l'auteur de nombreux travaux sur les dialectes du Sahara : il venait de terminer une mis-

sion d'exploration dans le Hoggar et au Tidikelt, d'où il avait rapporté de nombreux documents linguistiques. Toute la carrière du savant explorateur s'était écoulée en missions dans les régions sahariennes.



LES PETITS MESSAGERS PARISIENS. — Depuis quelques semaines, fonctionne, dans Paris, sur le modèle de celles de Londres et de New-York, une organisation dite des Petits Messagers, en remplacement des commissionnaires surannés du coin des rues et qu'on ne trouve jamais. Pour un prix minime l'abonné relié électriquement avec un des postes pourra, en outre, à l'aide du simple cadran, indiquer ce dont il a un besoin urgent : une voiture, un cycliste, les pompiers, un médecin, etc.

Ayant été mis en possession d'une lettre pour Edimbourg qui nécessitait une réponse dans la journée même, ce PETIT MESSENGER DÉBROUILLARD quitta Londres, sur sa propre initiative, se faufila dans un rapide et rapporta la réponse attendue.

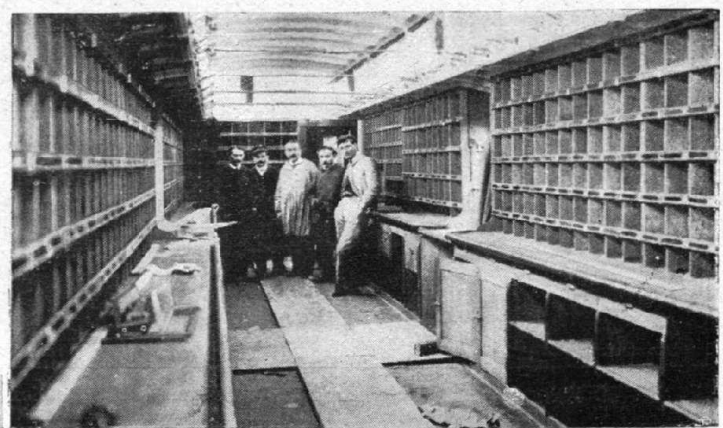
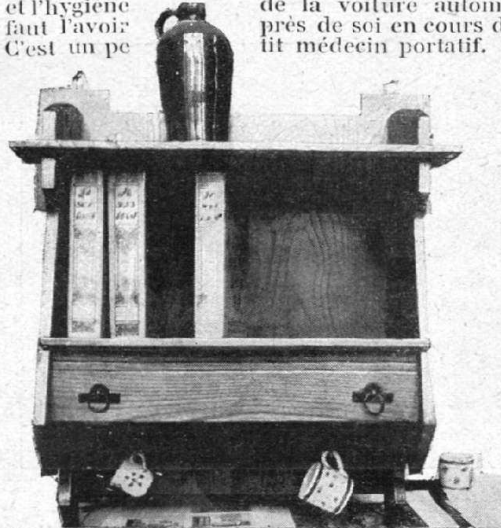


Désaxage d'un moteur les soupapes en soulevant le ressort.

Appareil Demailly pour l'épuration chimique des eaux

Sous le titre de **BRÉVETÉ DU CHAUFFEUR**, le D^r Bommier fait paraître un petit ouvrage qui rendra de grands services aux fervents du sport automobile qui n'ont pas fait leurs classes. Il enseigne l'anatomie, la physiologie, et l'hygiène faut l'avoir. C'est un petit médecin portatif.

Extrait de l'**EAU DANS L'INDUSTRIE**, par M. H. de la Coux, inspecteur de l'enseignement technique au ministère du Commerce, ouvrage particulièrement destiné à indiquer les améliorations possibles et à éviter les accidents toujours trop nombreux qui surviennent dans le mauvais fonctionnement, ou par l'usure des appareils. Un gros livre précis qui rendra des services aux industriels, aux métallurgistes, à la marine, aux chauffeurs et aux mécaniciens.



L'ÉTAGÈRE Je sais tout. — Nous avons signalé dans notre dernier numéro la petite étagère *Je sais tout*, une des curiosités de la Foire de Paris. Un de nos abonnés, M. Erhardt, a fabriqué pour son agrément ce joli petit meuble qu'il se décide aujourd'hui à mettre dans le commerce.

L'INTÉRIEUR DU NOUVEAU WAGON-POSTE. — Depuis le 1^{er} mars circule sur la ligne Paris-Nantes les wagons-poste du nouveau modèle comprenant toutes les améliorations réclamées par nos « ambulants ». Long de 18 mètres, monté sur boggies, ce qui assure la stabilité, éclairé par 80 lampes électriques, ce wagon pratique est chauffé par un calorifère et un thermo-siphon. M. Simyan, sous-secrétaire d'Etat, assistait au premier départ. Dans la quinzaine suivante, trente voitures de ce modèle ont été mises en circulation.



LE BERCEAU ROYAL D'ESPAGNE

L'Enfant royal d'Espagne est d'abord présenté aux dignitaires sur un plat d'or. Ce n'est qu'après cette cérémonie qu'il est couché dans son berceau, dont le seul luxe est constitué par d'admirables dentelles.

BERCEAUX ROYAUX

La naissance d'un Héritier ou d'une Princesse de sang royal d'Espagne attire l'attention de toute l'Europe. Il n'est pas jusqu'à la layette et jusqu'au berceau qu'on ne veuille connaître. Je sais tout va montrer à ses lecteurs ce petit lit où dormira peut-être un Roi, et quelques berceaux qui sont restés célèbres dans l'Histoire



EST un usage immémorial que la capitale de la France offre à ses souverains le berceau de leur premier né. La Ville de Paris, se conformant à la tradition, voulut, lors de la naissance du Prince impérial, se montrer à la hauteur de l'honneur coûteux qui lui incombait. Et tandis que la France (la France bonapartiste) retentissait de

cris d'allégresse, que MM. Lefranc et Doucet écrivaient des cantates dont Gounod et Auber composèrent la musique, que dans les écoles, les enfants chantaient en chœur :

Sur un berceau, la France était penchée
Quand, tout à coup, ô miracle, ô bonheur,
Dernière larme à la mère arrachée,
C'était un fils ! C'était un Empereur.

le Conseil municipal de la Ville de Paris,

le 28 mars 1856, prenait la décision suivante :

Il est ouvert à M. le Préfet de la Seine pour subvenir à toutes dépenses se rapportant à l'exécution du berceau offert au nom de la Ville de Paris à Leurs Majestés, un crédit de 180.000 francs, imputable sur les fonds libres de la Ville de Paris.

Auparavant le Conseil avait décidé, dans sa séance du 16 mars, qu'un cadeau serait offert au commandant Fayé chargé de lui annoncer l'heureuse délivrance de Sa Majesté l'Impératrice, et avait fixé de 10 à 15.000 fr., la somme à employer à ce cadeau.

Jetons maintenant un coup d'œil sur la note détaillée de ce berceau, et nous verrons que la Ville de Paris avait bien fait les choses. Jamais prince héritier ne dort son premier sommeil au milieu de plus de richesses?

Sculptures d'art, 6.000 fr.; Cartons des émaux, 2.000 fr.; Exécution des émaux, 4.080 fr.; A Sèvres, 2.080 fr.; Ebénisterie,

12.985 fr.;
Orfèvrerie,
63.322 f.95(1);
Dentelles,
68.250 fr.;
Garnitures,
1.662 fr.; Dé-
penses di-
verses
1.451 fr.50(1);
Direction
des travaux,

4.000 fr.; soit au total, 161.751 fr. 45 (1).

Ce total, on le voit, est plutôt imposant. Mais le chiffre des centimes a son char-

me bien personnel.

Sans quitter la France,



UN BERCEAU DEVANT LEQUEL TREMBLA L'EUROPE

C'est là que dort son premier sommeil le fils de l'Empereur Napoléon I^{er}. Celui qui naquit Roi de Rome devait mourir tristement, duc de Reichstadt, sur la terre d'exil.

et les époques assez proches de nous, on peut citer les fêtes qui accompagnèrent la naissance du duc de Bordeaux, et le berceau de ce prince, conservé au garde-meuble, est un chef-d'œuvre d'architecture et d'orfèvrerie.

Pourtant, combien plus modestes furent certains berceaux, — car les enfants royaux subissent, eux aussi, dès leurs premiers jours, — les atteintes de la fortune. Tel fut le cas du berceau de Jacques I^{er} d'Angleterre.

Jacques I^{er}, fils de Marie Stuart, était né en 1566, un an avant la mort de son père. Marie, dont la conduite avait soulevé l'indignation des seigneurs écossais, fut contrainte par eux d'abdiquer, le 24 juillet 1567. On couronna Jacques le 29, il avait treize mois!

Le comte de Mar, son gouverneur, le fit transporter de son



berceau au trône préparé dans la haute église de Stirling : on lut en sa présence l'acte d'abdication de sa mère. Luidsay et Ruthwen jurèrent que cet acte avait été signé volontairement. Le célèbre chef de la Réforme, Knox, prêcha. L'enfant fut couronné, et, en son nom, Morton jura que la religion réformée, serait protégée. Après la cérémonie, l'enfant-roi

passa du trône au berceau : il fut Jacques VI d'Écosse et Jacques I^{er} d'Angleterre

Si le berceau de Jacques I^{er} vit le drame de l'abdication de sa mère, celui d'Alphonse

XIII, né cinq mois après la mort de son père, Alphonse XII, fut contemplé par tout un peuple avec une joie sans égale.



LE CADEAU DE PARIS

Berceau offert au Prince Impérial par la Ville de Paris en 1856, et qui coûta 161.751 fr. 45.

Au reste, son berceau ne fut pas un berceau banal et ce n'est pas sous les rideaux de dentelles que celui qui devait à sa majorité être roi d'Espagne, apparut tout d'abord aux grands dignitaires de la cour.

Aussitôt après la première toilette, le royal nouveau-né fut couché sur un coussin et recouvert de voiles de dentelles. La duchesse de Medina de las Torre le posa sur un plat d'or, et suivant le cérémonial de la cour, le remit dans les bras de l'infante Isabelle, qui alla le présenter aux premiers de la nation et au corps diplomatique dans le grand salon d'honneur où ces hauts fonctionnaires attendaient. M. Sagasta, président du Conseil des ministres, voyant que le nouveau-né était un prince, s'écria d'une voix sonore :

« Sa Majesté la reine régente a donné le jour à un fils ! Vive le Roi ! »

Puis, ces mots prononcés, dans une improvisation chaleureuse, il fit un vibrant appel à tous les Espagnols pour défendre le petit roi et garder intacte la Constitution.

Le 19 mai, le roi était inscrit ainsi qu'il suit sur les registres de l'état-civil :

DON ALFONSO XIII

Léon-Fernando-Maria-Santiago-Isidore
Paschal-Marceau-Antonio

Le berceau du jeune roi fut beau, mais sans faste. En Espagne, le vrai berceau des princes est le plat d'or sur lequel on le présente dès sa naissance. Mais, il n'importe, berceau ou plat d'or, la couche du rejeton royal fut regardée avec joie par toute l'Espagne, et il n'est pas jusqu'aux plus grands coupables qui n'eurent à se

réjouir de sa venue au monde. Le général Villacampa dont la *junte* suprême avait prononcé la condamnation à mort fut gracié, et, comme M. Sagasta s'opposait à cet acte de clémence, la reine lui répondit :

— Je veux que le berceau du petit roi soit entouré de l'affection de tous les Espagnols, — même des plus coupables !...

Mais parfois les berceaux des monarques ont affecté des formes plutôt bizarres. Tel fut celui de Henri IV que l'on peut admirer au château de Pau. Il constitue une des curiosités de ce monument.

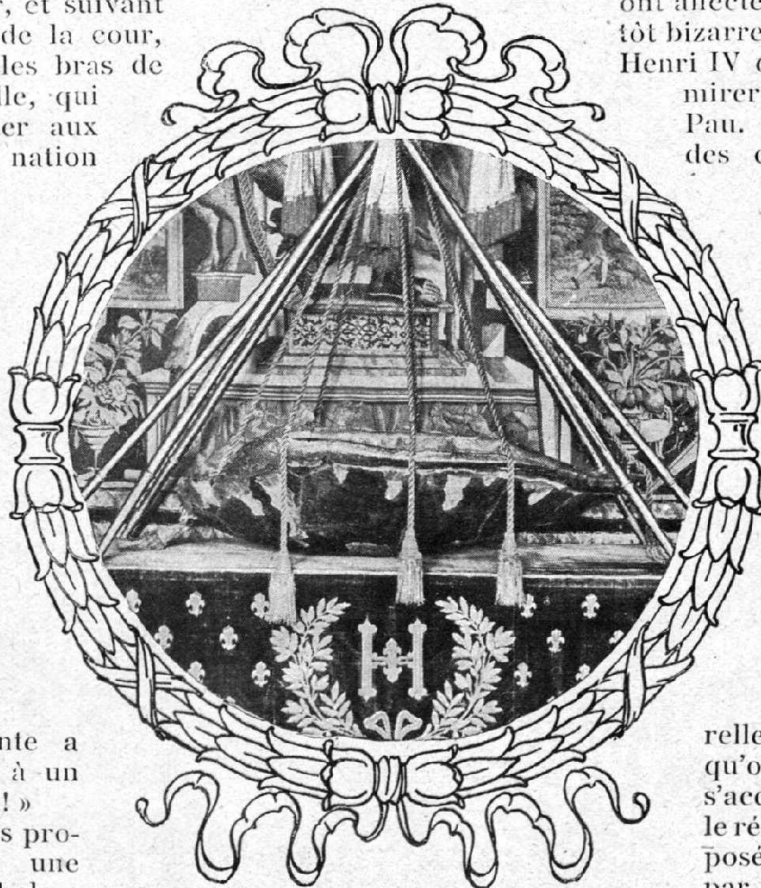
Il est formé par une carapace de tortue posée sur un socle de velours fleurdelisé et surmontée d'un faisceau de drapeaux, d'une couronne et d'un casque empanaché. Cette dure petite couchette, la plus dénuée de luxe, la plus naturelle

et la plus simple qu'on pût trouver s'accorde bien avec le régime rustique imposé à son petit-fils par Henri d'Albret qui, — c'est l'histoire et c'est peut-être aussi la légende, — dès que l'enfant fut né, lui frotta les lèvres d'une gousse

d'ail et lui fit avaler quelques gouttes de vin pour faire de lui un *vrai Béarnais*, et voulut qu'on l'habitât comme les autres enfants du pays à courir dans les montagnes, pieds et tête nus, afin de le rendre plus *dur* et plus *robuste*. Car, disait-il :

« Dans un corps débile, il ne peut loger qu'une âme molle et faible ».

Ce singulier berceau se trouve dans une des salles du deuxième étage où naquit Henri IV. Il est, avec le fauteuil de Jeanne d'Albret, placé dans la chambre voisine appelée le cabinet de la reine Jeanne, un des très rares objets datant de l'époque du



LE BERCEAU D'UN VRAI BÉARNAIS

La couche où dormit celui qui devait être Henri IV fut plutôt rustique. Henri d'Albret avait voulu que, dès la première heure, son petit-fils connût « la dure », comme les petits paysans de son pays.



1910

QUELQUES BÉBÉS ROYAUX

*Le fils du prince
Albert de Belgique.*

*L'un des fils du fils
aîné du roi de Grèce.*

*Le fils de Haakon VII,
héritier du trône de
Norvège*

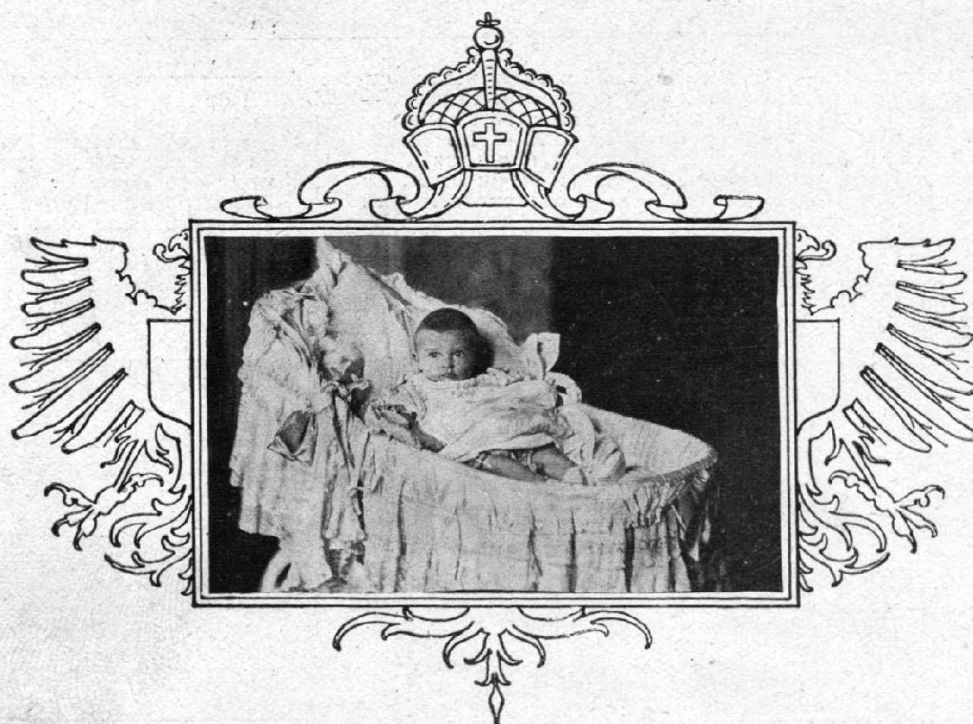
*Alphonse XIII entre
les bras de sa mère
Marie-Christine.*

Béarnais ou du moins ayant un lien avec lui ou avec sa mère.

Maintenant, à côté de ce berceau bizarre, berceau d'apparat malgré sa rusticité, combien il serait plus intéressant pour les amateurs de souvenirs le *vrai* berceau du roi Henri, celui dans lequel il dort, dans une petite maison de la banlieue de Pau où il avait été mis en nourrice, et où l'on montre encore la chambre où il fut allaité, et une partie de l'ancien mobilier.

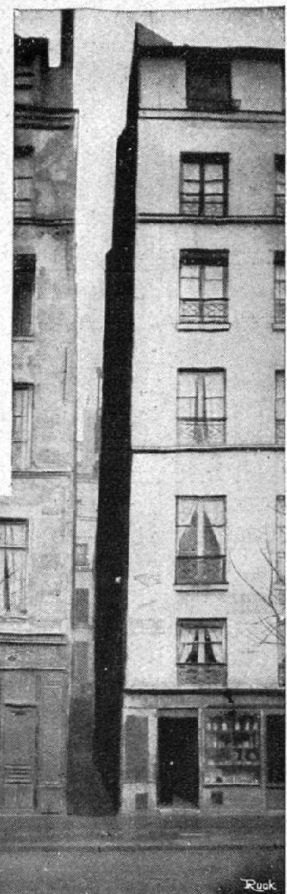
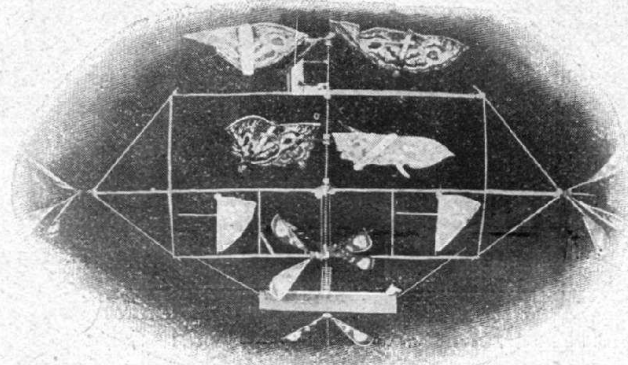
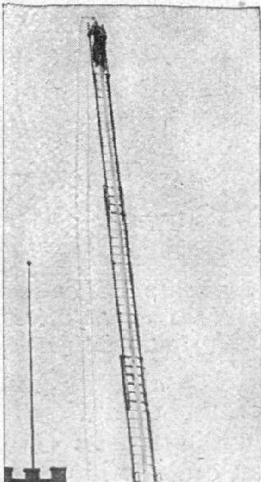
Il en est des berceaux comme des hommes : l'histoire se soucie peu de ceux qui n'ont pas leur roman ou leur légende. Ainsi s'explique la difficulté qu'on a à retrouver ceux des plus illustres monarques. Souhaitons donc que celui dans lequel dormira l'héritier ou l'héritière du trône d'Espagne soit inconnu dans quelques générations : cela prouvera que celui qui l'occupera connut un règne ou une existence exempte de grandes secousses : *Les berceaux heureux n'ont pas d'histoire.*

MAURICE LEVEL



LE BERCEAU DU FILS DU KRONPRINZ

On remarquera la simplicité du berceau du fils du futur Empereur d'Allemagne.



L'Aérostat

Papillon

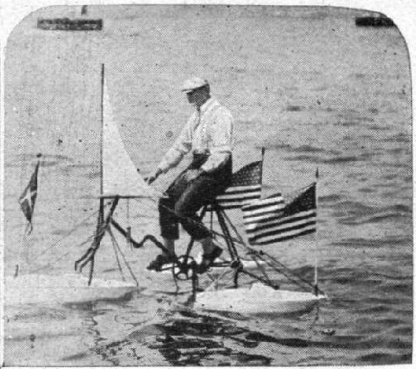
Un inventeur anglais, M. Coop, prétend avoir trouvé le secret de la NAVIGATION AÉRIENNE. Dans son appareil, le mouvement ascensionnel est obtenu à l'aide de 8 paires d'ailes, longue de 4^m50 et large de 2^m00.



UNE ÉCHELLE MONSTRE. — Construite à Manchester pour être envoyée en Afrique du Sud, elle est supportée par un châssis pourvu d'un moteur de 50 chevaux. Elle se déplie en morceaux dont la hauteur totale peut atteindre 100 pieds. De plus, ces morceaux sont articulés et prennent non seulement la position horizontale, mais encore toutes les positions verticales ou obliques. De telle sorte que l'échelle peut à l'occasion se transformer en pont, prendre la forme d'un crochet.

LE PLUS PETIT CYCLISTE DE FRANCE. — Ce record est battu par le petit André Imbebotte, (deux ans et demi), le fils du direct. des Cycles Lion d'or. Roues 30 cent., pneus compris.

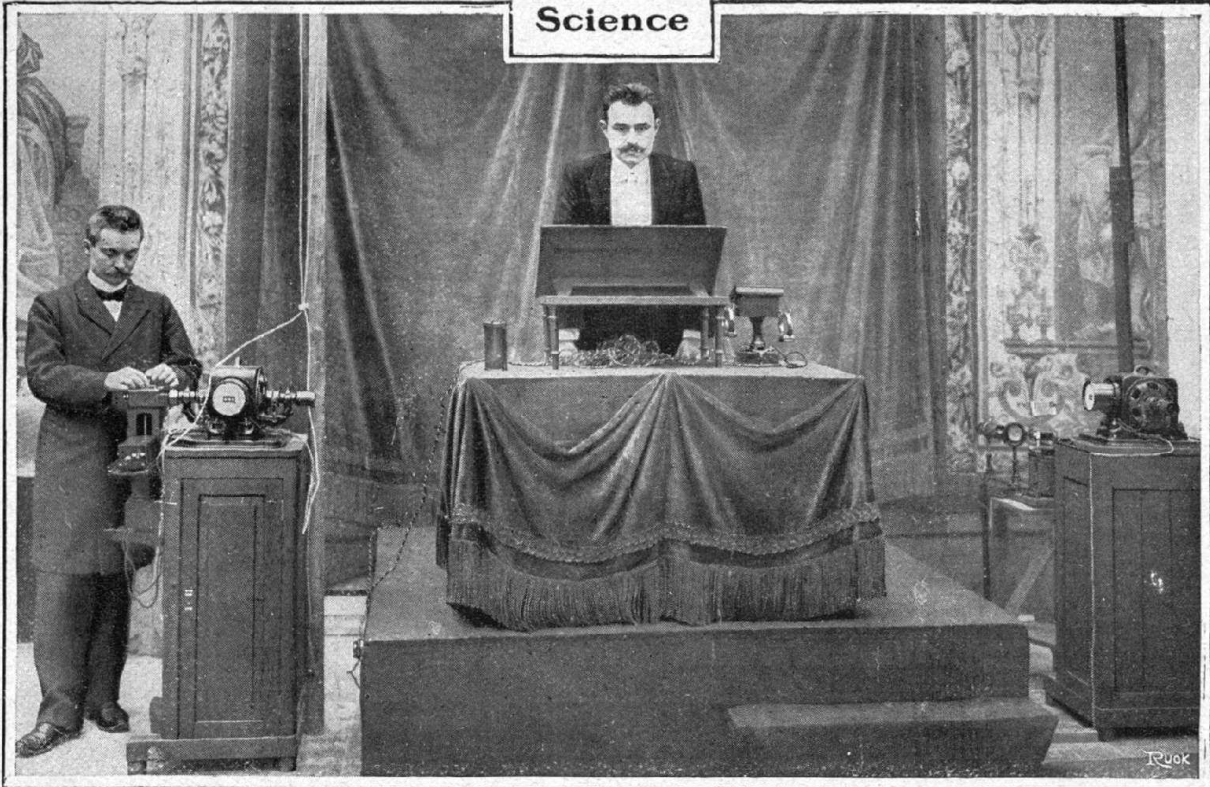
LA PLUS PETITE RUE DE PARIS. — Entre le quai de l'Hôtel-de-Ville et la rue du même nom, s'étend, sur une longueur de 19^m50, la rue du Paon Blanc qui n'a pas un mètre de large. Son nom ne peut lui venir que d'une enseigne aujourd'hui disparue. On la trouve mentionnée dès le dix-huitième siècle. Les vieux historiens qui en parlent, ne soulignent pas ce manque d'ampleur; ils ne pouvaient pas prévoir les 120 mètres de largeur de l'avenue du Bois-de-Boulogne.



LE SAUT D'UN PRÉCIPICE. — Dans les Montagnes Rocheuses, on rencontre de curieuses érosions de roches produites par des rivières qui se sont desséchées. C'est le cas des PILIERS NATURELS que reproduit cette photographie.

LE CHAMPION DES ENFANTS GRAS. — Le « petit » Jonh Trumilly a cinq ans, quatre pieds de haut et pèse 176 livres. La graisse envahissante l'empêche de marcher et on est obligé de le porter.

TRICYCLE NAUTIQUE. — Un inventeur américain, M. Mitchell, a accompli avec succès les essais de son tricycle nautique à voile en traversant plusieurs fois la North-River, à New-York. Ce tricycle repose sur trois boîtes étanches.



M. KORN EXPLIQUE SA DÉCOUVERTE

L'inventeur de la téléphotographie fit à Paris, dans la salle des fêtes de notre confrère L'ILLUSTRATION, une conférence explicative, extrêmement intéressante. Il était assisté de son fidèle aide et préparateur, M. Will.

La Télégraphie des Images

PAR LE PROFESSEUR KORN

Nous avons dernièrement signalé l'étonnante découverte de ce jeune physicien allemand, M. Korn, qui est parvenu à transmettre télégraphiquement les photographies. Aujourd'hui, nous avons la bonne fortune d'offrir à nos lecteurs un article sur cette invention sensationnelle, spécialement écrit par M. Korn lui-même à l'intention de "Je sais tout" X X X X X X X X X X X X



ONNEZ-MOI un point d'appui, s'écriait Archimède, et je soulèverai le monde!

Sans doute l'eut-il fait comme il avait dit, mais personne ne mit à sa disposition le point d'appui demandé (et, somme toute, ce fut peut-être préférable). Moins ambitieusement, on m'a fait dire :

— Donnez-moi mille fils télégraphiques ou téléphoniques et je vous ferai voir la personne avec laquelle vous causez dans le téléphone, d'un bout à l'autre de la terre.

Par malheur, le plaisir que procurerait la vision à distance à l'aide de mille fils coûterait un peu trop cher, et, pour le moment, je dois me contenter de transmettre télégraphiquement telle photographie qu'on voudra. *Je sais tout* me demande de présenter mon invention à ses lecteurs : je vais essayer de m'acquitter de cette agréable tâche aussi clairement que possible.

La téléphotographie repose tout entière sur une bizarre particularité d'un corps appelé *sélénium*, particularité qui fut découverte par hasard au cours des expériences que faisait, en 1873, un ingénieur anglais, Willoughby Smith pour la cons-

truction d'un câble télégraphique sous-marin. Il eut besoin, à un moment donné, d'une matière opposant une grande résistance au passage des courants électriques et il arrêta son choix sur le sélénium, dont la résistance était connue pour être énorme, comparée à celle du cuivre, de l'argent, du fer, etc. Pourtant, il ne pouvait faire un choix plus mauvais; il s'en aperçut bientôt.

Ce sélénium était bien l'instrument de mesure le plus lunatique et le plus inconstant du monde, donnant un résultat pendant le jour, en donnant un autre, tout différent, si on opérait la nuit. Et, soudain, M. May, l'aide de M. Smith, découvrait que la résistance du sélénium varie selon qu'il se trouve plus ou moins éclairé. Quant à l'explication de cet étrange phénomène, avouons qu'elle est réservée à la science de demain. Le fait expérimental est qu'en pleine lumière, le sélénium est relativement bon conducteur; dans l'ombre, il résiste beaucoup plus.

On pense si une pareille découverte excita la fantaisie des inventeurs. Aussitôt ils entrevirent la possibilité de compléter le téléphone par un appareil capable de montrer, au parleur, l'image de son interlocuteur placé à des milliers de lieues. Cela paraissait assez facile au premier abord. Sur l'image réelle d'une scène, d'une personne, produite dans une chambre noire, on promènerait une petite plaque de sélénium à travers laquelle passerait un courant électrique. Au poste récepteur, on promènerait sur un écran un rayon lumineux plus ou moins intense suivant l'intensité du courant électrique venu du poste transmetteur à travers la plaque de sélénium en train de parcourir les différentes parties de l'image originale. Alors, on verrait apparaître celle-ci sur l'écran, à condition, toutefois, que l'opération fût assez rapidement conduite pour que tous les éléments de l'image à transmettre pussent être retenus sur la rétine.

UNE INVENTION A LAQUELLE IL FAUT MOMENTANÉMENT RENONCER

Ah! c'était là un séduisant programme! Pensez donc : supprimer l'absence, un des maux les plus douloureux de notre pauvre humanité, pouvoir contempler à volonté les jeux de physionomie et les regards aimants de ceux qui nous sont chers, alors qu'ils voyagent au loin. Hélas! tous les efforts vinrent se briser contre deux obs-

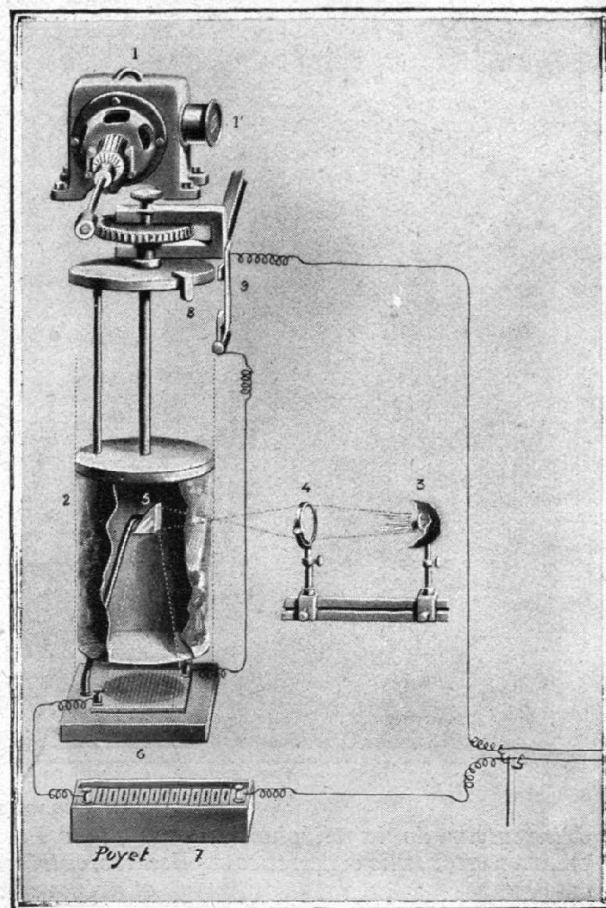
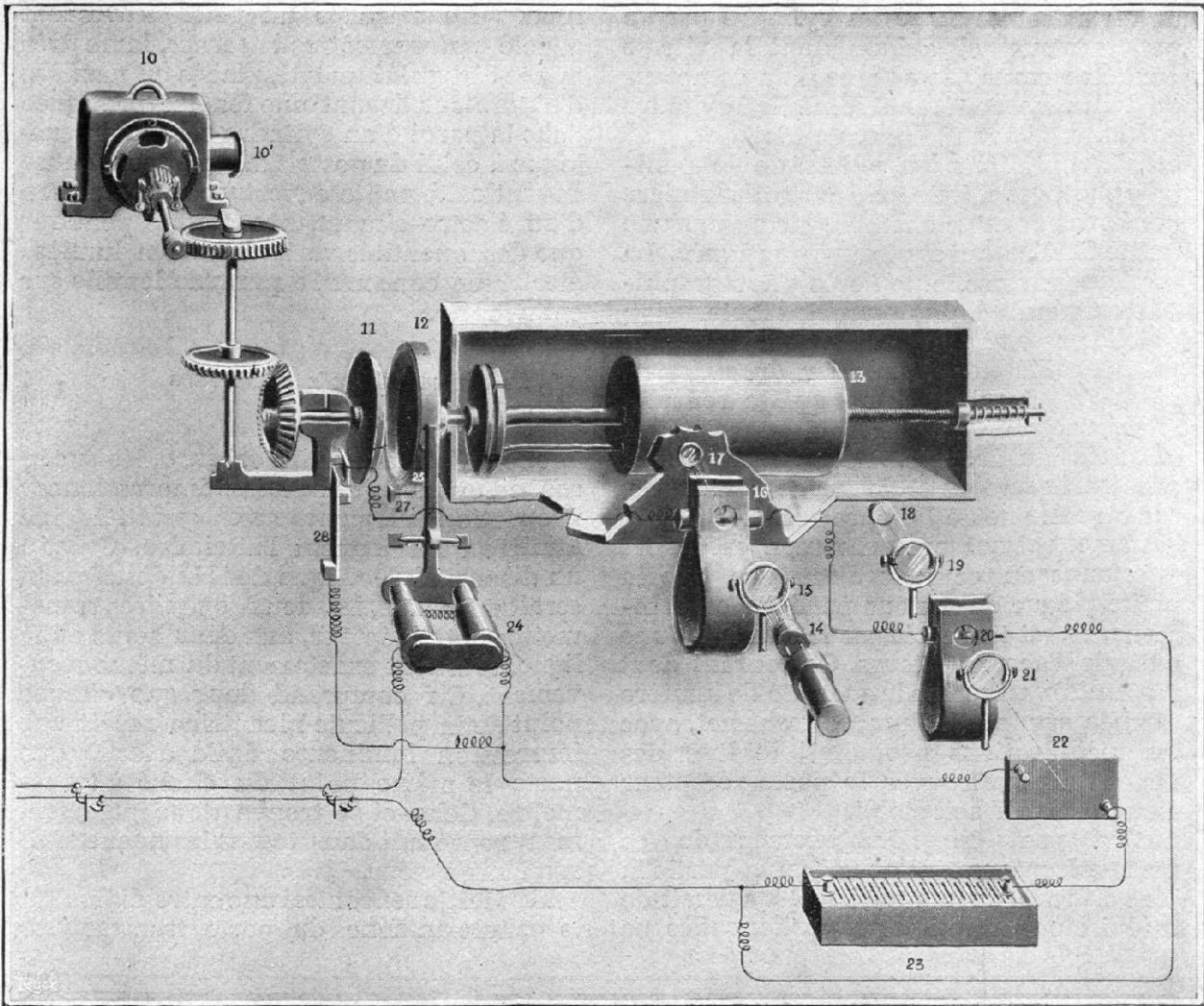


SCHÉMA DU POSTE TRANSMETTEUR

1. Moteur électrique. — 1'. Compteur de tours. — 2. Cylindre en verre où est enroulée la pellicule à transmettre. La chambre noire la contenant est figurée en pointillé. Elle est percée d'une petite fenêtre sur laquelle est un centre de lumière d'une lampe Nernst. — 3. Lampe. — 4. Lentille. — 5. Prisme réfléchissant les rayons sur le sélénium. — 6. Cellule de sélénium. — 7. Batterie électrique d'où part la ligne. — 8 et 9. Nez et interrupteur servant à corriger le synchronisme après chaque tour du cylindre.

tacles insurmontables : impossibilité d'obtenir la simultanéité, ou, comme on dit, le synchronisme absolu entre les mouvements des organes du poste transmetteur et ceux du poste récepteur; impossibilité de régler convenablement l'intensité du rayon lumineux au moyen des courants de force variable envoyés du poste transmetteur. Cela tient à ce que les courants, ou, pour mieux dire, les variations de courant ayant traversé une plaque de sélénium sont extrêmement faibles à cause de l'énorme résistance de ce métalloïde et que ces variations sont d'autant plus petites que le mouvement des plaques-antennes de sélénium parcourant l'image originale est plus rapide. Si bien que, dans le cas qui nous



LE POSTE RÉCEPTEUR

10 et 10'. Moteur et compte-tours. — 11 et 12. Roues coniques actionnant l'appareil de synchronisme. — 13. Cylindre portant la pellicule à impressionner et enfermé dans une chambre noire. — 14. Lampe. — 15. Lentille. — 16. Galvanomètre à cordes servant d'obturateur pour la photographie. — 17. Lentille d'entrée dans la chambre noire. De 18 à 22. Détails de l'appareil photographique et compensateur 14. 15. 16. 17. — 22. Cellule de sélénium compensatrice. — 23. Batterie. — 24 et 25. Appareil de correction de synchronisme après chaque tour. — 27 et 28. Nez et interrupteur pour mettre le galvanomètre hors du circuit pendant la correction du synchronisme.

occupe, il est pratiquement impossible de trouver un instrument à la fois assez sensible et assez rapide pour les saisir et les suivre. Voilà pourquoi ont échoué toutes les recherches concernant la télévision.

Je compris qu'on n'avait eu qu'un tort, celui de commencer par la fin. Il fallait au contraire s'attaquer d'abord au problème le plus simple. Or, les difficultés sont bien moindres quand il ne s'agit que de transmettre une photographie déjà faite, qui pose aussi longtemps qu'on veut. Je me mis à l'ouvrage et, en trois ans, je vins à bout de mon entreprise. Si l'on pense qu'à l'aide

d'instruments déjà très sensibles, il me faut de six à douze minutes pour la transmission d'une photographie déjà existante, on comprendra quels obstacles s'opposent à la téléphotographie des images réelles et surtout à la télévision. Voici une sommaire description de mon appareil.

La photographie à transmettre doit être sur pellicule transparente. On l'enroule sur un cylindre de verre enfermé dans une chambre noire où il se déplace selon deux mouvements simultanés, l'un de rotation autour de son axe, l'autre de translation le long de cet axe, comme un écrou courant sur la

vis de son boulon. Ce mouvement réglé et uniforme est imprimé au cylindre par un petit moteur électrique dont la vitesse peut être contrôlée à l'aide d'un compteur de tours y adhérent. Ainsi, le cylindre présente chacun de ses points et, par conséquent, tous les points de la pellicule photographique qu'il porte à la lumière pénètrent dans la chambre noire par une petite fenêtre qui s'y trouve pratiquée. La lumière traverse la pellicule photographique en quantité plus ou moins forte, selon qu'elle passe par une partie plus ou moins transparente et, à l'intérieur du cylindre, vient frapper un prisme qui la réfléchit totalement sur une cellule de sélénium disposée au-dessous. Cette cellule, aux parois très minces et de surface spacieuse, sur laquelle notre lumière projetée s'étale largement et qui présente bien moins de résistance au courant électrique que la petite plaque dont nous parlions en commençant, est traversée par le courant d'une batterie d'accumulateurs. Ce courant dont l'intensité varie selon la quantité de lumière tombée sur le sélénium, se transmet, avec les modifications produites, le long des fils qui vont retrouver le poste récepteur aussi loin qu'il soit établi.

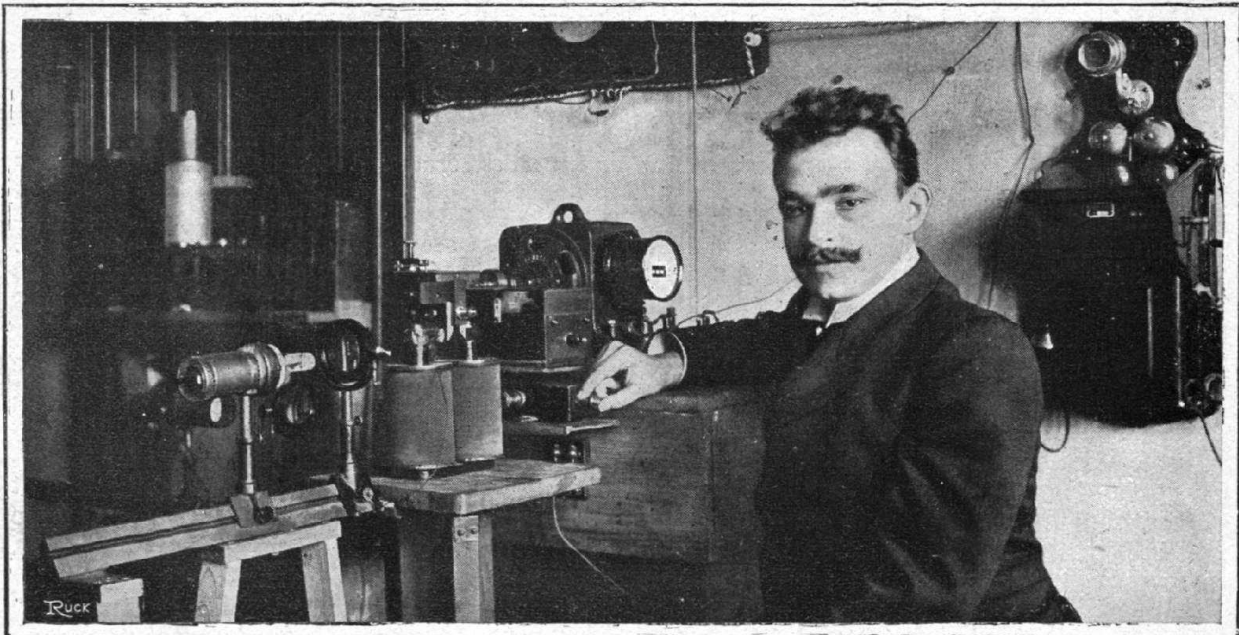
C'est peut-être l'établissement de ce poste récepteur qui constitua la partie la plus difficile de ma tâche. Il s'agissait de traduire en quantités proportionnelles de

lumière les variations d'intensité du courant reçu. Je construisis un petit instrument appelé *galvanomètre à cordes*, lame très mince d'aluminium qui, placée en manière d'obturateur devant une fenêtre pratiquée dans la paroi d'un cylindre récepteur analogue à celui du poste transmetteur, danse devant cette petite ouverture sous l'action d'un électro-aimant, n'y laissant pénétrer que des quantités variables de la lumière électrique concentrée par une lentille sur cette fenêtre.

LES DIFFICULTÉS SURMONTÉES

Une pellicule sensible est enroulée sur ce second cylindre et se laisse impressionner proportionnellement aux quantités de lumière qui viennent l'atteindre. Grâce à un dispositif électrique dont la description serait superflue, les deux cylindres transmetteur et récepteur, aux deux bouts de la ligne, tournent exactement du même mouvement. On comprend donc que chaque point de la pellicule réceptrice reçoit une impression lumineuse égale à celle que porte le même point du cliché à transmettre. Celui-ci se trouve donc intégralement reproduit dans toutes les nuances de son clair-obscur.

Mais ici, je rencontrais une autre difficulté : la cellule-antenne du poste transmetteur



LE PROFESSEUR KORN DANS SON LABORATOIRE

C'est dans son laboratoire de l'Université de Munich, où il est professeur, que M. Korn a trouvé et combiné tous les dispositifs qui l'ont amené à sa superbe découverte.



PHOTOGRAPHIES TRANSMISES PAR LE PROCÉDÉ KORN

A gauche, le portrait du roi Edouard VII, obtenu en 11 minutes et demie sur le circuit Munich-Nuremberg-Munich. — A droite, celui de M. Roosevelt, obtenu en 12 minutes sur le même circuit.

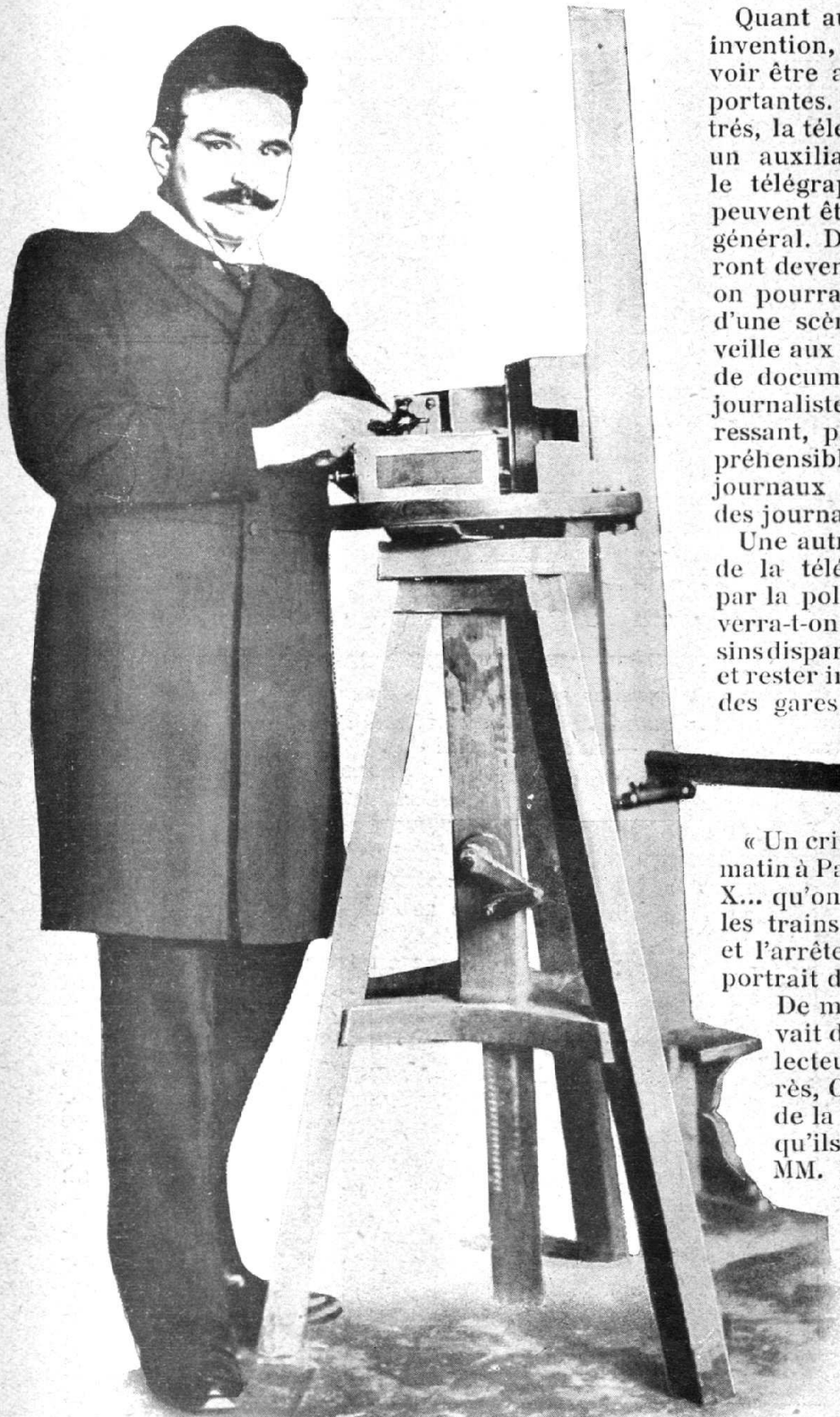
ne suit pas instantanément par ses variations de résistance, les variations de valeurs de la photographie. A l'usage, sa faculté d'accommodation s'oblitére et elle retient un peu les impressions antérieures. Elle traduit moins vite la seconde impression que la première, et ainsi de suite, si bien que ces impressions en arrivent à chevaucher les unes sur les autres transmettant une image floue, nuageuse, imprécise. Dans mon système, j'ai remédié à cet inconvénient en introduisant dans le circuit télégraphi-



« L'ACCIDENT » DE M. FALLIÈRES

Cette photographie obtenue le 1^{er} février pendant la conférence du professeur Korn, à L'ILLUSTRATION, sur le circuit Paris-Lyon-Paris, est traversée d'une ligne blanche et noire occasionnée par une perturbation de 12 secondes sur la ligne.

que, au poste récepteur, une seconde cellule de sélénium dont l'inertie apporte dans l'appareil les mêmes retards, mais en sens inverse, de sorte que les deux erreurs se détruisent, au moins approximativement. Lorsqu'il s'agira d'accélérer les méthodes, ce compensateur remplira-t-il ses fonctions aussi bien qu'à la vitesse actuelle? Sinon, pourra-t-on le perfectionner? C'est là, l'affaire des inventeurs dont voici la route tracée pour de nouvelles étapes.



LE PROFESSEUR KORN MONTRANT SES APPAREILS

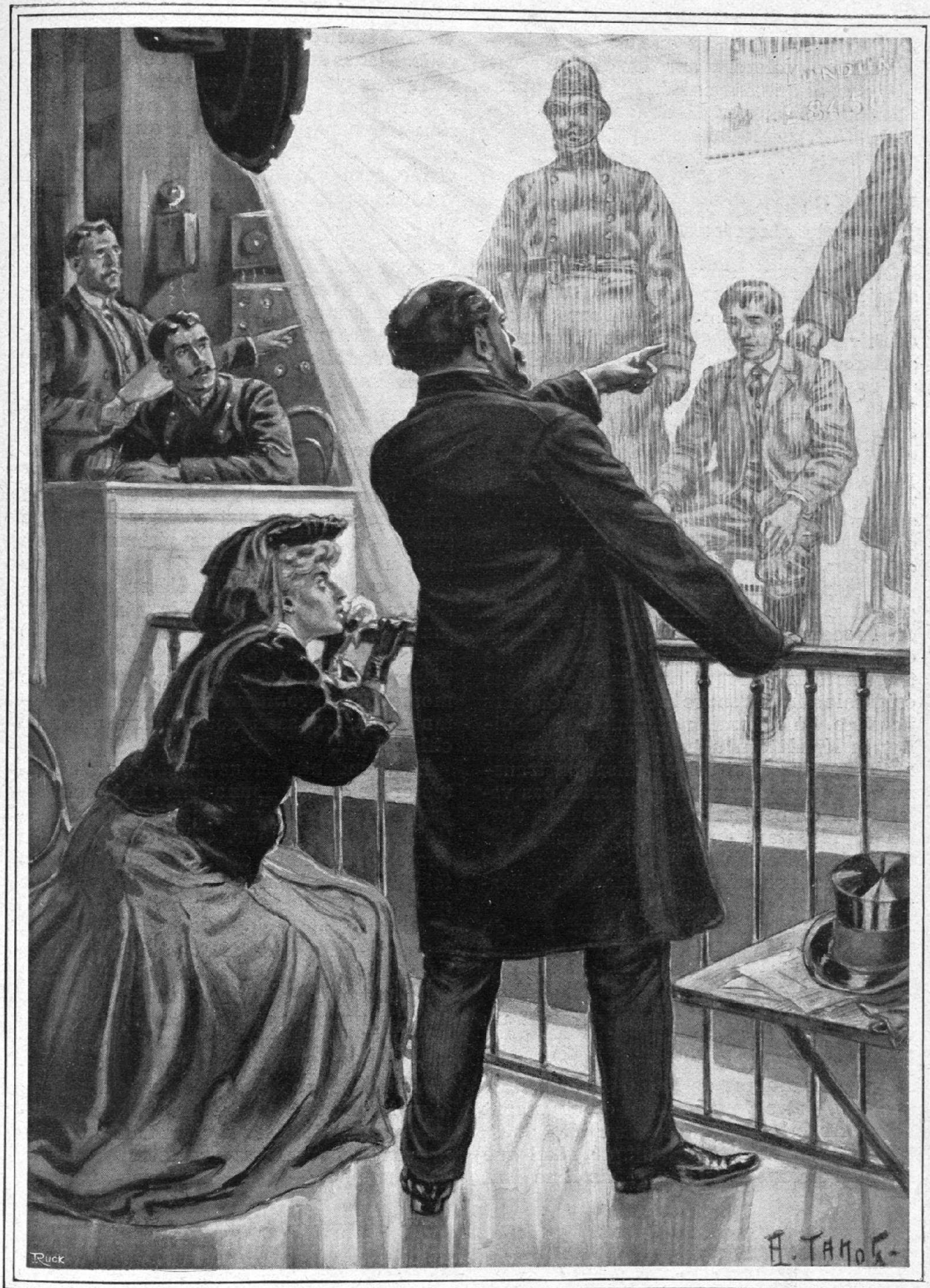
Ce furent les élèves de M. Korn qui eurent la primeur de son invention. Il la leur présenta, dans son laboratoire de l'Université de Munich.

Quant aux conséquences de mon invention, elles me paraissent devoir être assez nombreuses et importantes. Pour les journaux illustrés, la téléphotographie deviendra un auxiliaire aussi précieux que le télégraphe et le téléphone le peuvent être pour les journaux en général. Dès que les méthodes seront devenues un peu plus rapides, on pourra donner la photographie d'une scène qui se sera passée la veille aux antipodes. Ainsi appuyé de documents précis, le récit du journaliste en deviendra plus intéressant, plus saisissant, plus compréhensible et, peu à peu, tous les journaux quotidiens deviendront des journaux entièrement illustrés.

Une autre et capitale application de la téléphotographie sera faite par la police criminelle. Peut-être verra-t-on désormais moins d'assassins disparaître sans laisser de traces et rester impunis. Les commissaires des gares frontières de Feignies, d'Avricourt, etc., ceux des ports, recevront des télégrammes de ce genre :

« Un crime vient d'être commis ce matin à Paris. On soupçonne le sieur X... qu'on croit en fuite. Surveiller les trains (ou les embarquements) et l'arrêter au passage. Ci-joint le portrait du coupable présumé. »

De même que *Je sais tout* pouvait dernièrement donner à ses lecteurs les figures de MM. Jaurès, Casimir-Perier, etc., privés de la barbe ou des moustaches qu'ils ont toujours portées MM. Méline, Coppée, Courte-line et autres, ornés contre leur habitude de barbes abondantes, pour déjouer les ruses de MM. les assassins et autres caissiers fuyards, on expédiera simultanément dans toutes les directions trois portraits d'un même individu, le premier tel qu'il était au moment du crime, le second tout rasé et le troisième avec une fausse barbe. Les poli-



UNE DES APPLICATIONS LES PLUS BIENFAISANTES DE LA TÉLÉPHOTOGRAPHIE

Le professeur Korn indique lui-même, comme une des applications les plus intéressantes et les plus utiles de son invention, l'usage qu'en pourra en faire la police. Un inculpé est-il arrêté, un enfant perdu ou vagabond est-il trouvé : en quelques instants l'image transmise à des centaines ou des milliers de kilomètres se présente devant le défilé des victimes ou des parents éplorés.

ciers ont de bons yeux et, comme le criminel voyagera pendant que sa ou ses photographies voleront sur les fils télégraphiques, il en sera précédé partout et ses chances d'échapper diminueront considérablement, surtout si l'on a pu transmettre des photographies stéréoscopiques.

D E LA PHOTOGRAPHIE A DISTANCE A LA VISION A DISTANCE

Outre ces applications, combien d'autres surgiront auxquelles nous ne songeons même pas ! Un innocent est-il arrêté loin des siens. La téléphotographie lui rendra sa liberté des heures, des jours, des semaines plus tôt qu'auparavant. Un voyageur, surpris sans pièces d'identité par quelque accident, est là gisant dans un lit d'hôpital étranger. Sa téléphotographie, publiée par les journaux, viendra avertir ses parents, ses amis. Transmises de même, des microphotographies permettront la consultation d'un grand médecin habitant quelque ville éloignée.

La transmission d'une signature photographiée peut être extrêmement utile, si on l'accompagne par exemple du timbre d'un notaire pour authentification, le poste transmetteur pouvant conserver la pièce originale afin de rendre le contrôle toujours possible. Là il serait nécessaire de modifier la législation actuelle des différentes nations, sans quoi une légalisation transmise télégraphiquement ne serait pas valable. Et on peut prévoir que ce sera dur. Un représentant de la haute finance me disait dernièrement :

— Cette nouvelle forme de la légalisation, il nous la faut à tout prix.

Et un des plus gros personnages de l'administration télégraphique allemande s'est alors écrié avec force :

— Jamais de la vie !

Les fonctionnaires se ressemblent un peu partout. En tout cas, voilà un beau problème administratif posé..... Ces réalisations prochaines de la téléphotographie excitent notre imagination et nous font entrevoir la solution du casse-tête de la télévision, bien plus compliqué, ainsi que nous le disions plus haut. Mais il ne faut

pas que des rêveries sans consistance viennent nuire à l'essor de la téléphotographie. Disons donc nettement ce qu'il en est pour le moment de cet espoir.

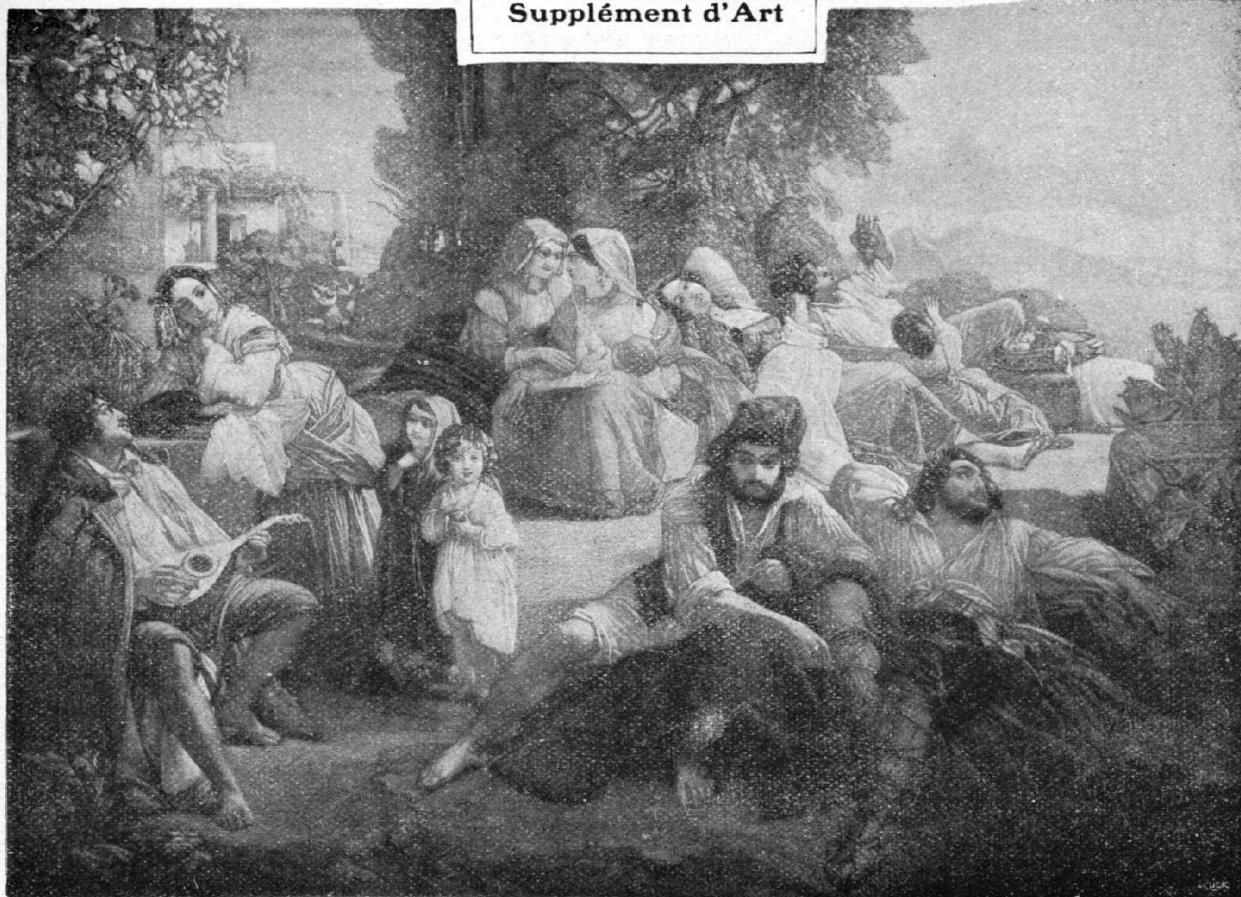
Quand on pourra raccourcir la transmission d'une photographie jusqu'à un tiers de seconde au lieu de six minutes, la télévision sera devenue possible. On pourra voir des reproductions d'images apportées de fort loin comme on voit actuellement des scènes animées sur l'écran d'un cinématographe. Si cette accélération est impossible, il restera la ressource de se servir d'un grand nombre de fils dont chacun transmettra une partie de l'image. Mais, qu'on n'oublie pas ce que nous disions en commençant : en l'état actuel de nos méthodes, il faudra pouvoir disposer d'au moins 1.000 fils télégraphiques en même temps que de postes transmetteurs d'autant plus compliqués dans ce but.

Ce n'est pas impossible en théorie ; en pratique, ce serait fort coûteux sans être susceptible d'applications sérieuses. Mais nous n'avons pas besoin de cela. Du jour qu'il sera possible d'accélérer nos méthodes de téléphotographie d'au moins dix fois, ce qui ne paraît pas irréalisable pour l'avenir, on pourra arriver à la télévision avec 100 fils télégraphiques. A ce moment, le problème de la vision à distance cessera sans doute d'être un rêve chimérique.

En attendant, il nous faut bien nous contenter de ce que nous avons : la téléphotographie, en nous efforçant de la perfectionner chaque jour. C'est déjà quelque chose. Quand nous étions enfants, on nous faisait rire de la naïveté de ce bon paysan qui, voulant faire tenir à son fils, employé dans la capitale, une paire de souliers neufs, les accrochait aux fils du télégraphe avec une étiquette à l'adresse du destinataire, et se montrait fort étonné, le lendemain, de les retrouver à la même place. Sous peu de mois, le brave homme pourra déjà envoyer par cette voie inattendue son portrait à son gars. Et, à cette pensée, je me demande avec inquiétude si je n'ai pas nui au progrès en aidant à faire revivre dans les campagnes la croyance aux sorciers.

ARTHUR KORN.





LE DOUX REPOS

(Cl. Goupil)

Cette toile exposée au Salon de 1836 sous le titre : " Il dolce farniente ", synthétise la première manière du peintre qui s'inspirait surtout de l'Italie comme la mode l'exigeait à cette époque. Elle valut à son jeune auteur une médaille de deuxième classe.

WINTERHALTER, PEINTRE DES ÉLÉGANCES MONDAINES

Le centenaire de Winterhalter, peintre des élégances mondaines sous Louis-Philippe et sous Napoléon III, remet en lumière cet artiste délicat dont les œuvres sont autant de documents précieux pour ces époques.



UN des premiers effets de l'entrée de la période impériale dans l'histoire, — et, par conséquent, dans la légende, — est la transformation de l'opinion sur ses modes.

On les trouvait, il y a peu de temps encore, ridicules, parce qu'elles avaient été portées par nos grand'mères; elles sont aujourd'hui regardées

d'un œil plus favorable; on leur trouve du charme, on découvre leurs beautés, on les étudie avec soin pour les reconstituer.

Afin de les étudier mieux, on est allé consulter, — oh!... au simple point de vue documentaire, — les œuvres d'un peintre qu'on avait quelque peu dénigré, quelque peu oublié et contre lequel les auteurs d'*Histoire de l'Art* avaient formé la grande conspiration du silence.

Et l'on s'aperçut que cet artiste, à côté de quelques défauts, avait de très réelles qualités. On s'est laissé reprendre par ce qui fit sa gloire il y a soixante ans, son charme, son élégance et comme justement il se trouve que la mode revient d'adorer les portraitistes anglais dont il procède, on le réintègre dans l'estime et dans les conversations mondaines.

Ce peintre est François-Xavier Winterhalter.

On le qualifie, — il faut toujours en France un qualificatif, — de « peintre de l'Empire ». Pourtant il fut autant, sinon davantage, le peintre de la Cour de Louis-Philippe et la supériorité de ses toiles exécutées pendant cette dernière période est incontestable.

En effet, vers le milieu de l'Empire, il exagéra son penchant naturel à la mignardise, stigmatisé à ses débuts par le critique Gustave Planche, avec une sévérité peut-être excessive.

Né à Bade en 1806, Winterhalter commença ses études artistiques à Munich et, après un court séjour en Italie, il s'installa à Paris en 1834.

Il obtint son premier véritable succès avec une grande toile : *Il dolce far niente*, que nous reproduisons ici et qui lui valut la médaille de deuxième classe du Salon.

Déjà les articles élogieux le comparaient à Léopold Robert quand il exposa l'année suivante, son *Décameron* qui déchaîna l'enthousiasme des uns et la colère des autres : « Chef-d'œuvre de grâce et de poésie ! » s'écriaient les admirateurs, « œuvre ingénieusement médiocre » écri-

vaient les contradicteurs. De ce bruit surgit la gloire ; Winterhalter était célèbre !

Il se lança presque aussitôt dans le portrait et, après avoir exposé en 1838 celui du prince de Wagram et celui d'une jeune femme, il fut chargé d'exécuter ceux du roi Louis-Philippe, de la duchesse d'Orléans,

du comte de Paris, de la princesse Clémentine et du duc de Nemours.

Les cinq toiles exposées au Salon de 1839 valurent à leur auteur la croix de chevalier de la Légion d'honneur. Dès ce moment il devint le portraitiste attitré de la cour de France et, bien entendu, de la haute bourgeoisie.

Il dut abandonner la peinture de genre pour satisfaire à ses nombreuses commandes et, jusqu'à la Révolution de 1848, à part deux toiles destinées à immortaliser le souvenir des bonnes relations de la Cour de France et de la Cour d'Angleterre : *La reine Victoria présentant ses enfants au roi Louis-Philippe et Réunion de famille dans la galerie du château d'Eu*, il n'exposa plus que des portraits.

Tour à tour furent fixés par lui sur la toile les traits de la duchesse de Nemours, de la reine Amélie, de la com-

tesse Duchatel, de la princesse Clémentine, de la princesse Adélaïde, de la princesse Marie, du duc d'Aumale, et cette série que nous pouvons admirer à Versailles est tout à fait délicieuse. Le dessin pêche bien par endroits, les étoffes sont bien sèches parfois, le coloris des teints est toujours le même, mais que de charme dans ces



LOUISE D'ORLÉANS, REINE DES BELGES (1845)
Femme de Léopold I^{er}
(Musée de Versailles)



LA REINE MARIE-AMÉLIE (1842), MUSÉE DE VERSAILLES

Winterhalter, que l'on connaît plutôt comme peintre du second Empire, fut aussi le peintre de la Cour de Louis-Philippe et plusieurs de ses plus belles toiles datent de cette époque, témoin ce splendide portrait de la reine.



LA DUCHESSE D'ORLÉANS (1844)

D'une élégance un peu froide, d'un conventionnel qu'on a trouvé exagéré, cette toile, qui se trouve au musée de Versailles, a une valeur documentaire considérable par le soin qu'a apporté l'artiste dans l'exécution du costume de la princesse.



FLORINDE (1853)

(Cl. Goupil)

La Révolution de 1848 avait chassé de France le peintre allemand; il n'y revint que sous l'Empire et cette magnifique toile lui servit de rentrée au Salon.

regards, que d'élégance dans ces attitudes, que de joli dans tout ce conventionnel!

Vint la Révolution de 1848. Le peintre de l'aristocratie quitte la France pour n'y plus revenir avant l'Empire. Il visita les Cours de Prusse et d'Angleterre où il fut admirablement reçu et où il exécuta de nombreux portraits parmi lesquels celui de la reine Victoria qui peut compter parmi ses meilleures œuvres.

Il rentre à Paris en 1853 et *Florinde* est la première toile qu'il expose au Salon après son retour.

A l'Exposition universelle de 1855, il donne un portrait de

l'Empereur et trois portraits de l'Impératrice dont l'un, le plus célèbre, reproduit dernièrement dans la mise en scène de la *Savelli*, de M. Max Maurey, représente la souveraine entourée de ses dames d'honneur.



ADELINA PATTI

Ce portrait est considéré comme une des plus belles œuvres de Winterhalter.

LA « MANIÈRE » DE WINTERHALTER

Le succès obtenu fut de nouveau considérable et comme le fit très justement remarquer Théophile Gautier, ce succès tint beaucoup à ce que les peintres contemporains dédaignaient le gracieux, le joli, pour se livrer exclusivement au genre classique et grave. La citation est à donner

ici; elle donne, mieux que nous ne saurions le faire, ces raisons qui nous ont inspiré dans le choix de Winterhalter pour ce supplément artistique :

« La France a toujours été moins romantique que l'Angleterre. »

L'art des Grecs et des Romains lui sert de prototype, et les peintres de notre pays ont de la répugnance pour présenter les physionomies, les mœurs et les costumes de leur temps. Lorsqu'ils font des portraits de femme, ils tâchent de les ramener autant que possible à leur idéal et les ajustent en camée ou en médaille. Nos modes féminines sont pourtant charmantes, et il ne serait pas difficile d'en tirer bon parti; malheureusement, la draperie prévaut encore sur la robe et les bandelettes antiques sur les chapeaux de Bandrand ou de Lucy Bocquet; Paris n'a pas comme Londres des peintres fashionables, par suite de cet esprit classique; on a d'ailleurs ici un dédain profond pour le gracieux, le joli, l'élégant; tout le monde veut être sublime.

UNE CRITIQUE DE WINTERHALTER

« Ces réflexions nous sont suggérées par le grand tableau de M. Winterhalter : *l'Impératrice entourée de ses dames d'honneur*. M.

Winterhalter a toujours cherché la grâce, il l'a souvent trouvée; sa manière coquette et brillante se rapproche de celle des peintres anglais dont nous parlions tout à l'heure (Lesly, Reynolds, Thomas Lawrence, Grant, Hayter, Macnel, Boxall).

Son *Décameron*, quoique les qualités de *Part y* manquaient, avait un charme qu'on ne peut nier; ce charme existe avec les

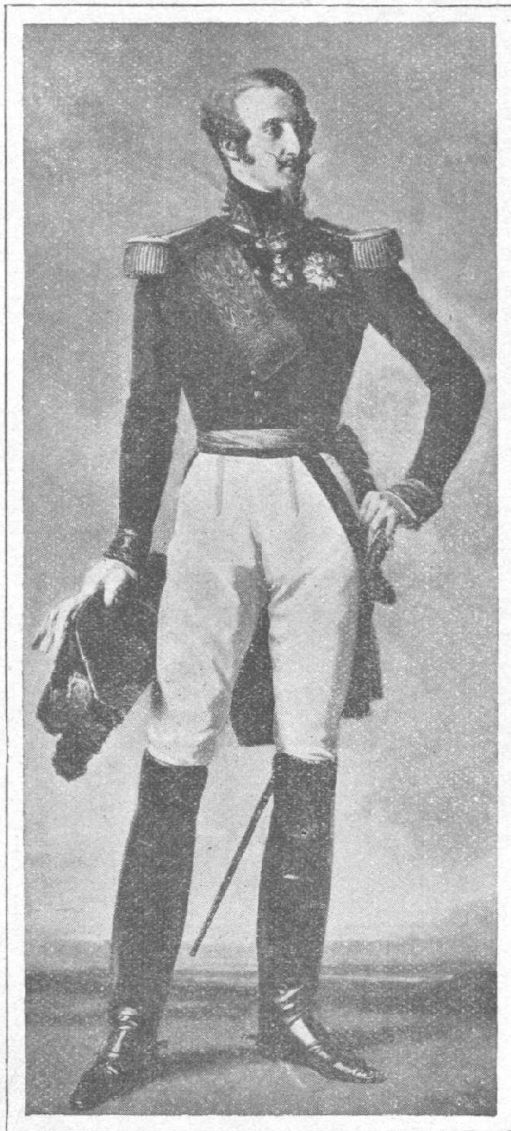
mêmes défauts dans la toile qu'il a exposée cette année et qui est une de ses plus importantes : *l'Impératrice*, au milieu d'un paysage épanoui et fleuri, forme le camée d'un bracelet de femmes, posé sur un gazon de velours comme un écrin; — elle occupe le centre de la composition, et préside avec

une majesté affable et pleine de grâce le cercle groupé à ses pieds en des attitudes d'un abandon respectueux. C'eût été un sujet admirable pour un coloriste que cette guirlande de jeunes femmes assises ou penchées dans leurs riches toilettes parmi l'herbe et les fleurs; mais peut-être un peu trop préoccupé de l'élégance, M. Winterhalter n'a pas tiré tout le parti possible de ces étoffes aux nuances fraîches et claires, de ces chairs satinées, de ces chevelures brunes ou blondes; il n'a pas donné assez de souplesse aux plis, assez de solidité aux tons; il a fait abus du luisant et de la transparence. Gravé, son tableau produirait une estampe charmante; le burin lui prêterait de l'harmonie; c'est une ressemblance de plus qu'a l'artiste avec les Anglais, dont les œuvres doivent tant aux Finden, aux Cousins et aux Robinsons. »

Toutes les critiques et aussi toutes les louanges que l'on peut adresser au peintre du *Décameron* sont contenues dans

ce passage. Plus tard, le *Moniteur* étant devenu le journal officiel de l'Empire, Théophile Gautier se montra plus doux pour le peintre allemand et l'on ne trouve plus que des éloges sur lui dans sa chronique.

Dès cette année 1855, Winterhalter fut le peintre attitré de la Cour impériale comme il l'avait été de la Cour de Louis-Philippe.



LE DUC DE NEMOURS (1844)
Un des premiers portraits officiels de Winterhalter.



L'IMPÉRATRICE EUGÉNIE

Devenu le portraitiste attitré de la Cour impériale comme il l'avait été de celle de Louis-Philippe, Winterhalter eut maintes fois l'occasion de fixer les traits de l'Impératrice, qui appréciait particulièrement le talent élégant et gracieux du peintre.

Nous n'énumérerons pas toutes les toiles qu'il exposa, parmi lesquelles une des plus belles est, sans contredit, le portrait de la marquise de Caux (Adelina Patti) dont nous donnons ici la reproduction.

Mais sa gloire ne tarda pas à s'obscurcir; sa manière de plus en plus factice déplut, son genre, trop peu renouvelé, fatigua.

Il quitta la France comme tous les sujets allemands en 1870 et ne revint pas après le traité de Versailles. Il mourut à Munich et les journaux de Paris ne lui consacèrent que quelques lignes rapides dans leurs informations.

Après sa mort, il fut oublié brusquement; il ne fut pas étudié, critiqué, discuté, il fut



PRINCESSE DE SAXE-COBOURG-GOTHA
(Musée de Versailles)

réellement oublié et si vous vous donnez la peine de parcourir certains précis de l'*Histoire de l'Art*, vous verrez que son nom n'est même pas cité.

Nous devons, aujourd'hui, revenir pleinement sur cette injustice et, après avoir élagué de l'œuvre trop vaste de Winterhalter les toiles inférieures de la seconde période, reconnaissant qu'il ne fut pas un grand coloriste, admirer sans réserve son talent d'arrangement, la grâce de ses portraits de femmes, le charme indéfinissable qui se dégage de chacune de ses œuvres, le replacer à son rang parmi les premiers portraitistes.

JEAN-JOSÉ FRAPPA



LA PRINCESSE DE BELGIQUE



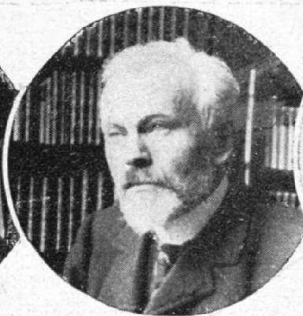
LOUIS-GASTON D'ORLÉANS, COMTE D'EU



M. FRANÇOIS COPPÉE, ému de ce que les prosateurs sont mieux récompensés que les poètes, a fondé un prix biennal de 1.000 fr. que l'Académie décernera à un jeune poète, dès cette année.



M. HENRY HOUSSAYE a fait, le 27 fév. une très intéressante conférence sur *Napoléon dans la littérature au XIX^e siècle*. Nul n'était plus qualifié que l'historien de 1814 et de 1815 pour parler sur ce sujet.



M. JULES LEMAITRE continue, avec le même succès, ses nettes et émouvantes conférences du mercredi sur *Jean-Jacques Rousseau* et fait paraître le second volume de son *Théâtre complet*.



LE PÈRE MONSABRÉ, le célèbre prédicateur, est mort le 2 mars, au Havre. Brillant disciple du Père Lacordaire, il prêcha à Notre-Dame de 1872 à 1890, chaire atj. occupée par le chanoine Janvier.



M. JACQUES BOULEENGER, — frère de Marcel, — l'auteur d'un charmant livre sur les *Dandys*.



M. PIERRE BAUDIN donne en vol., dans *l'Alerte*, ses plus intéressants articles de sociologie.



M. PAUL ACKER fait paraître *Le Désir de Vivre*, roman emu et très près de la réalité.



M. ROBERT SCHEFFER publie un roman sur les vieilles filles : *Les loisirs de Berthe Livoire*.



M. GU. - HENRY HIRSCH, peintre si original des bas-fonds de Paris, donne *Poupée d'Argile*.



LA GRANDE FORCE, rue du Roi de Sicile, et la borne sur laquelle fut décapitée la princesse de Lamballe Gravure extraite du nouvel ouvrage de M. Lenôtre : *Les Massacres de Septembre*, suite de ses *Mémoires sur la Révolution*.



L'ILE DES PEUPLIERS et le tombeau de J.-J. Rousseau, d'après une vieille gravure. Jean-Jacques est d'actualité à cause des conférences de Jules Lemaitre et de la manifestation organisée en son honneur le 10 mars, à la Sorbonne.



LA PIPE DE L'AMBASSADEUR, gravure extraite d'*Une Ambassade persane sous Louis XIV*, par Maurice Herbertte qui fait revivre, heure par heure, le séjour en France de Méhémet-Reza-Beg, héros des fameuses *Lettres Persanes*.

LE DIVORCE DES FRÈRES MARGUERITE. — Après quelques années de collaboration retentissante les frères Marguerite se séparent : Victor désirant se consacrer davantage à la politique.

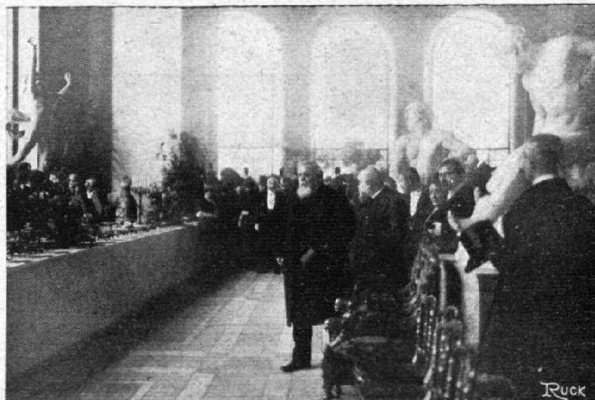
ANDRÉ LEMOYNE. — *André Lemoigne*, l'auteur des *Charmeuses*, est mort en Saintonge, à 85 ans.

RAYON DES HISTORIENS. — Du vicomte d'Avenel : *Prêtres, soldats et juges sous Richelieu*; du cardinal Mathieu, une nouvelle édition de *L'Ancien Régime en Lorraine et Barrois*.

VARIÉTÉS. — M. Féli Gautier publie un curieux recueil de lettres inédites de *Baudelaire*.



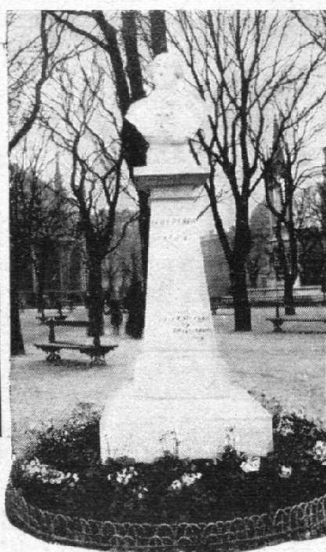
LA SEINE A PARIS, par Gabriel Rousseau, à l'Exposition des Peintres du Paris Moderne, au Petit-Palais (25 janv.), dont beaucoup de toiles et de dessins seront de bons documents pour le Musée Carnavalet de demain.



INAUGURATION OFFICIELLE DU PETIT-PALAIS. — Le Président de la République a inauguré le 5 mars, au Petit-Palais, la salle Henner, les donations récentes et les nouvelles galeries de la collection Dutuit, et des collections municipales.



UN MONUMENT A MOZART. — On a inauguré, le 16 mars, à Dresde ce charmant monument du délicat Mozart qui mériterait d'être honoré aussi à Paris où il est classique. Le sculpteur est M. Hermann Hosaens, photographié à droite.



LE BUSTE DE GOLDONI, par E. Fortini, inauguré à Paris, le 25 février.



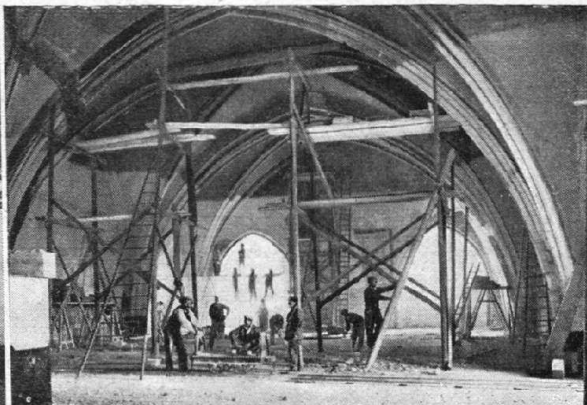
LE DEUXIEME CENTENAIRE DE GOLDONI a été fêté à la fois à Venise, par des discours autour de sa statue, dans les théâtres italiens, et à Paris, grâce à l'initiative du duc Melzi d'Eril, donateur du joli monument inauguré square de l'Archevêché.



La chambre de Clément VI

LES DÉCOUVERTES D'AVIGNON. — Depuis les premiers jours de janvier une équipe d'artistes gratte les badigeons qui recouvraient, dans le palais des Papes, transformé en caserne, d'admirables fresques

A L'EPATANT. — Tous les peintres habituels avec, surtout, des portraits : Chartran, Bonnat (*Paderewsky*), Carolus-Duran, Roll, Blanche, Chabas, J.-J. Weerts, Dubufe. Des paysages de Bouchor, Mue-



La chapelle de Clément VI

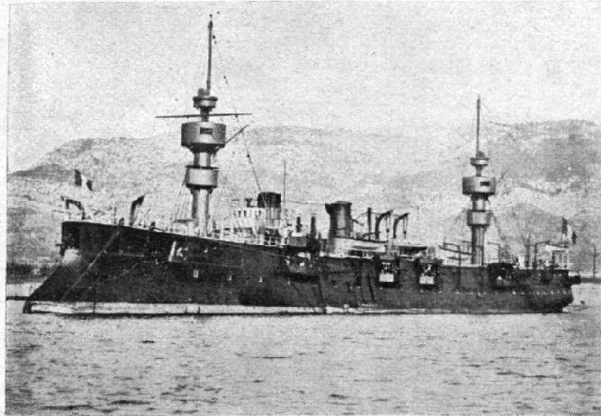
remontant au XIV^e siècle. La grande chapelle de Clément VI sera transformée en salle d'exposition des arts avignonnais au mois de mai prochain. (*Communiqué par M. Boyer d'Agen*).

nier, Emile Lafond, Réalier-Dumas, etc. (1^{er} mars).
BOURSIERS DE VOYAGE. — Sous la présidence de M. Cornon, jusqu'au 12 mars, au Grand-Palais, exposition des Prix du Salon et des Boursiers de Voyage.

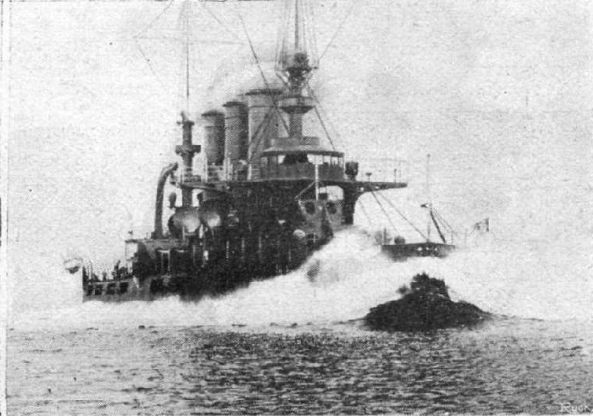


LE BAL DE SAINT-CYR. — Comme chaque année, le bal de Saint-Cyr, donné le 23 février, à l'Hôtel Continental, a été fort brillant et très gai. Le Président de la République et M^{me} Fallières y sont venus. Dans le premier salon, le général des Garets, président, et le

général Dubail, commandant l'Ecole Saint-Cyr, recevaient les invités, assistés du général Famin, du colonel Boudier, du baron Merlin, du baron Du Theil, etc., etc.



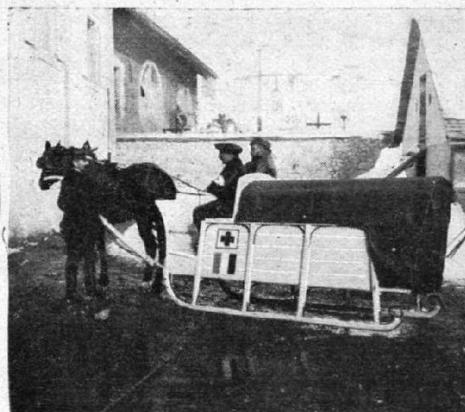
L'ÉCHOUAGE DU JEAN-BART. — Le vieux croiseur Jean-Bart (capitaine de frégate Barbin) qui fit les campagnes de Chine, s'est échoué sur la côte d'Afrique, à 80 milles au nord du Cap Blanc, parages célèbres par le naufrage de la *Méduse*. La nouvelle est parvenue le 20 février. On a aussitôt envoyé des secours de Dakar et de Brest.



DANS LA MARINE AMÉRICAINE. — Les Etats-Unis se préoccupent-ils dès à présent d'un conflit armé avec le Japon ? Ils poussent avec activité leurs constructions navales sur les chantiers du Pacifique, et viennent de lancer un puissant cuirassé dans ces parages. Notre instantané montre le *Nebraska* filant à toute vapeur, pendant ses essais de vitesse.



LE GÉNÉRAL DUCHESNE. Le héros de Madagascar, maintenu sans limite d'âge, est mis hors cadre. On va procéder à son remplacement ainsi qu'à celui du général Doods qui passe à la réserve, et du général Willien, décédé.
(Cl. Pierre Petit.)



LES TRAINEAUX-AMBULANCE. — L'hiver particulièrement rigoureux et neigeux que nous venons de traverser, devait voir nécessairement l'expérimentation de traîneaux-ambulance qui désormais seront mis en service entre les forts des Alpes et les hôpitaux.



LE COMMANDANT MOLL. retour de sa mission, a été reçu le 5 mars par le ministre des Colonies. En résumé, il a relevé dans la région du Tchad, du Haut-Niger et du Cameroun, 20.000 kilomètres d'itinéraires et 180 positions astronomiques.



TOILETTE HABILLÉE. — Robe en drap blanc avec corsage et étoile irlande. Jupe avec biais pékin noir, manches courtes avec volants.

(Cl. Paul Boyer)



ROBE DE VISITE. — Robe en liberty puce avec jupe recouverte de volants de mousseline de soie. Corsage drapé. Ceinture avec large boucle ancienne, empiècement guipure au col.

(Cl. Manuel)



TOILETTE DE SOIRÉE. — Robe en liberty avec incrustation passementerie. Corsage avec bretelles et gilet avec incrustation de perles, larges manches avec volants mousseline de soie.

(Cl. Manuel)



TOILETTE DE BAL (portée par M^{lle} Dorgère). Robe princesse en mousseline de soie avec motifs panne, décolleté carré et manches retombant sur les épaules. (Cl. Paul Boyer)



ROBE DE FILLETTE en linon blanc plissé avec carrés broderie anglaise et entre-deux de Valenciennes. Ceinture de soie à fleurs suisses au corsage.

(Cl. Manuel)

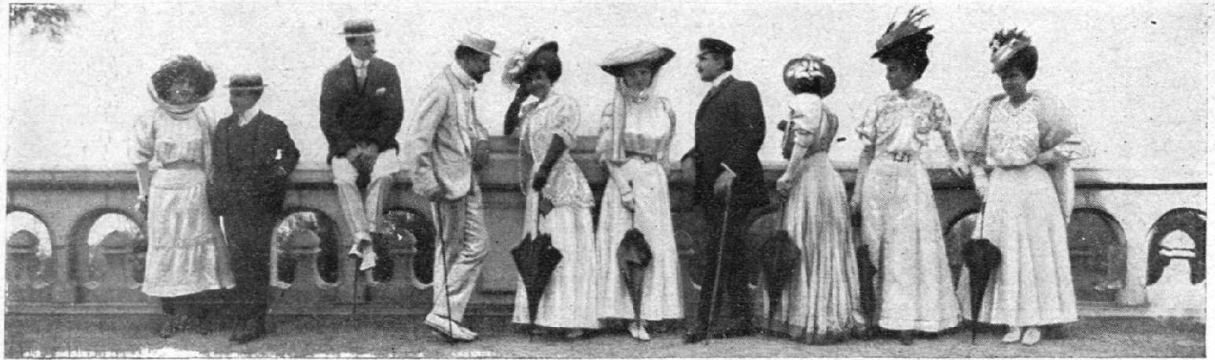


LA CORBEILLE DES PETITS CHAUSSENS destinés au premier né de la reine d'Espagne dont nous donnons d'autre part le premier berceau (page 391).



ROBE SIMPLE en toile bis boutonnant sur le devant. Corsage blanc usant avec incrustation motifs passementerie. Manches courtes avec parements passementerie.

(Cl. Manuel)



LA SAISON A BIARRITZ. — Février et mars ont été fort brillants à Biarritz, et l'arrivée d'Edouard VII (4 mars) n'est pas pour arrêter le mouvement mondain. Instantané pris place Sainte-Eugène.

Ici habitas, durant cinq années,
Au début du vingtième siècle,
Arsène Lupin, Gentilhomme
Cambrioleur

Les Nouvelles Aventures d'Arsène Lupin ⁽¹⁾

par Maurice Leblanc

LA DAME BLONDE

VI. LA SECONDE ARRESTATION D'ARSÈNE LUPIN



À huit heures du matin, douze voitures de déménagement encombrèrent la rue Crevaux, entre l'avenue du Bois de Boulogne et l'avenue Bugeaud. M. Félix Davey quittait l'appartement qu'il occupait au quatrième étage du n° 8. Et M. Dubreuil, expert, qui avait réuni en un seul appartement le cinquième étage de la même maison et le cinquième étage des deux maisons contiguës, expédiait le même jour — pure coïncidence, puisque ces messieurs ne se connaissaient pas — les collections de meubles pour lesquelles tant de correspondants étrangers lui rendaient quotidiennement visite.

(1) RÉSUMÉ DES PRÉCÉDENTES AVENTURES

(N° 6, 11, 12, 13, 15, 16, 17, 18, 22, 23, 24, 25 et 26)

Avec un talent d'invention qui fait de lui l'égal du grand romancier anglais Conan Doyle, Maurice Leblanc a narré dans Je sais tout la « Vie extraordinaire d'Arsène Lupin », cet escroc de marque dont les audacieuses aventures ont émerveillé des centaines de milliers de lecteurs.

On se rappelle qu'après avoir accompli les plus fantastiques exploits, Arsène Lupin resta quelque temps sans faire parler de lui. Mais Maurice Leblanc ayant retrouvé sa trace a entrepris de raconter les « Nouvelles Aventures » de son cynique héros. Elles sont plus extraordinaires encore que les premières.



ARSÈNE LUPIN ET L'HISTOIRE
Maintenant que je suis en règle
avec les historiens des géné-
rations futures, filons...

Published on 15 april 1907. Privilege of copyright in United States reserved under the act approved 03 march 1905 by Pierre Lafitte.

Détails qui furent remarqués dans le quartier, mais dont on ne parla que plus tard : aucune des douze voitures ne portait le nom et l'adresse du déménageur, et aucun des hommes qui les accompagnaient ne s'attarda dans les débits avoisinants. Ils travaillèrent si bien qu'à onze heures tout était fini. Il ne restait plus rien que ces monceaux de papiers et de chiffons qu'on laisse derrière soi, aux coins des chambres vides.

M. Félix Davey s'en alla déjeuner tranquillement près de la Porte-Dauphine, au Pavillon Chinois; puis il retourna rue Crevaux et dit à la concierge :

— Je jette un coup d'œil là-haut, et je vous rends les clefs.

Il termina son inspection par la pièce qui lui servait de cabinet de travail. Là, il saisit l'extrémité d'un tuyau de gaz dont le coude était articulé, et qui pendait le long de la cheminée, enleva le bouchon de cuivre qui le fermait, adapta un petit appareil en forme de cornet, et souffla.

Un léger coup de sifflet lui répondit. Portant le tuyau à sa bouche, il murmura :

— Personne?

— Personne.

— Je peux monter?

— Oui.

Il fit pivoter sur elle-même une des moulures de marbre de la cheminée. Le marbre entier se déplaça, et la glace qui le surmontait s'abattit, démasquant une ouverture béante où reposaient les premières marches d'un escalier construit dans le corps même de la cheminée, tout cela bien propre, en fonte soigneusement astiquée et en carreaux de porcelaine blanche.

Il monta. Au cinquième étage, même orifice au-dessus de la cheminée. M. Dubreuil attendait. Tous deux continuèrent jusqu'à l'étage des domestiques et débouchèrent dans une mansarde où se trouvaient trois individus dont l'un regardait par la fenêtre.

— Rien de nouveau?

— Rien, patron.

— La rue est calme?

— Absolument.

— Encore dix minutes et je pars définitivement... D'ici là, au moindre mouvement suspect dans la rue, avertissez-moi.

— J'ai toujours le doigt sur la sonnerie d'alarme, patron.

— A merveille.

Ces deux messieurs redescendirent par le même chemin. Rentré dans son appartement, M. Davey rajusta la moulure de marbre, et, tout joyeux, il s'écria en riant :

— Je voudrais voir la tête de ceux qui découvriront tous ces admirables trucs, timbres d'avertissement, réseau de fils électriques et de tuyaux acoustiques, passages invisibles, lames de parquets qui glissent, escaliers dérobés... Une vraie machination pour féerie!

— Quelle réclame pour Arsène Lupin!

— Une réclame dont on se serait bien passé. Dommage de quitter une pareille installation. Peste soit du Sholmès!

— Toujours pas revenu, le Sholmès?

— Et comment? De Southampton, un seul paquebot, celui de minuit. Du Havre, un seul train, celui de huit heures du matin qui arrive à onze heures onze. Du moment qu'il n'a pas pris le paquebot de minuit — et il ne l'a pas pris, les instructions don-

RÉSUMÉ DES PRÉCÉDENTES AVENTURES (Suite)

Le début de La Dame Blonde — c'est le titre de cette deuxième série, nous fait assister (Je sais tout, n° 22) à l'une des affaires les plus hardies qu'ait conçues le cerveau fécond d'Arsène Lupin : le vol du billet gagnant de la Loterie de la Presse, qui lui procure un demi-million. L'assassinat d'un vieux général (Je sais tout, n° 23) suivi de la disparition du fameux diamant bleu acheté par la comtesse de Crozon dans la vente des objets ayant appartenu à la victime, offre à la police une nouvelle occasion de s'occuper d'Arsène Lupin. Ganimard est obligé d'avouer qu'il n'est pas de taille à lutter contre un aussi redoutable adversaire. C'est ce qui nécessite la rentrée en scène du célèbre détective amateur Herlock Sholmès.

Le policier anglais établit d'abord (Je sais tout n° 24) que le diamant retourné à la comtesse est faux. Puis, il se rend de nuit à la maison

où a été assassiné le général. Quand il se dispose à en sortir, la grille extérieure est fermée et le voilà emprisonné, avec son acolyte Wilson. C'est Arsène Lupin qui leur a joué ce tour, et il en profite pour aller s'emparer de leurs valises à l'hôtel.

Malgré de nouvelles tentatives faites par Arsène Lupin pour retarder les recherches des policiers anglais, Sholmès (Je sais tout, n° 25) s'introduit chez un M. Destange où il voit et entend des choses intéressantes. Enfin, Herlock manque de faire arrêter Lupin dans un restaurant du boulevard et lui tend ensuite une souricière dont Lupin s'échappe. Sholmès retourne chez M. Destange, assiste à un entretien entre la Dame Blonde et Arsène Lupin (Je sais tout n° 26) puis veut s'assurer de la personne de l'associée d'Arsène Lupin. Ce dernier, prévenu en temps, délivre son amie et s'empare d'Herlock Sholmès qu'il embarque pour l'Angleterre...

nées au capitaine étant formelles — il ne pourra être en France que ce soir, viâ Newhaven et Dieppe.

— S'il revient!

— Sholmès n'abandonne jamais la partie. Il reviendra, mais trop tard. Nous serons loin.

— Et M^{lle} Destange?

— Je dois la retrouver dans une heure.

— Chez elle?

— Oh! non, elle ne rentrera chez elle que dans quelques jours, après la tourmente... Mais, vous, Dubreuil, il faut partir. L'embarquement de tous nos colis sera long, et votre présence est nécessaire.

Dubreuil se retira. Félix Davey fit un dernier tour, ramassa deux ou trois lettres déchirées, puis, apercevant un morceau de craie, il le prit, dessina sur le papier sombre de la salle à manger un grand cadre et inscrivit, ainsi que l'on fait sur une plaque commémorative :

« Ici habita, durant cinq années, au début du vingtième siècle, Arsène Lupin, gentilhomme-cambrioleur. »

Cette petite plaisanterie parut lui causer une vive satisfaction. Il la contempla en sifflotant un air d'allégresse, et s'écria :

— Maintenant que je suis en règle avec les historiens des générations futures, filons. Adieu, royaume d'Arsène Lupin! Adieu les cinquante-cinq pièces des six appartements sur lesquels je régnais! Adieu, ma chambrette, mon austère chambrette!

UN VISITEUR QUE LUPIN N'ATTENDAIT PAS

Une sonnerie coupa net son accès de lyrisme, une sonnerie aiguë, rapide et stridente, qui s'interrompit deux fois, reprit deux fois et cessa. C'était la sonnerie d'alarme.

Qu'y avait-il donc? Quel danger imprévu? Ganimard? Mais non...

Il fut sur le point de regagner son bureau et de s'enfuir. Mais d'abord il se dirigea du côté de la fenêtre. Personne dans la rue. L'ennemi serait-il donc déjà dans la maison? Il écouta et crut discerner des rumeurs confuses. Sans plus hésiter, il courut jusqu'à son cabinet de travail, et comme il franchissait le seuil, il distingua le bruit d'une clef que l'on cherchait à introduire dans la porte du vestibule.

— Diable, murmura-t-il, il n'est que temps. La maison est peut-être cernée... L'escalier de service, impossible! Heureusement que la cheminée...

Il poussa vivement la moulure : elle ne bougea pas. Il fit un effort plus violent : elle ne bougea pas.

Au même moment il eut l'impression que la porte s'ouvrait là-bas et que des pas résonnaient.

— Sacré nom, jura-t-il, je suis perdu si ce fichu mécanisme...

Ses doigts se convulsèrent autour de la moulure, de tout son poids il pesa. Rien ne bougea. Rien! Par une malchance incroyable, par une méchanceté vraiment effarante du destin, le mécanisme, qui fonctionnait encore un instant auparavant, ne fonctionnait plus.

Il s'acharna, se crispa. Le bloc de marbre demeurait inerte, immuable. Malédiction! Était-il admissible que cet obstacle stupide lui barrât le chemin? Il frappa le marbre, il le frappa à coups de poing rageurs, il le martela, il l'injuria...

— Eh bien, quoi, M. Lupin, il y a donc quelque chose qui ne marche pas comme il vous plaît?

Lupin se retourna, secoué d'épouvante. Herlock Sholmès était devant lui.

Herlock Sholmès! Il le regarda en clignant des yeux, comme gêné par une vision cruelle. Herlock Sholmès à Paris! Herlock Sholmès qu'il avait expédié la veille en Angleterre ainsi qu'un colis dangereux, et qui se dressait en face de lui, victorieux et libre! Ah! pour que cet impossible miracle se fût réalisé malgré la volonté d'Arsène Lupin, il fallait un bouleversement des lois naturelles, le triomphe de tout ce qui est illogique et anormal! Herlock Sholmès en face de lui!

Et l'Anglais prononça, ironique à son tour, et plein de cette politesse dédaigneuse avec laquelle son adversaire l'avait si souvent cinglé :

— M. Lupin, je vous avertis qu'à partir de cette minute, je ne penserai plus jamais à la nuit que vous m'avez fait passer dans l'hôtel du baron d'Hautois, plus jamais aux mésaventures de mon ami Wilson, et plus jamais à mon enlèvement en automobile. Cette minute efface tout. Je suis payé.

Lupin garda le silence, l'Anglais reprit :

— N'est-ce pas votre avis?

Il avait l'air d'insister comme s'il eut réclamé un acquiescement, une sorte de quittance à l'égard du passé.

Après un instant de réflexion, durant lequel l'Anglais se sentit pénétré, scruté jusqu'au plus profond de son âme, Lupin déclara :

— Je suppose, Monsieur, que votre

conduite actuelle s'appuie sur des motifs sérieux?

— Extrêmement sérieux.

— Le fait d'avoir échappé à mon capitaine et à mes matelots n'est qu'un incident secondaire de notre lutte. Mais le fait d'être ici, devant moi, seul, vous entendez, *seul* en face d'Arsène Lupin, me donne à croire que votre revanche est aussi complète que possible.

— Aussi complète que possible.

— Cette maison?

— Cernée.

— Les deux maisons voisines?

— Cernées.

— L'appartement au-dessus de celui-ci?

— Les trois appartements du cinquième que M. Dubreuil occupait, cernés.

— De sorte que...

— De sorte que vous êtes pris, M. Lupin, irrémédiablement pris.

Les mêmes sentiments qui avaient agité Sholmès au cours de sa promenade en automobile, Lupin les éprouva, la même fureur concentrée, la même révolte — mais aussi, en fin de compte, la même loyauté le courba sous la force des choses. Tous deux également puissants, ils devaient pareillement accepter la défaite comme un mal provisoire auquel on doit se résigner.

LES AFFAIRES SONT LES AFFAIRES

— Nous sommes quittes, Monsieur, dit-il nettement.

L'Anglais sembla ravi de cet aveu. Ils se turent. Puis Lupin reprit, déjà maître de lui et souriant :

— Et je n'en suis pas fâché. Cela devenait fastidieux de gagner à tous coups.

Il s'approcha de l'Anglais.

— Et maintenant, qu'attendez-vous?

— Ce que j'attends?

— Oui, Ganimard est là, avec ses hommes. Pourquoi n'entre-t-il pas?

— Je l'ai prié de ne pas entrer.

— Et il a consenti?

— Je n'ai requis ses services qu'à la condition formelle qu'il se laisserait guider par moi. D'ailleurs il croit que M. Félix Davey n'est qu'un complice de Lupin.

— Alors je répète ma question sous une autre forme. Pourquoi êtes-vous entré seul?

— J'ai voulu d'abord vous parler.

— Ah! Ah! vous avez à me parler.

Cette idée sembla plaire singulièrement à Lupin. Il y a telles circonstances où l'on préfère de beaucoup les paroles aux actes.

— M. Sholmès, je regrette de n'avoir point de fauteuil à vous offrir. Cette vieille caisse à moitié brisée vous agrée-t-elle?

— Non, inutile. En quelques mots, voici. Je serai bref. Le but de mon séjour en France n'était pas votre arrestation. Si j'ai été amené à vous poursuivre, c'est qu'aucun autre moyen ne se présentait d'arriver à mon véritable but.

— Qui était?

— De retrouver le diamant bleu.

— Le diamant bleu!

— Celui qu'on a découvert dans le flacon du conseiller Bleichen n'était pas le vrai. Le vrai, vous l'avez.

— Il se pourrait.

— Or ce diamant, il me le faut. Je l'ai promis à la comtesse de Crozon. Je l'aurai.

— Comment l'aurez-vous, puisqu'il est en ma possession?

— Je l'aurai précisément *parce qu'il est* en votre possession.

— Je vous le rendrai donc?

— Oui.

— Volontairement?

— Je vous l'achète.

Lupin éclata de rire.

— Vous êtes bien de votre pays. Vous traitez ça comme une affaire.

— C'est une affaire.

— Et que m'offrez-vous?

— La liberté de M^{lle} Destange.

— Sa liberté? Mais je ne sache pas qu'elle soit en état d'arrestation.

— Je fournirai à M. Ganimard les indications nécessaires. Privée de votre protection, elle sera prise, elle aussi.

Lupin s'esclaffa de nouveau.

— Cher Monsieur, vous m'offrez ce que vous n'avez pas. M^{lle} Destange est en sûreté et ne craint rien. Je demande autre chose.

L'Anglais hésita, visiblement embarrassé, un peu de rouge aux pommettes. Puis, brusquement, il mit la main sur l'épaule de son adversaire :

— Et si je vous proposais...

— Ma liberté?

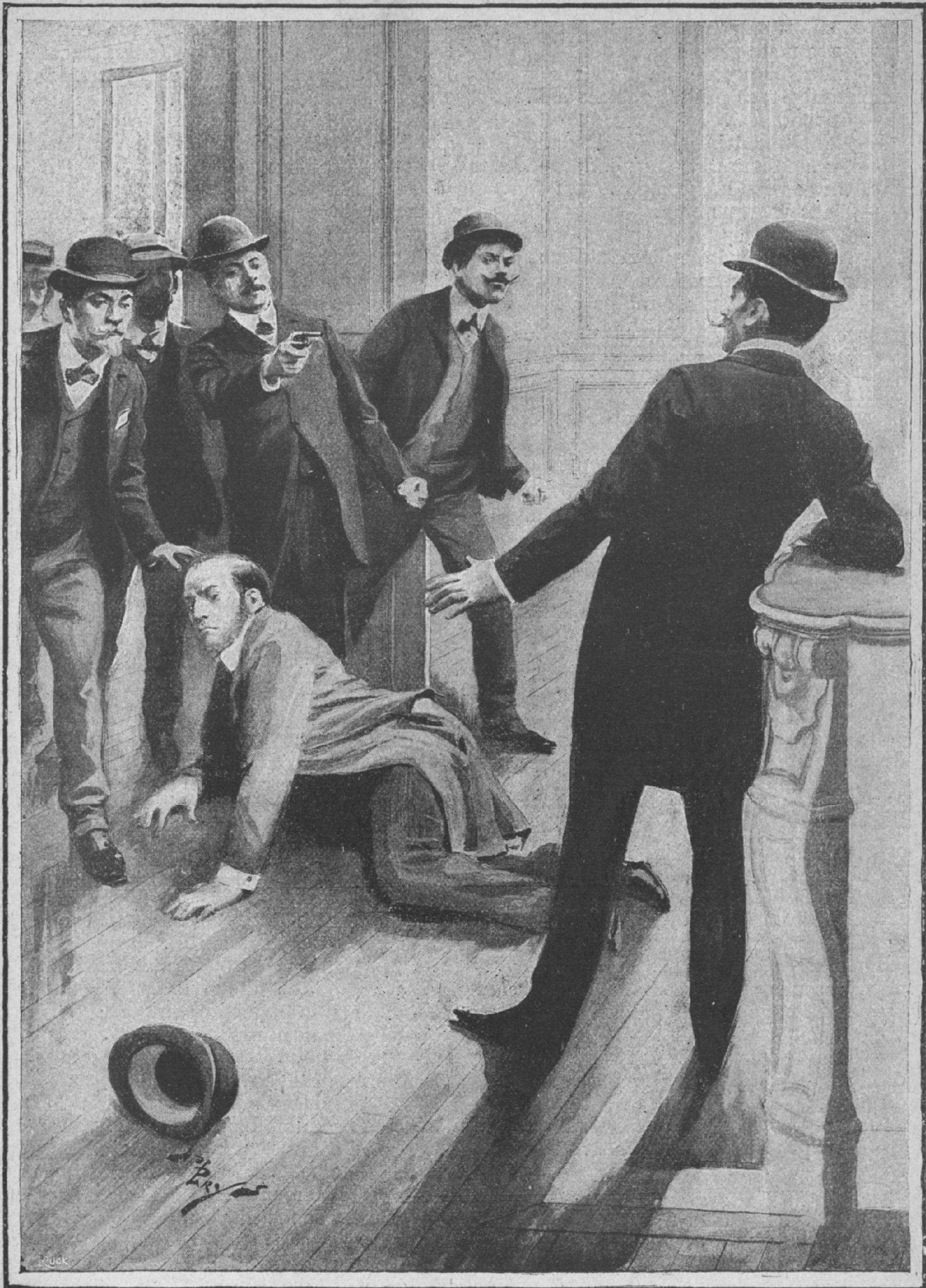
— Non... mais enfin je puis sortir de cette pièce, me concerter avec M. Ganimard...

— Et me laisser réfléchir?

— Oui.

— Eh! mon Dieu, à quoi cela me servira-t-il! Ce satané mécanisme ne fonctionne plus, dit Lupin en poussant avec colère la moulure de la cheminée.

Il étouffa un cri de stupéfaction : cette fois, caprice des choses, retour inespéré de la chance, le bloc de marbre avait bougé sous ses doigts.



L'ARRESTATION D'ARSÈNE LUPIN

Ganimard, posté sans doute plus près que Lupin n'avait cru, Ganimard était là, le revolver braqué sur lui... (Page 423, col. 1.)

Il marcha de droite et de gauche, comme s'il méditait sa réponse. Puis, à son tour, il posa sa main sur l'épaule de l'Anglais.

— Tout bien pesé, M. Sholmès, j'aime mieux faire mes petites affaires seul.

— Cependant...

— Non, je n'ai besoin de personne.

— Quand Ganimard vous tiendra, ce sera fini. On ne vous lâchera pas.

— Nous verrons bien.

— Et alors ?

— Alors je garde le diamant bleu.

Sholmès tira sa montre.

— Il est trois heures moins dix. A trois heures j'appelle Ganimard.

— Nous avons donc dix minutes devant nous pour nous amuser. Profitons-en, M. Sholmès, et dites-moi comment vous vous êtes procuré mon adresse et le nom de M. Félix Davey.

Tout en surveillant attentivement Lupin dont la bonne humeur l'inquiétait, Sholmès se prêta volontiers à cette petite explication et répartit :

— Votre adresse ? c'est la Dame blonde.

— Clotilde !

— Rappelez-vous... hier matin... quand j'ai voulu l'enlever en automobile, elle a téléphoné à sa couturière.

— En effet.

— Eh bien, j'ai compris plus tard que la couturière, c'était vous. Et, dans le bateau, cette nuit, j'ai fini par retrouver au fond de ma mémoire, les deux derniers chiffres de votre numéro de téléphone... 04. De la sorte, possédant la liste de vos maisons « retouchées », il m'a été facile, dès mon arrivée à Paris, ce matin, à onze heures, de chercher et de découvrir le nom et l'adresse de M. Félix Davey.

— Admirable ! de premier ordre ! Mais ce que je ne saisis pas, c'est que vous ayez pris le train du Havre. Comment avez-vous fait pour vous évader de l'*Hirondelle* ?

— Je ne me suis pas évadé.

— Cependant...

— Vous aviez donné l'ordre au capitaine de n'arriver à Southampton qu'à une heure du matin. On m'a débarqué à minuit. J'ai donc pu prendre le paquebot du Havre.

— Le capitaine m'aurait trahi ? C'est inadmissible.

— Il ne vous a pas trahi.

— Alors ?

— C'est sa montre.

— Sa montre ?

— Oui, sa montre que j'ai avancée d'une heure.

— Comment ?

— Comme on avance une montre, en tournant le remontoir. Nous causions, assis l'un près de l'autre, je lui racontais des histoires qui l'intéressaient... Ma foi, il ne s'est aperçu de rien.

— Bravo, bravo, le tour est joli, je le retiens. Mais la pendule, qui était accrochée à la cloison de sa cabine ?

— Ah ! la pendule, c'était plus difficile, car j'avais les jambes liées, mais le matelot qui me gardait pendant les absences du capitaine a bien voulu donner un coup de pouce aux aiguilles.

— Lui ? allons donc ! il a consenti ?...

— Oh ! il ignorait l'importance de son acte ! Je lui ai dit qu'il me fallait à tout prix prendre le premier train pour Londres, et... il s'est laissé convaincre...

— Moyennant...

— Moyennant un petit cadeau, que l'excellent homme d'ailleurs a l'intention de vous transmettre loyalement.

— Quel cadeau ?

— Presque rien.

— Mais encore ?

— Le diamant bleu.

— Le diamant bleu !

— Oui, le faux, celui que vous avez substitué au diamant de la comtesse, et qu'elle m'a confié...

Ce fut une explosion de rire, soudaine et tumultueuse. Lupin se pâmait, les yeux mouillés de larmes.

— Dieu, que c'est drôle ! Mon faux diamant repassé au matelot ! Et la montre du capitaine ! Et les aiguilles de la pendule...

Jamais encore Sholmès n'avait senti la lutte aussi violente entre Lupin et lui. Avec son instinct prodigieux, il devinait, sous cette gaité excessive, une concentration de pensée formidable, comme un ramassement de toutes les facultés.

Peu à peu Lupin s'était rapproché. L'Anglais recula et, distraitemment, glissa les doigts dans la poche de son gousset.

— Il est trois heures, M. Lupin.

— Trois heures déjà ? Quel dommage !... On s'amuse tellement !...

— J'attends votre réponse.

— Ma réponse ? Mon Dieu ! que vous êtes exigeant ! Alors c'est la fin de la partie que nous jouons. Et comme enjeu, ma liberté !

— Ou le diamant bleu.

— Soit... Jouez le premier. Que faites-vous ?

— Je marque le roi, dit Sholmès, en jetant un coup de revolver.

— Et moi le *point*, riposta Arsène en lançant son poing vers l'Anglais.

Sholmès avait tiré en l'air, pour appeler Ganimard, dont l'intervention lui semblait urgente. Mais le poing d'Arsène jaillit droit à l'estomac de Sholmès qui pâlit et chancela. D'un bond Lupin sauta jusqu'à la cheminée, et déjà la plaque de marbre s'ébranlait... Trop tard! La porte s'ouvrit.

LE TÉLÉPHONE EST UNE INVENTION MERVEILLEUSE... MAIS QUE LUPIN ENVOIE A TOUS LES DIABLES

— Rendez-vous, Lupin. Sinon...

Ganimard, posté sans doute plus près que Lupin n'avait cru, Ganimard était là, le revolver braqué sur lui. Et derrière Ganimard, dix hommes, vingt hommes se bousculaient, de ces gaillards solides et sans scrupules, qui l'eussent abattu comme un chien au moindre signe de résistance.

Il fit un geste, très calme.

— Bas les pattes! je me rends.

Et il croisa ses bras sur sa poitrine.

Il y eut comme une stupeur. Dans la pièce dégarnie de ses meubles et de ses tentures, les paroles d'Arsène Lupin se prolongeaient ainsi qu'un écho. « Je me rends! » Paroles incroyables! On s'attendait à ce qu'il s'évanouît soudain par une trappe, ou qu'un pan de mur s'écroulât devant lui et le dérobât une fois de plus à ses agresseurs. Et il se rendait!

Ganimard s'avança, et, très ému, avec toute la gravité que comportait un tel acte, lentement, il étendit la main sur son adversaire, et il eut la jouissance infinie de prononcer:

— Je vous arrête, Lupin.

— Brrrr, frissonna Lupin, vous m'impressionnez, mon bon Ganimard. Quelle mine lugubre! On dirait que vous parlez sur la tombe d'un ami. Voyons, ne prenez pas ces airs d'enterrement.

— Je vous arrête.

— Et ça vous épate? Au nom de la loi dont il est le fidèle exécuteur, Ganimard, inspecteur principal, arrête le méchant Lupin. Minute historique, et dont vous saisissez toute l'importance... Et c'est la seconde fois que pareil fait se produit. Bravo, Ganimard, vous irez loin dans la carrière!

Et il offrit ses poignets au cabriolet d'acier... Ce fut un événement qui s'accomplit d'une manière un peu solennelle. Les agents, malgré leur brusquerie ordinaire et l'âpreté de leur ressentiment contre Lupin, agissaient avec réserve, étonnés qu'il leur fût permis de toucher à cet être intangible.

— Mon pauvre Lupin, soupira-t-il, que diraient tes amis du noble faubourg s'ils te voyaient humilié de la sorte!

Il écarta les poignets avec un effort progressif et continu de tous ses muscles. Les veines de son front se gonflèrent.

— Allons-y, fit-il.

La chaîne sauta, brisée.

— Une autre, camarades, celle-ci ne vaut rien.

On lui en passa deux. Il approuva:

— A la bonne heure! vous ne sauriez prendre trop de précautions.

Puis, comptant les agents:

— Combien êtes-vous, mes amis? Vingt-cinq? Trente? C'est beaucoup... rien à faire. Ah! si vous n'aviez été que quinze!

Il avait vraiment de l'allure, une allure de grand acteur qui joue son rôle d'instinct et de verve, avec impertinence et légèreté. Sholmès le regardait, comme on regarde un beau spectacle dont on sait apprécier toutes les beautés et toutes les nuances.

— Eh bien, maître, lui dit Lupin, voilà votre œuvre. Grâce à vous, Lupin va pourrir sur la paille humide des cachots. Avouez que votre conscience n'est pas absolument tranquille, et que le remords vous ronge?

Malgré lui l'Anglais haussa les épaules, avec l'air de dire: « Il ne tenait qu'à vous... »

— Jamais! jamais! s'écria Lupin... Le diamant bleu? Ah! non, il m'a coûté trop de peine déjà. J'y tiens. Lors de la première visite que j'aurai l'honneur de vous faire à Londres, le mois prochain sans doute, je vous dirai les raisons...

Il tressaillit. Au plafond, soudain, résonnait un timbre. Et ce n'était plus la sonnerie d'alarme, mais l'appel du téléphone dont les fils aboutissaient à son bureau, entre les deux fenêtres, et dont l'appareil n'avait pas été enlevé.

Le téléphone! Ah! qui donc allait tomber dans le piège que tendait un abominable hasard! Arsène Lupin eut un mouvement de rage vers l'appareil, comme s'il avait voulu le briser, le réduire en miettes, et, par là même, étouffer la voix mystérieuse qui demandait à lui parler. Mais Ganimard décrocha le récepteur et se pencha.

— Allô... allô... le numéro 325-04... oui, c'est ici. — Bien, j'attends.

Vivement, avec autorité, Sholmès l'écarta, saisit l'autre récepteur et appliqua son mouchoir sur la plaque pour rendre plus indistinct le son de sa voix.

A ce moment il leva les yeux sur Lupin. Et le regard qu'ils échangèrent leur prouva que la même pensée les avait frappés tous

deux, et que tous deux ils prévoyaient jusqu'aux dernières conséquences de cette hypothèse possible, probable, presque certaine: c'était la Dame blonde qui téléphonait. Elle croyait téléphoner à Félix Davey, ou plutôt à Maxime Bermond, et c'est à Sholmès qu'elle allait se confier!

Et l'Anglais scanda: Allô!... allô!...

Un silence, et Sholmès:

— Oui, c'est moi, Maxime.

Tout de suite le drame se dessinait, avec une précision tragique. Lupin, l'indomptable et railleur Lupin, ne songeait même pas à cacher son anxiété, et, la figure pâlie d'angoisse, il s'efforçait d'entendre, de deviner. Et Sholmès continuait, en réponse à la voix mystérieuse:

— Allô... allô... Mais oui, tout est terminé, et j'em'apprêtais justement à vous rejoindre, comme il était convenu...

— Où?

— Mais à l'endroit où vous êtes. Ne croyez-vous pas que c'est encore là?...

Il hésitait, cherchant ses mots, puis il s'arrêta. Il était clair qu'il tâchait d'interroger la jeune fille sans trop s'avancer lui-même et qu'il ignorait absolument où elle se trouvait. En outre la présence de Ganimard semblait le gêner... Ah! si quelque miracle avait pu couper le fil de cet entretien diabolique! Lupin l'appelait de toutes ses forces, de tous ses nerfs tendus!

Et Sholmès prononça:

— Allô!... allô!... Vous n'entendez pas?... moi non plus... très mal... c'est à peine si je distingue... Vous écoutez? Eh bien, voilà... en réfléchissant... il est préférable que vous rentriez chez vous... — Quel danger? Aucun... — Mais il est en Angleterre! j'ai reçu une dépêche de Southampton, me confirmant son arrivée.

L'ironie de ces mots! Sholmès les articula avec un bien-être inexprimable. Et il ajouta:

— Ainsi donc, ne perdez pas de temps, chère amie, je vous rejoins.

Il accrocha le récepteur.

— M. Ganimard, je vous demanderai trois de vos hommes.

— C'est pour la Dame blonde n'est-ce pas?

— Oui.

— Vous savez qui c'est, et où elle est?

— Oui.

— Bigre! jolie capture. Avec Lupin... la journée est complète. Folenfant, emmenez deux hommes, et accompagnez Monsieur.

L'Anglais s'éloigna, suivi des trois agents.

C'était fini. La Dame blonde, elle aussi,

allait tomber au pouvoir de Sholmès. Grâce à son admirable obstination, grâce à la complicité d'événements heureux, la bataille s'achevait pour lui en victoire, pour Lupin, en un désastre irréparable.

— M. Sholmès!

L'Anglais s'arrêta

— M. Lupin?

Lupin semblait profondément ébranlé par ce dernier coup. Des rides creusaient son front. Il était las et sombre. Il se redressa pourtant. Et malgré tout, allègre, dégaï, il s'écria:

— Vous conviendrez que le sort s'acharne après moi. Tout à l'heure, il m'empêche de m'évader par cette cheminée et me livre à vous. Cette fois, il se sert du téléphone pour vous faire cadeau de la Dame blonde. Je m'incline devant ses ordres.

— Ce qui signifie?

— Ce qui signifie que je suis prêt à rouvrir les négociations.

Sholmès prit à part l'inspecteur et sollicita, d'un ton d'ailleurs qui n'admettait point de réplique, l'autorisation d'échanger quelques paroles avec Lupin. Puis il s'avança vers Lupin. Colloque suprême! Il s'engagea sur un ton sec et nerveux.

— Que voulez-vous?

— La liberté de M^{lle} Destange.

— Vous savez le prix?

— Oui.

— Et vous acceptez?

— J'accepte toutes vos conditions.

— Ah! fit l'Anglais, étonné... mais... vous avez refusé... pour vous...

— Il s'agissait de moi, M. Sholmès. Maintenant il s'agit d'une femme... et d'une femme que j'ai aimée. En France, voyez-vous, nous avons des idées très particulières sur ces choses-là. Et ce n'est pas parce que l'on s'appelle Lupin que l'on agit différemment... au contraire!

Il dit cela très simplement. Sholmès eut une imperceptible inclinaison de la tête et murmura:

— Alors le diamant bleu?

— Prenez ma canne, là, au coin de la cheminée. Serrez d'une main la pomme, et, de l'autre, tournez la virole de fer qui termine l'extrémité opposée du bâton.

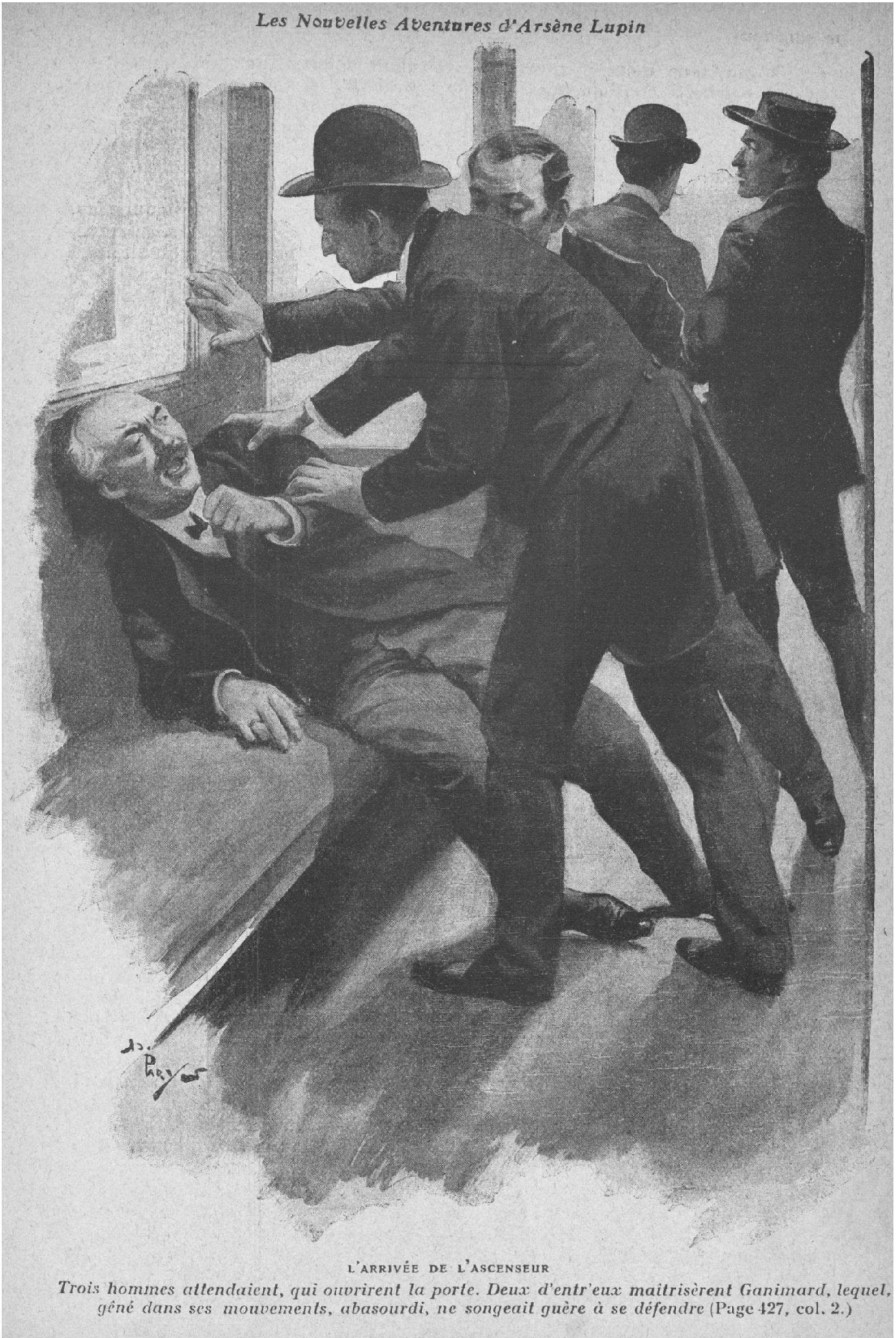
Sholmès prit la canne et tourna la virole, et, tout en tournant, il s'aperçut que la pomme se dévissait. A l'intérieur de cette pomme se trouvait une boule de mastic. Dans cette boule un diamant.

Il l'examina. C'était le diamant bleu.

— M^{lle} Destange est libre, M. Lupin.

— Libre dans l'avenir comme dans le

Les Nouvelles Aventures d'Arsène Lupin



L'ARRIVÉE DE L'ASCENSEUR

Trois hommes attendaient, qui ouvrirent la porte. Deux d'entr'eux maîtrisèrent Ganimard, lequel, gêné dans ses mouvements, abasourdi, ne songeait guère à se défendre (Page 427, col. 2.)

présent? Elle n'a rien à craindre de vous?

— Ni de personne.

— Quoi qu'il arrive?

— Quoi qu'il arrive. Je ne sais plus son nom ni son adresse.

— Merci. Et au revoir. Car on se reverra, n'est-ce pas, M. Sholmès?

— Je n'en doute pas.

Il y eut entre l'Anglais et Ganimard une explication assez agitée à laquelle Sholmès coupa court avec une certaine brusquerie.

— Je regrette beaucoup, M. Ganimard, de n'être point de votre avis. Mais je n'ai pas le temps de vous convaincre. Je pars pour l'Angleterre dans une heure.

— Cependant... la Dame blonde?

— Je ne connais pas cette personne.

— Il n'y a qu'un instant...

— C'est à prendre ou à laisser. Je vous ai déjà livré Lupin. Voici le diamant bleu... que vous aurez le plaisir de remettre vous-même à la comtesse. Il me semble que vous n'avez pas à vous plaindre.

— Mais la Dame blonde?

— Trouvez-la.

Il enfonça son chapeau sur sa tête et s'en alla rapidement, comme un monsieur qui n'a pas coutume de s'attarder lorsque ses affaires sont finies.

— Bon voyage, maître, cria Lupin.

Il n'obtint aucune réponse et ricana :

— C'est ce qui s'appelle filer à l'anglaise.

Ah! ce digne insulaire ne possède pas cette fleur de courtoisie par laquelle nous nous distinguons. Pensez un peu, Ganimard, à la sortie qu'un Français eut effectuée en de pareilles circonstances! Sous quels raffinements de politesse il eut masqué son triomphe!... Mais, Dieu me pardonne, Ganimard, que faites-vous donc? Allons bon, une perquisition! Mais il n'y a plus rien, mon pauvre ami, plus un papier. Mes archives sont en lieu sûr.

— Qui sait! Qui sait!

Lupin se résigna. Tenu par deux inspecteurs, entouré par tous les autres, il assista patiemment aux diverses opérations. Mais au bout de vingt minutes il soupira :

— Vite, Ganimard, vous n'en finissez pas.

— Vous êtes donc bien pressé?

— Si je suis pressé! un rendez-vous urgent!

— Au Dépôt?

— Non, en ville.

— Bah! et à quelle heure?

— A deux heures.

— Il en est trois.

— Justement, je serai en retard, et il n'est rien que je déteste comme d'être en retard.

— Me donnez-vous cinq minutes?

— Pas une de plus.

— Trop aimable... je vais tâcher...

— Ne parlez pas tant... Encore ce placard?

Mais il est vide!

— Cependant voici des lettres.

— De vieilles factures!

— Non, un paquet attaché par une faveur.

— Une faveur rose? Oh! Ganimard, ne dénouez pas, pour l'amour du ciel!

— C'est d'une femme?

— Oui.

— Une femme du monde?

— Du meilleur.

— Son nom?

— M^{me} Gaminard.

— Très drôle! très drôle! s'écria l'inspecteur d'un ton pincé.

POUR SE RENDRE AU DÉPÔT, LUPIN COMMANDE SON BALLON DIRIGEABLE

A ce moment, les hommes envoyés dans les autres pièces, annoncèrent que les perquisitions n'avaient abouti à aucun résultat. Lupin se mit à rire.

— Parbleu! est-ce que vous espérez découvrir la liste de mes camarades, ou la preuve de mes relations avec le tsar? Ce qu'il faudrait chercher, Ganimard, ce sont les petits mystères de cet appartement. Ainsi ce tuyau de gaz est un tuyau acoustique. Cette cheminée contient un escalier. Cette muraille est creuse. Et l'enchevêtrement des sonneries! Tenez, Ganimard, pressez ce bouton...

Ganimard obéit.

— Vous n'entendez rien?

— Non.

— Moi non plus. Pourtant vous avez averti le commandant de mon parc aérostatique de préparer le ballon dirigeable qui va nous enlever bientôt dans les airs.

— Allons, dit Ganimard, qui avait terminé son inspection, assez de bêtises et en route!

Il fit quelques pas, les hommes le suivirent.

Lupin ne bougea pas.

Ses gardiens le poussèrent. En vain.

— Eh bien, dit Ganimard, vous refusez de marcher?

— Pas du tout.

— En ce cas...

— Mais ça dépend.

— De quoi?

— De l'endroit où vous me conduirez.

— Au Dépôt, parbleu.

— Alors je ne marche pas. Je n'ai rien à faire au Dépôt.

— Mais vous êtes fou !

— N'ai-je pas eu l'honneur de vous prévenir que j'avais un rendez-vous urgent ?

— Lupin !

— Comment, Ganimard, la Dame Blonde attend ma visite et vous me supposez assez grossier pour la laisser dans l'inquiétude ? Ce serait indigne d'un galant homme.

— Ecoutez, Lupin, dit l'inspecteur que ce persiflage commençait à irriter, j'ai eu pour vous jusqu'ici des prévenances excessives. Mais il y a des limites. Suivez-moi.

— Impossible. J'ai un rendez-vous, je serai à ce rendez-vous.

— Une dernière fois ?

— Im-pos-sible,

Ganimard fit un signe. Deux hommes enlevèrent Lupin sous les bras. Mais ils le lâchèrent aussitôt avec un gémissement de douleur ; de ses deux mains Arsène Lupin leur enfonçait dans la chair deux longues aiguilles.

Fous de rage, les autres se précipitèrent, leur haine enfin déchaînée, brûlants de venger leurs camarades et de se venger eux-mêmes de tant d'affronts, et ils frappèrent, et ils cognèrent à l'envi. Un coup plus violent l'atteignit à la tempe. Il tomba.

— Si vous l'abîmez, gronda Ganimard, furieux, vous aurez affaire à moi.

Il se pencha, prêt à le soigner. Mais, ayant constaté qu'il respirait librement, il ordonna qu'on le prit par les pieds et par la tête, tandis que lui-même le soutiendrait par les reins.

— Allez doucement surtout !... pas de secousses... Ah ! les brutes, ils me l'auraient tué. Eh ! Lupin, comment ça va ?

Lupin ouvrait les yeux. Il balbutia :

— Pas chic, Ganimard... vous m'avez laissé démolir.

— C'est de votre faute, nom d'un chien... avec votre entêtement ! répondit Ganimard, désolé... Mais vous ne souffrez pas ?

On arrivait au palier. Lupin gémit :

— Ganimard... l'ascenseur... l'escalier est si étroit... ils vont me casser les os...

— Bonne idée, excellente idée, approuva Ganimard.

Il fit monter l'ascenseur. On installa Lupin sur le siège avec toutes sortes de précautions. Ganimard prit place auprès de lui, et dit à ses hommes :

— Descendez en même temps que nous.

Mais il avait à peine fermé la porte que des cris jaillirent. D'un bond l'ascenseur s'était élevé, comme un ballon dont on a

coupé le câble. Un éclat de rire retentit, sardonique.

— Nom de D..., hurla Ganimard, cherchant frénétiquement dans l'ombre le bouton de descente.

Et comme il ne le trouva pas, il cria :

— Le cinquième ! gardez la porte du cinquième.

Quatre à quatre les agents grimpèrent l'escalier. Mais il se produisit ce fait étrange : l'ascenseur sembla crever le plafond du dernier étage, disparut aux yeux des agents, émergea soudain à l'étage supérieur, celui des domestiques et s'arrêta. Trois hommes attendaient, qui ouvrirent la porte. Deux d'entre eux maîtrisèrent Ganimard, lequel, gêné dans ses mouvements, abasourdi, ne songeait guère à se défendre. Le troisième emporta Lupin.

— Je vous avais prévenu, Ganimard... l'enlèvement en ballon... et grâce à vous ! Une autre fois, soyez moins compatissant. Et surtout, rappelez-vous qu'Arsène Lupin ne se laisse pas frapper et mettre à mal sans des raisons sérieuses. Adieu...

La cabine était déjà refermée et l'ascenseur, avec Ganimard, réexpédié vers les étages inférieurs. Et tout cela s'exécuta si rapidement que le vieux policier rattrapa les agents près de la loge de la concierge.

Sans même se donner le mot, ils traversèrent la cour en toute hâte et remontèrent l'escalier de service, seul moyen d'arriver à l'étage des domestiques par où l'évasion s'était produite.

Un long couloir, à plusieurs egudes, et bordé de petites chambres numérotées, conduisait à une porte, que l'on avait simplement repoussée. De l'autre côté de cette porte, et par conséquent, dans une autre maison, partait un autre couloir, également à angles brisés et bordé de chambres semblables. Tout au bout, un escalier de service. Ganimard le descendit, traversa une cour, un vestibule et s'élança dans une rue, la rue Picot. Alors il comprit : les deux maisons, bâties en profondeur se touchaient, et leurs façades donnaient sur deux rues, non point perpendiculaires, mais parallèles, et distantes l'une de l'autre de plus de soixante mètres.

Il entra dans la loge de la concierge et montrant sa carte :

— Quatre hommes viennent de passer ?

— Oui, les deux domestiques du quatrième et du cinquième et deux amis.

— Qu'est-ce qui habite au quatrième et au cinquième ?

— Ces messieurs Fauvel et leurs cousins

Provost... Ils ont déménagé aujourd'hui. Il ne restait que ces deux domestiques... Ils viennent de partir.

— Ah! pensa Ganimard, qui s'effondra sur un canapé de la loge, quel beau coup nous avons manqué! Toute la bande occupait ce pâté de maisons...

AU REVOIR, CHER AMI!... BON VOYAGE!...

Quarante minutes plus tard, deux messieurs arrivaient en voiture à la gare du Nord et se hâtaient vers le rapide de Calais, suivis d'un homme d'équipe qui portait leurs valises.

L'un d'eux avait le bras en écharpe, et sa figure pâle n'offrait pas l'apparence de la bonne santé. L'autre semblait joyeux.

— Au galop, Wilson, il ne s'agit pas de manquer le train... Ah! Wilson, je n'oublierai jamais ces dix jours.

— Moi non plus.

— Ah! les belles batailles!

— Superbes.

— A peine, ça et là, quelques petits ennuis, mais de si peu d'importance!

— De si peu, en effet.

— Et finalement, le triomphe sur toute la ligne. Lupin arrêté! Le diamant bleu reconquis!

— Mon bras cassé!

Des portières se fermaient.

— En voiture, s'il vous plaît. Pressons-nous, Messieurs.

L'homme d'équipe escalada les marches

d'un compartiment vide, et disposa les valises dans le filet, tandis que Sholmès hissait l'infortuné Wilson.

— Mais qu'avez-vous, Wilson? Vous n'en finissez pas!.. Du nerf, vieux camarade...

Et tendant à l'homme une pièce de cinquante centimes :

— Bien, mon ami. Voici pour vous.

— Merci, M. Sholmès.

L'Anglais leva les yeux : Arsène Lupin.

— Vous!... vous! balbutia-t-il, ahuri.

Et Wilson bégaya :

— Vous! vous! mais vous êtes arrêté! Sholmès me l'a dit.

Lupin croisa ses bras et, d'un air indigné :

— Alors vous avez supposé que je vous laisserais partir sans vous dire adieu! Après les excellentes relations que nous avons entretenues! Pour qui me prenez-vous?

Le train sifflait.

— Avez-vous tout ce qu'il vous faut? Des journaux, du tabac, des allumettes... Oui... Eh bien, au revoir, et enchanté d'avoir fait votre connaissance... enchanté vraiment!... Jamais je n'oublierai... et je compte bien un jour ou l'autre...

Il sauta sur le quai et referma la portière.

— Adieu, fit-il encore, en agitant son mouchoir. Adieu... et surtout écrivez-moi... Comme adresse, Lupin, Paris... C'est suffisant... Et à bientôt!

(Reproduction et traduction interdites)

MAURICE LEBLANC.

Ici se termine la seconde série des Aventures extraordinaires d'Arsène Lupin : La Dame Blonde... Cependant nous publierons dans notre prochain numéro un épilogue à ces aventures. Un grand nombre de lecteurs, qui s'intéressent prodigieusement au célèbre gentleman-cambrioleur, devenu aujourd'hui populaire dans toute la France et dans le monde entier, nous ont en effet posé cette question :

Arsène Lupin existe-t-il réellement ?

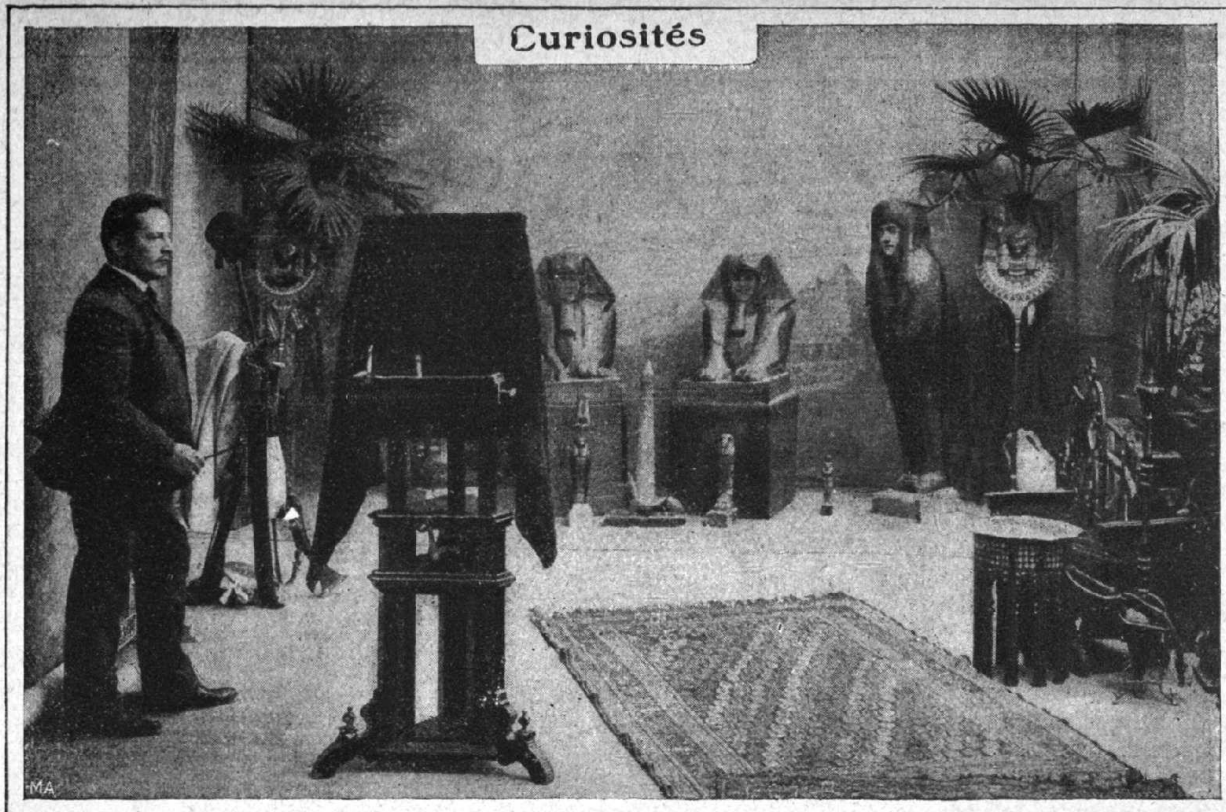
Et comment son historiographe le connaît-il ?

Nous avons transmis à M. Maurice Leblanc cette question, et il se propose d'y répondre lui-même dans " Je sais tout " en nous racontant de quelle façon étrange et mystérieuse il a fait la connaissance de son héros. Donc, prochainement, en une seule fois :

LE SEPT DE COEUR

Comment j'ai connu Arsène Lupin

par MAURICE LEBLANC



UN SOUVENIR DE VOYAGE

Un de nos lecteurs nous envoie, au sujet de l'article que nous avons publié sur le Nil à la mode, cette curieuse photographie montrant quelques jolies voyageuses blotties derrière des sphinx ou des momies en carton et prêtes à se faire photographier pour envoyer à leurs amies un souvenir d'une couleur tout à fait locale !

NOUS VOYONS TOUT

Envois de nos Lecteurs

Les quelques pages que nous avons consacrées déjà à cette rubrique, dans notre numéro du 15 janvier, nous ont attiré de nouveaux envois de nos lecteurs. Nous les publions aujourd'hui dans l'ordre où ils nous sont parvenus. Que nos autres correspondants prennent patience, les photographies curieuses qu'ils nous ont adressées trouveront leur place à leur tour, soit dans la suite de ces articles, soit dans notre bloc-notes des Curiosités ❖ ❖ ❖ ❖ ❖ ❖ ❖ ❖ ❖ ❖ ❖ ❖



À sujet de notre article sur le Nil à la mode (*Je sais tout* du 15 janvier 1907), un de nos lecteurs nous adresse l'amusante photographie que nous donnons ci-dessus. Elle représente l'atelier d'un photographe mi-amateur, mi-professionnel qui n'a rien trouvé de mieux que de disposer dans son atelier des sphinx et des momies dans lesquels prennent place, pour se faire photographier, des amis à lui et même des

clients de passage. Notre photographie montre l'opérateur sur le point de fixer les traits de quelques dames désireuses d'envoyer à leurs amies leur portrait en sphinx ou en momie ! C'est un souvenir comme un autre et, en somme, il est assez difficile à se procurer.

LE SPORT CHEZ LES AVEUGLES

Pendant bien longtemps, on a cru que les aveugles étaient incapables de prendre part à la vie des autres hommes. Peu à



CYCLISTES AVEUGLES

Montés sur un gigantesque multicycle à onze paires de roues, des aveugles d'un institut de Londres, guidés par une seule personne voyante, font ainsi de longues promenades dans la campagne environnante. (Envoi de M. Wright, à Londres).

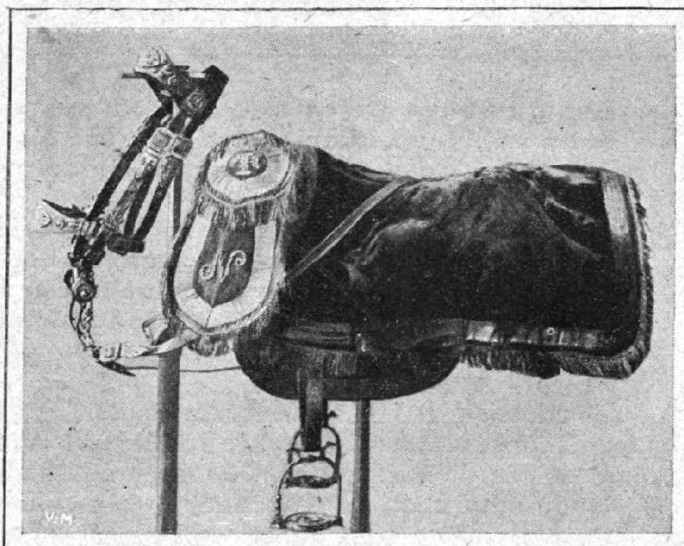
peu, les aveugles se sont éduqués. Il en est aujourd'hui qui sont agrégés de l'Université, pianistes de talent, mathématiciens de valeur. Sans prétendre que nous en verrons avant peu affronter les dangers de la piste, il faut convenir qu'ils s'intéressent au sport vélocipédique, puisque dans un institut d'aveugles de Londres, les pensionnaires montés sur un multicycle à 11 paires de roues, excursionnent dans tout le pays, sous la conduite d'un seul voyant qui tient le guidon!

Ce curieux défilé n'est pas sans banalité et il provoque une curiosité bien naturelle chez les habitants des localités qu'il traverse. Notre lecteur, M. Wright, de Londres, cycliste enragé autant qu'habile photographe, nous a envoyé la curieuse photographie que nous pu-

blions et qui montrera ce multicycle gigantesque sur lequel peuvent prendre place plus de vingt personnes, vingt-deux exactement!

Il est bien certain que ce n'est pas sur une machine de dimensions semblables qu'on arrivera à battre des records! Celle-ci permet cependant à ceux qui la mon-

tent de marcher à une allure fort raisonnable qui, si elle ne leur donne pas la joie de « voir » les beautés de la campagne, leur rend pourtant le service très appréciable de pouvoir pratiquer un sport hygiénique dont leur santé ne peut avoir qu'à se louer.



UNE SELLE ET UNE BRIDE DE NAPOLÉON 1^{er}.

On ne recule devant aucun sacrifice pour enrichir ses collections! Cette selle et cette bride de Napoléon viennent, en effet, d'être vendues 2.500 francs à Londres. C'est pour rien! (Même provenance que la photographie précédente).

UNE RELIQUE
HISTORIQUE

On sait combien les objets ayant appartenu à des personnages historiques sont recherchés

par les collectionneurs. Donc, on vient de vendre, à Londres, une selle et une bride qui avaient servi à Napoléon pendant la retraite de Russie. Les enchères ont atteint 90 guinées, soit 2.500 francs. L'authenticité de ces reliques est parfaitement établie; elles avaient été acquises, du vivant même de l'Empereur, par le grand-père du vendeur. On est donc assuré que cette selle vénérable a porté le moderne Alexandre. Mais, même vraies, on conviendra que ces reliques sont un peu chèrement payées!

Le collectionneur qui a ainsi augmenté sa collection est toutefois enchanté de son acquisition et on dit même qu'il aurait mis un prix supérieur, si cela avait été nécessaire, pour se faire adjudger cette selle et cette bride dont la provenance est, comme nous l'avons dit plus haut, absolument indiscutable.

**UN VÊTEMENT
EN PAPIER**

Après le vêtement en algues marines établi par un fou et dont nous avons donné la photographie dans notre numéro du 15 janvier dernier, voici maintenant le vêtement en papier.

Un inventeur de Philadelphie, M. Crabbe, a en effet imaginé de fabriquer des vêtements imperméables en papier. Ceux-ci ont cet avantage d'être très légers et de n'occuper qu'un petit volume lorsqu'ils sont empaquetés.

Selon l'épaisseur du papier, ces vêtements sont aussi frais que les costumes de toile employés aux Colonies ou aussi

chauds que les pelisses qu'emportent les explorateurs polaires.

On ne nous dit pas si, quand ces vêtements ont servi un certain temps, il est facile de les nettoyer ou s'il faut alors les jeter. Le problème est peut-être encore à résoudre.



UN VÊTEMENT EN PAPIER

Après le vêtement en algues marines dont Je sais tout parlait récemment, voici maintenant le vêtement en papier dû à un fabricant de Philadelphie. (Envoi de M. Smithson, de Philadelphie).

Espérons que celui-ci saura leur témoigner sa gratitude et qu'il ne leur jouera pas le tour de son congénère Saïd qui, dans un accès de fureur, tua son cornac, il y a quelques mois au Jardin des Plantes de Paris.

**UN ÉLÉPHANT ÉLEVÉ
AU BIBERON**

Élever un éléphant au biberon n'est certainement pas une chose banale et facile. Le fait vient pourtant de se produire, témoin cette lettre que nous recevons d'un de nos lecteurs de Berlin.

Berlin, le 9 mars 1907.
Monsieur le Rédacteur en chef de *Je sais tout*,
La photographie que je me permets de vous adresser a été faite par moi au Tiergarten de Berlin, le Jardin des Plantes de la capitale allemande. Elle représente un petit éléphant deux jours après sa naissance.

Victime d'une véritable aberration du sentiment maternel, la mère prit aussitôt en haine le nouveau-né, que les gardiens durent soustraire à sa fureur. Elle menaçait de l'écraser sous ses énormes pattes et le frappait à coups de trompe.

Le petit « orphelin » est nourri de lait de vache additionné d'eau sucrée. Une bouteille fait office de biberon.

BRUDER.

On doit certainement être reconnaissant aux sensibles gardiens du Tiergarten des soins... maternels qu'ils prodiguent au futur mastodonte.

Et pourtant, Saïd s'était pendant longtemps montré un animal docile et content de son sort! Cela ne l'empêcha pas cependant, alors que l'on s'y attendait le moins, de saisir son gardien avec sa trompe et de l'aplatir contre les barreaux de son immense cage.

ENCORE UNE RELIQUE
NAPOLÉONNIENNE

Nous parlions, plus haut, d'une selle et d'une bride ayant appartenu à Napoléon. Voici maintenant une tasse employée par celui-ci et qui vient d'être achetée 160.000 francs par un amateur. La lettre de notre correspondant, qui nous annonce cette nouvelle, mérite d'être citée en entier, car elle établit d'une façon irréfutable, l'authenticité de cette pièce rare... et chère!...

Gusten Kulm Hôtel. — Berne (Suisse)

Monsieur,

Je viens, sur la demande de M. A. M. Hanneuse dont je suis le secrétaire, vous soumettre la photographie que voici : Elle représente la tasse de Napoléon, tasse d'origine italienne, de l'an 1805, lorsqu'à cette époque Napoléon était empereur de ce pays. Depuis, cette tasse a d'abord été en possession du prince Rodolphe, héritier du

trône d'Autriche, qui en fit cadeau au vicomte de Richemont. Ce dernier la vendit au comte A. de Pourtalès, en 1901, qui la revendit lui-même récemment à M. A. M. Hanneuse, à Interlaken, pour la jolie somme de 160.000 fr. Cette tasse est en belle porcelaine blanche et le bord intérieur est en or ainsi que les bandes qui apparaissent en noir sur la photographie que je vous envoie.

Le motif peint sur le devant de la tasse, est de toute beauté. Il représente Napoléon sur son cheval blanc, suivi d'un cavalier en costume de l'époque. Les différents tons des couleurs qui forment ce sujet sont superbes. La tasse en elle-même est intacte mais son anse a été cassée.

Recevez, Monsieur, l'assurance

de mes sentiments distingués. C. ROTHE.

Décidément, la fièvre des collectionneurs ne connaît plus de bornes!

160.000 francs pour une simple tasse! Jusqu'où ira-t-on?

Il est vrai de dire que l'on commence à être un peu blasé sur ces achats fameux de bibelots et puis, en somme, cela ne fait de mal à personne. Puisque le vendeur et l'acheteur sont contents, on aurait vraiment mauvaise grâce à ne pas l'être également.

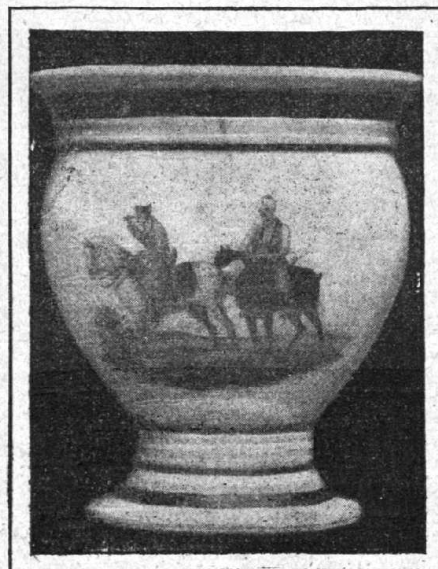
(A suivre).



UN NOURRISSON EXTRAORDINAIRE

Ce pauvre petit éléphant, délaissé par sa mère, se laisse docilement élever au biberon!

(Cliché Bruder à Berlin)



UNE TASSE DE NAPOLÉON I^{er}

160.000 francs! Tel est le prix payé par un collectionneur désireux de conserver cette relique de Napoléon I^{er}.

(Envoi de M. C. Rothe, Gusten Kulm Hôtel, à Berne (Suisse).)